SPIRITVS

Cor unum et anima una

4

Esprit de lumière

... et mystique de vérité

L'Esprit, feu d'amour en qui nous avons été baptisés, est, nous le savons, lumière autant que charité. Tout à la fois le Seigneur nous invite à vivre dans la lumière et à rayonner sa lumière.

Vivre dans la lumière. *Le ciel que nous préparons, Jésus nous en assure, sera avant tout connaissance. Dans un insatiable face à face, nos regards boiront le visage d'amour de la Beauté ; alors nous saurons la vérité de sa parole : « Père, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent. » Dès ici-bas, ce n'est qu'au rythme des accroissements de la foi, divine clarté de nos intelligences, que s'enracinent dans le cœur l'espérance et la charité des saints.*

Rayonner sa lumière. *Jusqu'à ce que se lève l'aube du jour sans fin, la foi des chrétiens, « comme une lampe allumée en un lieu obscur », est appelée à éclairer tous ceux qui vivent « dans la maison ».*

Nous avons mission d'évangéliser, c'est-à-dire d'annoncer la nouvelle qui illumine et réjouit les cœurs. Nous avons reçu mandat d'enseigner, de porter témoignage à la vérité qui libère ; car Il nous a tous appelés des ténèbres à l'émerveillement de sa lumière et quiconque est pour la vérité accueille son message.

Pour nous aider à réaliser cette vocation de « fils de lumière », le Seigneur nous a promis l'Esprit de Vérité [1]. *Jamais son rôle d'évangéliste secret de nos intelligences n'a été plus nécessaire qu'aujourd'hui, mais cet aspect de la mission du Dieu inconnu n'est-il pas encore bien négligé ? Quelques réflexions, semblables à celles que chacun peut être amené à faire en divers domaines, suffiront à nous convaincre de l'urgence des méditations que nous proposons* [2].

DANS LA NUIT DU MONDE, LE SILENCE DE TROP DE CHRÉTIENS.

Pour la première fois rassemblée face à elle-même, notre humanité se trouve affrontée à des problèmes angoissants dont la solution presse : désarmement atomique, réconciliation des races, continents affamés, « démographie galopante » des populations miséreuses, bidonvilles ou banlieues tentaculaires gangrenant toute la planète, vertige de la séduction marxiste avec ses perspectives d'asservissement collectif... Qui se tient un peu aux écoutes du monde ne peut s'empêcher d'être frappé par le silence tragique qui répond trop souvent à toutes ces interrogations.

Certes, nous ne serions pas embarrassés pour citer des dizaines de noms qui sont des lumières dans l'Eglise d'aujourd'hui. Après avoir

---

[1] Certains aimeront à rechercher, dans le Nouveau Testament, quelques-uns des innombrables textes qui illustrent notre vocation de fils de lumière. Voir *Mat.* 5 : 14 ; *Luc* 11 : 36 ; 16 : 8 ; *Jean* 8 : 12 (avec la note de la *Bible de Jérusalem*) ; 12 : 36 ; 17 : 3 ; 18 : 37 ; II *Cor.* 4 : 6 ; *Eph.* 5 : 8 ; I *Thess.* 5 : 8 ; I *Pierre* 1 : 19 ; 2 : 9.

[2] Plusieurs articles récents, en diverses revues, soulignent aussi l'actualité du thème choisi pour le présent cahier. Cf. Le Scandale de la vérité (J. Daniélou), *Etudes,* janvier 1960.

Faire la vérité *et* Voir ce que l'on voit (P.-R. Régamey), *La Vie spirituelle,* février 1960.

Ni Intégrisme ni Progressisme (G. Martelet), *Revue de l'Action Populaire,* février 1960.

Intégrité apostolique, *Eglise vivante,* mars-avril 1960. Séminaire et Mission, *Parole et Mission,* avril 1960, etc.

Rappelons que S. S. Jean XXIII a fait, de la connaissance de la vérité, le thème de sa première encyclique : *Ad Petri Cathedram* (cf. *Documentation catholique,* 19 juillet 1959, col. 897-901).

bénéficié, sur tant de sujets brûlants, de l'enseignement doctoral de Pie XII, la chrétienté est encore favorisée de penseurs vigoureux, de témoins intrépides, de pionniers généreux et lucides. Mais l'impression de silence demeure, car trop peu de chrétiens font écho à leur voix et celle-ci reste grêle.

S'il est vrai qu'il n'appartient pas à l'Eglise comme telle de résoudre concrètement ces problèmes sociaux ou politiques, il revient bel et bien aux chrétiens qui la composent — c'est-à-dire à nous tous — de se soucier des difficultés où se débat l'humanité et de travailler à y chercher remède à la lumière de l'Evangile.

Connaître, progager, divulguer les enseignements pontificaux et les directives sociales de la hiérarchie, est déjà, pour tout fidèle instruit, un devoir élémentaire dont trop peu se préoccupent [3]. *Mais il importe surtout de faire preuve d'imagination pour en tirer des applications pratiques* [4]. *Il faut des solutions hardies, neuves et positives, et qui soient proposées en termes que nos contemporains puissent comprendre* [5].

Les fils de lumière se laisseront-ils donc toujours distancer d'une révolution ? « On devrait trouver davantage chez les chrétiens, écrit le P. Rabut, l'esprit des grands explorateurs, des essayeurs de radium, des fondateurs de philosophie » (Dialogue avec Teilhard de Chardin, *Paris, Cerf*, 1958, *p.* 149). *Mettons à la source de cette apathie nos péchés contre l'Esprit de lumière, péchés contre l'Esprit et contre la lumière.*

---

[3] Pour ne citer qu'un seul exemple, combien ignorent les réponses faites l'an dernier par cinq cardinaux français, anglais et allemand à cette question brutale : « Chaque seconde un homme de plus, que peut l'Eglise ? » (Cf. *Documentation catholique,* 5 juillet 1959, col. 847-857.)

[4] « La faillite à laquelle nous assistons aujourd'hui, écrit le P. Daniélou, n'est pas celle de la doctrine sociale de l'Eglise. Car cette doctrine n'a été que mollement appliquée. C'est celle du monde chrétien qui n'a pas été vraiment chrétien. Mais c'est encore de ce christianisme que le monde attend quelque chose. Ce n'est pas le monde qui doute des chrétiens. Ce sont trop souvent les chrétiens qui doutent d'eux-mêmes. Ils doutent de l'efficacité sociale de leur foi... Et leur doute finalement est une paresse et un confort qui les dispensent de l'effort. » (*Le chrétien et le monde moderne,* Desclée et C^ie^, 1959, p. 47.)

[5] Ce que nous disons des problèmes planétaires vaut aussi, bien sûr, des problèmes posés aujourd'hui à la conscience de l'Eglise missionnaire par l'accélération de l'Histoire et les bouleversements de son terrain d'action. Dans les rangs des modernes apôtres, qui peut se croire assez clairvoyant pour se dispenser d'interroger et de s'interroger ?

N'ÉTEIGNEZ PAS L'ESPRIT. NE FAITES PAS FI DES PROPHÈTES.

Léon XIII, qui avait institué à la requête d'Hélène Guerra (1835-1914, béatifiée le 26 avril 1959) la neuvaine préparatoire à la Pentecôte, demandait qu'on veuille bien le tenir au courant « des autres lumières qu'elle pourrait avoir pour le bien des âmes » (cf. La Dévotion au Saint-Esprit, *janvier 1960, p. 7). Salutaire exemple donné par l'auteur de* Rerum Novarum ! *Sans doute il y aura toujours parmi nous des pseudo-prophètes, de faux et dangereux réformateurs. Mais pourquoi faut-il que nous en tirions si facilement prétexte pour nous dispenser de reconnaître et d'écouter en temps utile ceux que suscite l'Esprit ?... Quand Léon XIII prenait ses conseils, Hélène Guerra n'était pas encore béatifiée !*

LIBERMANN, contemporain du jeune Marx, avait dénoncé bien avant lui l'injuste condition faite aux ouvriers de son temps (cf. L. S., III, *611-613). Avec un siècle d'avance il avait pressenti « le réveil des peuples de couleur » et déjà, donné à ses missionnaires l'impérieuse consigne de « désoccidentaliser » l'Evangile : « La race noire a tant souffert de nous autres, orgueilleux Européens, que ce serait un immense bonheur pour moi de faire taut ce qui dépend de moi pour réparer les injustices des blancs à son égard... Dépouillez-vous de l'Europe, de ses mœurs, de son esprit... Faites-vous nègres avec les nègres pour les former comme ils le doivent être, non à la façon de l'Europe, mais laissez-leur ce qui leur est propre ; faites-vous à eux comme des serviteurs doivent se faire à leurs maîtres, etc. » (1847,* N. et D., IX, *158, 330). On fait du tort aux missions, écrivait-il encore en 1845, en s'accrochant « à une pensée surannée pour la conduite des choses, je veux dire à un principe d'action qui eût été bon il y a cent ans et qui ne peut plus marcher dans notre siècle »* (N. et D., VII, 84).

Nul n'a stigmatisé plus vigoureusement que Libermann le sort que les chrétiens font trop souvent à leurs prophètes. Avait-il conscience d'écrire ainsi sa propre histoire ?

> « *Si les pharisiens avaient mieux examiné, note-t-il, dans son* Commentaire de saint Jean, *s'ils n'avaient pas tant tenu à leur autorité et à leur manière d'administrer, ils auraient procédé avec plus de précaution et de simplicité, ils auraient eu le bonheur de reconnaître le Sauveur du monde et auraient favorisé sa doctrine... Bien*

des gens se trouvent dans le même cas dans ce siècle-ci. Combien de personnes ne se laissent pas préoccuper par l'amour-propre ! Elles résistent alors au bien et aux hommes de bien... Elles se fondent sur leur bonne foi mais le fond de leur cœur est en défaut... Elles persécutent les serviteurs de Jésus-Christ et le bien qu'elles ne croient pas voir ou qu'elles ne voient réllement pas, par suite d'une passion. Qui pourrait leur assurer qu'elles n'auraient pas persécuté le divin Sauveur lui-même si le cas s'était malheureusement présenté ? Il est probable que ce malheur leur serait arrivé... » (C. J., 664 685 ; voir aussi : 87, 181, 338, 670-72.)

En ce temps où nous avons tellement besoin de lumière, n'est-il pas urgent de répéter l'avertissement de saint Paul : « N'éteignez pas l'Esprit ; ne méprisez pas les dons de prophétie » (I Thess., 5, 19-20) ? *Car le bras de Dieu ne s'est pas raccourci. « Maintenant encore, écrit Libermann, tous les saints ont ces grâces, c'est-à-dire toutes les âmes qui se donnent parfaitement à Notre-Seigneur avec la générosité et la perfection de la foi que ce divin Maître désire... En toutes ces âmes on verra des dons et des grâces très développés... tels que les premiers chrétiens les avaient, quoique les plus brillants, comme l'esprit de prophétie... soient plus rares... Mais ces âmes, malheureusement, sont rares dans nos siècles où l'on raisonne beaucoup et l'on fait peu...* » (C. J., 330 ; nouv. éd. 210). *Double rareté qui nous commande de nous tenir humblement attentifs à découvrir ceux que remplit l'Esprit.*

CONTRE LE DÉFAITISME INTELLECTUEL DES FILS DE LUMIÈRE.

A la suite de tant d'autres, la bienheureuse Hélène Guerra nous apporte, dit le Saint-Père, « la manifestation la plus lumineuse de ces fruits surabondants que l'Esprit du Seigneur répand dans les âmes dociles à son action... fruits de lumière et de sagesse surnaturelle, grâce auxquels elle sut, à la surprise générale, découvrir avec tant de clarté les besoins de l'Eglise aux temps modernes » (*S. S. Jean XXIII, 27 avril 1959, traduit dans « La Dévotion au Saint-Esprit », janvier 1960, p. 9*).

La même grâce nous est offerte. Pourquoi donc nous laisserions-nous contaminer par je ne sais quel complexe d'infériorité vis-à-vis des courants d'idées qui captivent notre époque ? Participant à la perpétuelle jeunesse de l'Eglise, le chrétien est le premier des modernes. Les

modes de l'esprit, les religions et les philosophies sans cesse réinventées, seront toujours plus vieilles que l'indépassable Evangile [6].

Forts de cette assurance, les chrétiens ont mieux à faire qu'à se suspecter mutuellement d'hérésie. Dans le trésor que nous ont légué nos Pères dans la Foi, il y a de quoi faire droit à toutes les aspirations légitimes de la raison contemporaine. Sur cette certitude, commune à tous les croyants, devrait pouvoir s'appuyer la réconciliation des diverses tendances qui tiraillent parfois la pensée chrétienne. Encore faut-il que nous sachions tirer de ce trésor, selon la consigne du Maître, non du neuf seulement ni seulement de l'ancien, mais tout à la fois du neuf et de l'ancien, nova et vetera ; *car la vraie tradition est vivante et le vrai progrès est fidèle.*

L'Esprit de Dieu est à l'œuvre dans l'Histoire et le siècle présent, au moins autant que l'Esprit des Ténèbres ! Il est à l'œuvre aussi en chacun de nous pour nous aider à reconnaître ce qui est de lui dans tout l'univers et nous préparer à y collaborer.

Esprit de Lumière !

Il y aurait à rappeler les conditions de sensibilité à cette lumière secrète, la disponibilité d'âme qui permet d'entendre, comme la Vierge, l'Esprit parler au cœur. Il y aurait à préciser à quels signes discerner sa voix de celles de la chair et du sang, de celle surtout de l'adversaire, qui sait si bien se déguiser en Ange de Lumière. C'est ce qu'on appelle la science du discernement des esprits.

Spiritus *traitera un jour de tout cela à l'école de Libermann* [7]. *Dans le présent numéro nous nous contenterons de raviver notre foi en la présence et l'action de l'Esprit de Lumière, à l'écoute surtout de saint Jean et de son unique commentateur israélite, Libermann.*

---

[6] On lira avec grand profit les fortes pages d'Etienne Borne sur l'*Esprit des temps modernes* dans « *Dieu n'est pas mort* » (Paris, Fayard, coll. « Je sais-Je crois », 1959). Voir aussi pour un affrontemennt chrétien des « valeurs positives de la culture et de la civilisation modernes », l'article remarqué du R. P. Spiazzi, o. *p.*. sur le concile œcuménique dans le *Monitor ecclesiasticus* (Rome, sept. 1959), extraits dans la *Documentation catholique* du 3 avril 1960 (surtout col. 399-400).

[7] On trouvera ces questions déjà longuement développées dans le grand ouvrage de M. Blanchard, qui a aussi beaucoup insisté sur le lumineux prophétisme de Libermann, fruit de sa docilité totale au Maître intérieur.

VERS UNE NOUVELLE ÉPHIPANIE PENTECOSTALE DE L'ÉGLISE.

« colonne et firmament de la vérité » (I *Tim.* 3 : 16).

En annonçant « cette extraordinaire entreprise » d'un nouveau concile œcuménique, *le Saint-Père a pris soin de noter qu'il y convoquait les successeurs des apôtres « comme à une Pentecôte nouvelle » (Pentecôte 1959 — cf.* Doc cathol. *21 janvier 1959, col. 769-770). Il a dit les fruits qu'il en attendait pour préserver les chrétiens d'un défaitisme paralysant. « Nous constatons tous, déclarait-il, le besoin d'une constante diffusion de l'Esprit Saint comme d'une nouvelle Pentecôte qui renouvelle la face de la terre... A notre époque, devant les maux qui affligent le monde, beaucoup sont découragés et renoncent ou sont tentés de renoncer à l'effort ou du moins de le ralentir, pareils au prophète Jonas qui, attristé, assis à l'ombre d'un arbuste, attendait la mort : seule la puissance de l'Esprit Saint peut encourager les chrétiens dans les luttes pour le bien et leur permettre de surmonter victorieusement les condradictions et les difficultés. » (27 avril 1959, traduit dans* la Dévotion au Saint-Esprit, *janvier 1960, p. 10.)*

AVEC MARIE.

Traditionnellement l'Ave Maria *clôt la prière du* Veni Sancte *où nous demandons à Dieu qu'Il veuille bien diriger et rectifier par l'Esprit Saint nos cœurs déjà éclairés de l'irradiation du même Saint-Esprit. S. S. Jean XXIII a récemment encore insisté pour que « prosternés devant les autels de la Vierge, appelée justement l'épouse du Saint-Esprit, on implore l'effusion des dons du Paraclet, afin qu'une nouvelle Pentecôte vienne réjouir la famille chrétienne » (28 avril 1959,* Doc. Cathol., *10 mai 1959, col. 590).*

Que l'exemple de sa pure transparence et le secours de sa médiation nous aident donc à obtenir de son Epoux divin l'accroissement de lumière et de vérité que le monde attend de nous dans l'Eglise.

SPIRITANUS.

LIBERMANN

« NOUS NE SOMMES PLUS MAINTENANT DANS L'ORDRE DES CHOSES DU PASSÉ... LE MONDE A MARCHÉ EN AVANT, L'HOMME ENNEMI A DRESSÉ SES BATTERIES, SELON L'ÉTAT ET L'ESPRIT DU SIÈCLE, ET NOUS RESTONS EN ARRIÈRE ! IL FAUT QUE NOUS LE SUIVIONS TOUT EN RESTANT DANS L'ESPRIT DE L'ÉVANGILE, ET QUE NOUS FASSIONS LE BIEN ET COMBATTIONS LE MAL DANS L'ÉTAT ET L'ESPRIT OU LE SIÈCLE SE TROUVE. IL FAUT ATTAQUER LES BATTERIES DE L'ENNEMI LA OU ELLES SONT, ET NE PAS LE LAISSER SE FORTIFIER EN LE CHERCHANT LA OU IL N'EST PLUS. VOULOIR SE CRAMPONNER AU VIEUX TEMPS ET RESTER DANS LES HABITUDES ET L'ESPRIT QUI RÉGNAIENT ALORS, C'EST RENDRE NOS EFFORTS NULS ET LAISSER L'ENNEMI SE FORTIFIER DANS L'ORDRE NOUVEAU. EMBRASSONS DONC AVEC FRANCHISE ET SIMPLICITÉ L'ORDRE NOUVEAU, ET APPORTONS-Y L'ESPRIT DU SAINT ÉVANGILE : NOUS SANCTIFIERONS LE MONDE, ET LE MONDE S'ATTACHERA A NOUS. »

(*L. S.*, III, 618.)

S. S. JEAN XXIII

« Ce qui importe c'est d'être toujours en mouvement, de ne pas se reposer dans les sillons des habitudes contractées ; d'aller sans cesse à la recherche de nouveaux contacts ; d'être constamment à la hauteur des exigences légitimes du temps où nous avons été appelés à vivre, afin que le Christ soit de toute manière annoncé et connu. »

(20 mars 1960, *Doc. cathol.*, 1er mai 1960, col. 519.)

L'ESPRIT DE VÉRITÉ EN SAINT JEAN

Ceci n'entend pas être une lecture distrayante ou facile. Mais Spiritus *n'est pas un digest et ne se lira jamais comme un roman. Lecture spirituelle de formation et de méditation, presque toutes ses pages et en particulier celles-ci, sont soumises à la règle d'or énoncée par Libermann et rappelée dès notre premier numéro : « Peu à la fois... en esprit de prière et devant Dieu. »*

Ouvrez votre Evangile de saint Jean aux passages auxquels on vous renvoie. « Comprenez-vous ce que vous lisez ? » (Actes 8 : 30.) *Revenez alors à notre article, il vous rappellera comment seul l'Esprit Saint peut nous faire saisir toute la portée de l'Ecriture et des paroles de Jésus.*

Vous êtes à bonne école. Le P. Félix Gils, professeur aux scolasticats spiritains de Belgique et d'Allemagne, est docteur en philologie biblique de l'université de Louvain. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé Jésus prophète, d'après les Evangiles synoptiques (*Presses universitaires de Louvain,* 1957, 196 p.), *qui a su retenir l'attention des spécialistes.*

Dans le discours de la Cène, Jésus parle à diverses reprises de l'Esprit Saint qu'il enverra aux disciples.

Relisons quelques passages d'un intérêt capital :

« Je prierai le Père et Il vous enverra *un autre Paraclet* pour être avec vous à jamais, l'Esprit de Vérité que le monde ne peut recevoir... » (14 : 16-17.) [1].

« Je vous dis cela, maintenant que je demeure avec vous. Mais le *Paraclet, l'Esprit Saint,* que le Père enverra en mon nom, *vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit.* » (14 : 25-26.)

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand il viendra, lui, *l'Esprit*

[1] Sauf indication contraire, toutes les références renvoient au quatrième Evangile, le premier chiffre étant celui du chapitre.

de Vérité, il *vous mènera à la vérité tout entière ;* car il ne parlera pas de lui-même ; mais tout ce qu'il entendra, il le dira et il vous annoncera les choses à venir.

» Il me glorifiera, car c'est de mon bien qu'il prendra pour vous en faire part. Tout ce qu'a le Père est à moi. Voilà pourquoi j'ai dit : c'est de mon bien qu'il prendra pour vous en faire part. » (16 : 12-15 ; cf. 15 : 26-27 ; 16 : 1-11.)

Jésus insiste : l'Esprit Saint, c'est l'Esprit de Vérité (14 : 17 ; 15 : 26 ; 16 : 13). Cet Esprit instruit les Douze. Il ne leur rappellera pas seulement matériellement tout ce que Jésus leur a dit, mais il leur fera pleinement comprendre cet enseignement en les menant ainsi à « la vérité tout entière » (16 : 13).

Nous limiterons nos réflexions à cet aspect suggéré par l'Evangile lui-même. Nos versets et d'autres textes johanniques s'éclairent mutuellement.

Ces multiples indications témoignent d'un thème général dont les composantes nous paraissent être les suivantes :

I. Sans l'Esprit Saint, l'homme est incapable de saisir pleinement la révélation de Dieu :

a) L'Ancien Testament, comme aussi bon nombre de paroles et de gestes de Jésus, est resté mystérieux non seulement pour les adversaires de Jésus, mais pour les Douze eux-mêmes.

b) Il faut même dire davantage : *tout l'enseignement de Jésus est comparable à des paraboles* dont le sens profond ne peut être perçu que grâce à une interprétation ultérieure. Ce rôle est réservé par le Christ lui-même au Saint-Esprit (16 : 25).

II. Mais cet Esprit Saint ne sera pas donné avant la glorification du Seigneur (7 : 39).

III. L'évangéliste jouit de fait du don de l'Esprit : il est ainsi en mesure de comprendre l'Ancien Testament, et surtout, il peut rapporter et les « paraboles » de Jésus et leur interprétation. Non seulement Jean, mais tout chrétien possède l'Esprit Saint, Esprit de Vérité.

IV. Grâce au de don de l'Esprit, le chrétien peut adorer le Père « en esprit et en vérité » (4 : 23-24).

I. — Sans l'Esprit Saint, l'homme est inapte à saisir pleinement la révélation de Dieu.

a) *Méprises multiples avant le don de l'Esprit.*

« Après avoir, à maintes reprises et sous maintes formes, parlé jadis aux Pères par les prophètes, Dieu, en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par le Fils... » (*Héb.* 1 : 1-2). Le message du Fils dépasse essentiellement celui des messagers de Dieu, les prophètes de l'Ancien Testament. Seules, les lumières de l'Esprit de Sainteté, peuvent adapter le regard intérieur de l'homme à saisir cet enseignement divin, enseignement d'une nouveauté absolue qui nous apporte la révélation définitive sur Dieu. Abandonné à ses propres forces, l'homme est incapable d'entrer en dialogue avec le Révélateur suprême. Jean le montre bien en soulignant, comme à plaisir, les méprises des interlocuteurs de Jésus.

Dès sa première déclaration à Jérusalem, Jésus provoque l'opposition des juifs parce que ceux-ci comprennent tout matériellement son annonce de la destruction et du relèvement du temple (2 : 10-11).

Nicodème, quoique maître en Israël, reste bouche bée devant l'annonce de la naissance nouvelle (3 : 4, 9-10).

La Samaritaine ne soupçonne d'aucune façon la portée réelle des propos de son interlocuteur (4 : 11-12, 15), et les Douze eux-mêmes, quelques instants plus tard, se montrent en somme aussi déconcertés quand leur Maître leur parle de sa nourriture à Lui (4 : 32-33).

Pendant le discours sur le pain de vie, fusent les réparties qui dénotent l'inintelligence des auditeurs (6 : 34, 41, 52, 60, 61) ; désabusés, « nombre de ses disciples » cesseront d'accompagner leur ancien Maître (cf. 6 : 66).

Ses discussions à Jérusalem, pendant la fête des tabernacles, sont généralement ponctuées par les méprises des adversaires (7 : 35-36 ; 8 : 22, 27, 33, 48, 52, 53, 57 ; 10 : 6).

Les intimes du Seigneur, ne s'avèrent pas plus pénétrants que les adversaires. Leurs réflexions à l'occasion de la résurrection de Lazare, témoignent de leur courte vue (11 : 11-13, 23-27).

Durant le discours particulièrement solennel de la Cène, Jésus est interrompu successivement par Thomas (14 : 5), Philippe (14 : 8), Jude (14 : 22), et quelques-uns des disciples (16 : 16-19). Chacun

parle au nom de tout le collège apostolique, mais, hélas ! toutes les questions sont des aveux d'inintelligence. Citons, à titre d'exemple, le cas de Philippe.

> « Si vous me connaissez, proclame Jésus, vous, vous connaîtrez aussi mon Père. Dès maintenant vous Le connaissez et vous L'avez vu. »
>
> « Philippe lui dit : Seigneur, montre-nous le Père et cela suffit. »
>
> « Voilà si longtemps que je suis avec vous, lui dit Jésus, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : montre-nous le Père ? » (14 : 7-9.)

b) *Tout l'enseignement de Jésus est resté mystérieux, voilé jusqu'à la venue de l'Esprit.*

On pourrait facilement compléter ce bref inventaire des méprises dont Jésus fut victime, mais le tableau le plus complet des bévues successives relevées par Jean resterait finalement moins significatif que la déclaration du Maître d'après laquelle *aucune de ses paroles ne fut pleinement comprise.*

Oui sans le don de l'Esprit Saint, l'intelligence humaine reste foncièrement inapte à pénétrer le message de Jésus.

Laissons nos formules pour écouter d'abord l'annonce elle-même de Jésus :

« Tout cela, je vous l'ai dit en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles ; je vous entretiendrai du Père en toute clarté. » (16 : 25.)

Dans de multiples ouvrages apocalyptiques, qui s'échelonnent du II^e^ siècle avant J.-C. au II^e^ siècle après J.-C., les auteurs juifs utilisaient beaucoup la parabole (*v. g. : Hénoch*, IV, *Esdras*, livres apocryphes ; *Dan.* 2 : 9). La révélation s'y développe en deux phases successives nettement distinctes. Prenons par exemple le livre de Daniel : *première phase :* Nabuchodonosor aperçoit des symboles — qui jouent le rôle de paraboles — ; il n'en saisit pas la signification et les magiciens babyloniens ne lui sont d'aucun secours ; *deuxième phase :* Daniel, « en qui réside l'esprit du Dieu Saint » (*Dan.* 4 : 5), pénètre le sens mystérieux de ces paroles et peut en informer le souverain.

Les paraboles contiennent de fait un enseignement très profond, elles sont destinées à dévoiler les mystères de Dieu (*Dan.* 2, etc.),

mais celui qui ne sait pas interpréter les symboles ne parvient qu'à une connaissance très rudimentaire des mystères. Grâce aux lumières reçues de l'Esprit, on pénètre au contraire au-delà de l'image matérielle jusqu'aux intentions profondes de Dieu.

D'après Jean (16 : 25), la situation des apôtres est d'abord celle de Nabuchodonosor. Ils ont entendu Jésus, mais tout reste voilé à leurs yeux, ils comprennent « matériellement » ; parce que l'Esprit ne leur est pas encore donné.

« *Tout cela* (*taûta*), je vous l'ai dit en paraboles... » Tout cela... ; Jésus se réfère non seulement à l'image de la femme qui enfante (16 : 22) mais, au-delà du discours de la Cène, à l'ensemble de son enseignement. Tout était resté voilé, mystérieux pour les juifs adversaires de Jésus, mais aussi pour les autres, ses intimes.

S'ils ont dû reconnaître leurs méprises du passé et celles dont ils viennent de témoigner pendant le discours de la Cène, les apôtres estiment qu'ils saisissent, maintenant du moins, toute la pensée de leur Maître. « Enfin, lui disent-ils, tu parles sans figures ! Nous voyons maintenant que tu sais tout... Cette fois, nous croyons que tu es sorti de Dieu. » (16 : 29-30.)

Mais Jésus de leur répondre : « Vous croyez à présent ? Voici venir l'heure... où vous serez dispersés chacun de son côté et me laisserez seul. » (16 : 32.) En somme le Maître doit détromper une dernière fois ses intimes : Vous croyez maintenant ? Hélas ! de façon bien imparfaite, votre fuite le prouvera.

L'initiation au mystère de Jésus n'est encore assurée que « superficiellement » ; le Saint-Esprit leur enseignera, leur rappellera tout ce que Jésus leur a dit.

II. — L'effusion de l'Esprit Saint, l'initiateur parfait, est conditionnée par l'exaltation du Christ.

Le quatrième Evangile ne nous décrit pas l'événement de l'Ascension du Christ (*Marc* 16 : 9 ; *Luc* 24 : 51-53 ; *Actes* 1 : 1-12). Il parle à diverses reprises, de son *élévation* en pensant à la fois à l'élévation sur la croix et à l'élévation au ciel (3 : 14 ; 8 : 28 ; 12 : 32, 34). Il recourt en outre à l'idée de « *glorification* ». Cette glorification se réalise mystérieusement sur la croix déjà et elle s'achève dans le retour triomphal auprès du Père (7 : 39 ; 12 : 16-23 ; 13 : 31 ; 17 : 1-5).

L'effusion de l'Esprit ne précède pas cette élévation-glorification du Christ sur la croix. Jésus avait annoncé que des fleuves d'eau vive couleraient de son propre sein, et l'évangéliste de préciser : « Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croyaient en lui ; *car il n'y avait pas encore d'Esprit, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié.* » (7 : 39 ; cf. 7 : 37-38.)

Dans le discours de la Cène, le Seigneur lui-même indique à diverses reprises que la venue de l'Esprit suivra son départ, sa glorification. « Si je ne pars pas, le Paraclet ne viendra pas à vous, mais si je pars, je vous l'enverrai. » (16 : 7 ; cf. 14 : 25-26 ; 15 : 4-7.)

Jean, qui s'est plu à mentionner fréquemment la promesse de l'eau vive ou de l'Esprit (3 : 6-8 ; 4 : 14 ; 7 : 37-39), se devait de nous rapporter également la réalisation de cette promesse. De fait dans son apparition aux Onze, Jésus leur insuffle l'Esprit vivificateur (20 : 22) ; de plus l'évangéliste inclut probablement une allusion au don de l'Esprit en deux remarques sur la mort de Jésus (19 : 30, 34).

a) *Jésus « livra l'esprit »* (19 : 30).

Après avoir rapporté la dernière parole de Jésus sur la croix : « Tout est consommé », l'évangéliste poursuit : « Il baissa la tête et livra l'esprit. » (19 : 30.) L'expression devenue traditionnelle chez nous pour parler de la mort, ne paraît pas employée dans la littérature de l'époque. L'évangéliste pourrait très bien penser au don de l'Esprit accordé par Jésus exalté sur la croix. Le P. Mollat, *s. j.* note à propos de notre verset : « L'expression grecque est singulière (littéralement = « il livra l'esprit »). Ce ne peut être sans dessein. Pour l'évangéliste, le dernier soupir de Jésus prélude à l'effusion de l'Esprit [2]. »

b) *De son côté « sortit du sang et de l'eau »* (19 : 34).

Notre évangéliste note aussi à propos du coup de lance, qu'il sortit du côté de Jésus « du sang et de l'eau » (19 : 34). Est-il exclu que l'eau symbolise ici les fleuves d'eau vive, c'est-à-dire l'Esprit, dont Jésus avait dit qu'ils couleraient de son sein (7 : 37-39) ? Quoi qu'il en soit de la portée symbolique de ce verset, Jean ne termine pas son Evangile sans nous avoir clairement parlé de l'effusion de l'Esprit.

---

[2] *L'Evangile de saint Jean* (fasc. de la Bible de Jérusalem), Paris, Ed. du Cerf, 1953, p. 188, note f.

c) « *Recevez l'Esprit Saint.* » (20 : 22.)

Quand le Ressuscité, au soir de Pâques, se manifesta aux apôtres, « il souffla sur eux et leur dit : « Recevez l'Esprit Saint. » (20 : 22.)

Le Christ « souffla » (*emphusân*) sur eux : ce verbe n'est pas employé ailleurs dans le Nouveau Testament, et semble bien être choisi à dessein. Les auteurs admettent de plus en plus que Jean se réfère ici à la Genèse où la Bible grecque recourt au même terme à propos d'Adam. « Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, Il *insuffla* (*emphusân*) dans ses narines une haleine de vie, et l'homme devint un être vivant. » (*Gen.* 2 : 7.)

J. Schmitt note à propos de notre verset johannique : « Réplique au texte de la *Gen.* 2 : 7, sur l' « insufflation » du souffle au premier homme, dont l'influence a dû être considérable sur la pensée scripturaire (cf. *Ezéch.* 37 : 5-14) et judaïque (cf. *Sag.* 15 : 11...), il traduit en fait le thème de la création nouvelle, eschatologique. A la vivification d'Adam par le Père répond à présent la revivification supérieure du fidèle par le Christ. A « l'esprit » ou au souffle de la vie, fait suite désormais « l'Esprit Saint ». Par l'acte du Ressuscité, en un mot, est consommée l'œuvre du Créateur [3]. »

Une telle perspective ne surprendrait nullement ici.

Jésus vient en effet d'octroyer aux apôtres la plus sublime des missions. « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » (20 : 21.) Ne leur faut-il pas à cet effet devenir des hommes nouveaux ? Sanctifiés et illuminés par l'Esprit, ils pourront se livrer à cette mission où l'Esprit Saint sera l'âme de leur apostolat.

En accordant le Saint-Esprit aux apôtres, Jésus leur confère le pouvoir de continuer l'œuvre de purification par la rémission des péchés. « Recevez l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis... » (20 : 22-23 ; cf. *Denziger*, 913.)

Mais à la suite des Pères de l'Eglise, nous pouvons estimer que ce but particulier n'épuise pas les intentions du Seigneur. Puisque Jésus a précisé à diverses reprises, qu'il leur accorderait l'Esprit de Vérité (14 : 17 ; 15 : 26) qui leur enseignera tout (14 : 26 etc.), on ne peut faire abstraction de cette perspective en ce passage.

---

[3] J. Schmitt, *Le Fragment Jo* 20 : 22-23 (dans *Mélanges Mgr M. Andrieu*, Paris, 1956, p. 416).

De plus un certain parallélisme avec Luc suggère assez clairement qu'il ne faut pas limiter ici le rôle de l'Esprit au pouvoir de remettre les péchés. En effet, quand Luc rapporte l'apparition de Jésus aux apôtres, il précise que le Ressuscité « leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Ecritures » (24 : 15). C'est une allusion bien claire au don de l'Esprit Saint, un don d'illumination qui habilite les apôtres à comprendre « la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes » (c'est-à-dire toute l'Ecriture) et par là même les paroles de Jésus (*Luc* 24 : 44-46).

III. — « L'Esprit de Vérité vous mènera à la vérité tout entière. » (16 : 13.) Il « vous enseignera tout » (14 : 26).

Comme l'ensemble de nos textes le souligne clairement, Jean insiste sur le fait que l'Esprit Saint sera donné *à partir de la glorification de Jésus*. Nous ne serons donc pas étonnés de trouver chez l'évangéliste des allusions à ce don de l'Esprit même lorsqu'il ne mentionnera explicitement que cette glorification ou la Résurrection du Christ.

Jean lui-même écrit après la glorification du Seigneur. La promesse de Jésus s'est réalisée pour lui, et il nous donne une exégèse approfondie des paroles et gestes de son Maître. Il a dépassé le stade de la première initiation et grâce au don de l'Esprit, il saisit maintenant toute la portée des paroles et des œuvres de Jésus.

On ne peut pas délimiter de façon précise quelles sont dans l'Evangile, les vues que Jean tient de la période préparatoire et celles, bien plus approfondies, auxquelles il pouvait parvenir après la Résurrection de son Maître.

Le prologue, page théologique par excellence, et les passages parallèles (3 : 16-21) supposent naturellement chez Jean cet approfondissement prévu par Jésus dans l'annonce de l'Esprit de Vérité.

A diverses reprises, l'évangéliste fait explicitement état des lumières reçues après la Résurrection.

1° *Jean* 2 : 17-22.

Dès sa première venue à Jérusalem, Notre-Seigneur avait purifié le temple et déclaré solennellement : « Détruisez ce temple ; en trois jours, je le relèverai. » (2 : 19.)

Tout l'entourage était scandalisé par ces propos, et les disciples eux-mêmes ne le comprirent qu'après la Résurrection — ce qui, chez Jean, veut dire : grâce à l'action de l'Esprit (7 : 39).

« Mais lui (Jésus), continue l'évangéliste, parlait du temple de son corps. Aussi, quand Jésus ressuscita d'entre les morts, ses disciples, se rappelant qu'il avait tenu ce propos, crurent-ils à l'Ecriture et à la parole qu'il avait dite. » (2 : 21-22.)

L'Ecriture et la parole de Jésus sont mises sur un pied d'égalité ; il s'agit de deux réalités également transcendantes. L'Esprit Saint est requis et pour saisir le sens profond des oracles scripturaires et pour percevoir la portée réelle des paroles de Jésus.

En parlant de la destruction et du relèvement du temple, le Christ n'avait pas usé de termes scripturaires. Pourquoi dès lors ici cette mention de l'Ecriture : « Ils crurent à l'Ecriture et à la parole » de Jésus ?

N'en doutons pas, l'évangéliste se réfère au passage du Psaume : « Le zèle pour ta maison me dévorera » (*Ps* 69 : 10 ; *Jean* 2 : 17), cité auparavant par Jésus. Quand Jean nous dit à ce propos que les apôtres « se souvinrent de l'Ecriture » (2 : 17), il entend parler d'une intellection profonde qui, par définition peut-on dire, n'est possible qu'après la glorification, lorsque l'Esprit Saint est donné. Comme la parole de Jésus sur le temple, le psaume lui-même n'aura livré son secret qu'aux apôtres munis de l'Esprit.

Cette exégèse s'appuie sur deux passages ultérieurs de Jean, où il nous est dit clairement que l'Ecriture ne fut comprise qu'après la Résurrection (12 : 16 ; 20 : 9).

2° *Jean* 12 : 16.

A propos de l'entrée messianique de Jésus à Jérusalem, Jean cite explicitement plusieurs oracles prophétiques (*Ps.* 118 : 25 et suiv. ; *Zach.* 9 : 9 = *Jean* 12 : 12-15).

Mais les disciples ignorent la portée messianique de l'événement et sa connexion avec l'Ecriture ; l'évangéliste ne s'en cache pas. « Les disciples ne comprirent pas cela tout d'abord ; mais quand Jésus eut été glorifié, ils se souvinrent que cela avait été écrit de lui et que c'était bien ce qu'on lui avait fait. » (12 : 16.)

« Quand Jésus eut été glorifié... ils comprirent... » ; nous avons tenté de démontrer que Jean évoque par ce rappel de la glorification

l'octroi du don de l'Esprit, don indispensable pour comprendre les gestes de Jésus et l'Ecriture.

Le Vénérable Père Libermann, sans se livrer à un laborieux rapprochement de textes, montre bien dans son *Commentaire*, que la nouvelle pénétration d'esprit des apôtres suppose l'effusion de l'Esprit.

> « Les apôtres, écrit-il à propos de ce verset, voyant cela enfin après l'Ascension de leur Maître, comprirent ce qui avait été écrit de lui et de l'accomplissement qu'il avait donné à la divine volonté de son Père céleste. »
>
> « On peut dire encore qu'avant l'Ascension les apôtres avaient les yeux obscurcis et ne pouvaient encore comprendre le sens de l'Ecriture ; il ne leur fut découvert qu'après la descente du Saint-Esprit ; alors ils se rappelèrent la parole de l'Ecriture, et se souvinrent combien, sans le savoir, ils avaient accompli la divine volonté. » (*C. J.*, 682-83.) [4].

Ces lignes nous font vivement regretter chez notre Vénérable Père l'absence de commentaire du discours de la Cène : avec quelle onction ne nous aurait-il pas parlé des effets du Saint-Esprit, comme il le fait d'ailleurs dans ses lettres *.

3° *Jean* 20 : 9.

Dans le récit du tombeau trouvé vide, l'évangéliste nous rapporte que les deux disciples venus au tombeau « n'avaient pas encore compris que, d'après l'Ecriture, il (Jésus) devait ressusciter des morts » (20 : 9). L'Esprit leur sera donné sous peu (20 : 22), et alors seulement ils seront en état de comprendre.

Grâce aux passages antérieurs nous pouvons expliciter la pensée de l'auteur. L'Ecriture était restée voilée parce que l'Esprit n'avait pas encore été donné ; il n'en sera plus de même une fois que les disciples auront reçu cet Esprit de Vérité.

« Tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (15 : 15), avait dit Jésus, et à la Samaritaine il avait certifié qu'il était lui-même ce Messie, dont elle disait « quand il viendra, il nous annoncera *tout* » (4 : 25).

Et pourtant avant son départ, le Christ devait confier à ses intimes : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire... » (16 : 12.)

---

[4] Voir aussi *C. J.*, 56 (nouv. éd., 115), etc.

* N.D.L.R. — Voir ci-dessous page 338.

Les disciples auxquels « tout » a été annoncé ont encore tout à apprendre. Par le don de l'Esprit, leur intelligence sera élevée à un niveau supérieur, leur vue deviendra plus pénétrante. Ils peuvent maintenant saisir la portée réelle des paroles de Jésus et des oracles prophétiques jusque-là semblables à des paraboles non expliquées [5]

La pénétration d'esprit des apôtres après la Résurrection fait un vif contraste avec leur inintelligence antérieure. Le quatrième évangéliste souligne fortement cette opposition. Mais il convient de rappeler que le thème est antérieur à Jean ; Luc y fut déjà très attentif. Il met également en relief l'incompréhension de l'Ecriture chez les auditeurs de Jésus durant la vie publique. Qu'il nous suffise de citer la troisième annonce de la Passion : « Prenant avec lui les Douze, Jésus leur dit : « Voici que... s'accomplira tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme... » Mais ils ne comprirent rien à tout cela ; c'était pour eux un langage caché, des paroles dont ils ne saisissaient pas le sens. » (*Luc* 18 : 31-34, à comparer avec *Marc* 10 : 32-34 ; cf. *Luc* 9 : 44 = *Marc* 9 : 30-32.) Ces remarques de Luc sur l'inintelligence de l'Ecriture durant la vie publique du Seigneur trouvent leur contrepartie dans les récits de la Résurrection. Les saintes femmes doivent « se souvenir » des textes scripturaires auxquels Jésus a eu recours dans ses annonces (*Luc* 24 : 6) ; elles devraient enfin les comprendre. Aux disciples d'Emmaüs « esprits sans intelligence, lents à croire tout ce qu'ont annoncé les prophètes » (*Luc* 24 : 25), Jésus interprétera, « commençant par Moïse et parcourant tous les prophètes », ce qui le concernait (*Luc* 24 : 27) et finalement, après avoir rappelé aux apôtres ses annonces antérieures, il « leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Ecritures » (*Luc* 24 : 45).

IV. — « Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. »

> « Crois-moi, femme, disait Jésus à la Samaritaine, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons...

---

[5] *Jean* 16 : 8-11, pourrait facilement être englobé dans cet essai de synthèse, nous y avons renoncé pour ne pas allonger ces pages.

N.D.L.R. — On trouvera plus loin (p. 314) quelques réflexions sur ce texte d'aspect obscur.

» Mais l'heure vient — et nous y sommes — où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car ce sont là les adorateurs tels que les veut le Père.

» Dieu est esprit, et ceux qui adorent, c'est en esprit et vérité qu'ils doivent adorer. » (4 : 21-24.)

« L'heure vient... » : la formule rappelle celle des prophètes : « voici venir des jours où... », qui introduisait régulièrement la description d'un état nouveau, celui des temps messianiques.

« et nous y sommes » : ces temps messianiques sont déjà inaugurés par l'entrée en scène de Jésus, mais un nouvel accomplissement de ces temps est en vue grâce à la glorification de Jésus et à l'effusion de l'Esprit.

Jésus avait parlé plus fréquemment de « son heure », en évoquant effectivement dans une même perspective l'heure de la croix, celle de la glorification, de l'effusion de l'Esprit et de la révélation parfaite. « Son heure » (2 : 4 ; 7 : 6, 30 ; 8 : 20 ; 12 : 23, 27 ; 13 : 1 ; 17 : 1), inaugurera définitivement la situation de l'heure, c'est-à-dire des temps où « les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ».

« Dieu est esprit. »

Le Christ ne s'adressait pas à un entourage hanté par l'antithèse : matière — esprit, matériel et immatériel. Faisons donc résolument abstraction de ces catégories sous peine de réduire la parole de Jésus à une simple affirmation sur la nature immatérielle, spirituelle de Dieu. Il est absolument évident que tel ne fut pas le point de vue principal du Seigneur.

Par lui-même, l'homme n'est que chair (3 : 6 ; 6 : 63). La chair, c'est tout l'homme, corps et âme, bien sûr ; mais on souligne sa faiblesse, son incapacité de s'élever vers Dieu. Dieu, par contre, est esprit. Sa puissance dépasse infiniment l'homme. Il est l'être transcendant. « Dieu est esprit », « Dieu est Dieu » a-t-on commenté. On perçoit plus facilement en cette formule l'affirmation de la transcendance de Dieu. « Dieu est Dieu » ; telle est la portée de l'énoncé johannique : « Dieu est esprit. » Plus récemment on a pu écrire :

« Quand (les juifs) opposent chair à esprit, ils songent à Dieu et à l'homme [6]. »

Adorer « en esprit et en vérité ».

Si de lui-même l'homme ne peut franchir l'abîme qui le sépare de Dieu, Dieu lui vient en aide. Il nous fait entrer de quelque façon dans la sphère du divin en nous donnant de participer à son Esprit par la régénération du baptême. « Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit .» (*Jean* 3 : 6.) Une certaine connaturalité est ainsi établie entre le baptisé et Dieu, car dans le don qu'Il nous fait, Il se donne lui-même.

Nous prierons désormais sous la mouvance de l'Esprit lui-même. Notre prière, avant d'être la nôtre, est d'abord celle de l'Esprit ; il suscite notre adoration, provoque nos élans vers Dieu. Voilà ce dont l'évangéliste entend parler dans l'expression « adorer en esprit ».

Dans l'Ancien Testament, Dieu n'était pas connu comme Père tel qu'Il se révèle précisément par Jésus. Des juifs comme des Samaritains le Christ pouvait dire : « Vous adorez ce que vous ne connaissez pas. » (4 : 22.) Les chrétiens seront des privilégiés, grâce à la venue du Fils de Dieu.

« Nul n'a jamais vu Dieu, le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, L'a révélé. » (*Jo* 1 : 18.)

Le Saint-Esprit nous aide à pénétrer dans ce mystère de la Paternité divine, il nous mène selon la promesse de Jésus « à la vérité tout entière » (*Jo* 16 : 13). Ainsi se trouvent réalisées les conditions qui peuvent faire de nous « les adorateurs tels que les veut le Père », car « c'est en esprit et en vérité que ceux qui adorent doivent adorer ».

De beaux esprits prennent prétexte de cette parole de Jean sur le culte « en esprit et en vérité » pour se cantonner dans un vague sentiment de la présence de Dieu en eux et dans la nature. Est-il besoin de le dire, cet idéal est à l'antipode de celui que le Christ vient inaugurer.

---

[6] P. DAUBERCIES. *La Condition charnelle*. Desclée et C^ie^, 1959, p. 251 ; cf. *ibidem*, p. 19 : « Dans les livres de l'*Ancien Testament* hébreu, la chair, comme tout organe de l'être vivant, désigne donc l'homme tout entier, et non seulement ce qui est physique ; sa faiblesse est celle de la créature devant son Créateur », et p. 24 : « Une différence importante caractérise le *Nouveau Testament*... chair va signifier un état de l'homme en opposition à un état du même homme surélevé par la venue de Dieu en lui, par la venue de l'Esprit. »

Quand Israël était tenté de réduire la religion aux seuls rites formalistes, les prophètes n'ont jamais manqué de rappeler les véritables exigences de Dieu : l'intégrité des mœurs et la sincérité intérieure dans les gestes cultuels. La parole de Jésus n'est pas un simple écho de ces invectives des prophètes. Sa pensée se place sur un niveau bien plus élevé : la sincérité intérieure ne suffit pas. Il faut accueillir le don de Dieu, renaître de l'Esprit Saint, reconnaître Dieu comme Père et se laisser entraîner par l'Esprit à un hommage tout filial.

« Adorer en esprit et en vérité » nous apparaît donc comme un formule extrêmement dense : nous n'avons pu en déceler toute la richesse qu'en faisant appel au large contexte johannique.

Qu'il nous soit permis de citer deux réflexions pauliniennes spécialement consonantes avec la doctrine de Jean sur le culte en esprit et en vérité :

> « Nul ne peut dire « Jésus est Seigneur » que sous l'action de l'Esprit Saint. » (I *Cor.* 12 : 3.)
>
> Sans l'action de l'Esprit Saint, pouvons-nous renchérir, nul ne peut reconnaître Dieu comme Père et L'adorer « en vérité ».
>
> « L'Esprit vient au secours de notre faiblesse ; car nous ne savons que demander pour prier comme il faut ; mais l'Esprit lui-même intercède pour nous en des gémissements ineffables, et celui qui sonde les cœurs sait quel est le désir de l'Esprit et que son intercession pour les saints (= baptisés) correspond aux vues de Dieu. » (*Rom.* 8 : 26-27.)

Ces lignes font presque figure de commentaire de la théologie johannique.

L'Esprit de Vérité dans les écrits de Qumrân.

Tout lecteur des Evangiles est frappé par la différence de langage qui distingue le quatrième Evangile des synoptiques (*Mat., Marc* et *Luc*).

Dans le passé, des critiques ont postulé de ce chef pour Jean, une dépendance assez étroite vis-à-vis de la littérature hellénistique. Le thème parabolique — l'idée d'une révélation à deux niveaux différents — (cf. ci-dessus p. 300) qui réapparaît presque à toutes les pages de Jean, plaidait pourtant déjà en faveur du caractère éminemment palestinien du quatrième Evangile.

Aujourd'hui on ne peut plus ignorer que Jean parle bel et bien la langue du milieu juif, notamment celle des sectaires de Qumrân dont on a découvert une série d'écrits en 1947 [7].

L'expression « esprit de vérité », si typiquement johannique (14 : 17 ; 15 : 26 ; 16 : 13) et dont on soupçonnait mal l'origine, y est très fréquente. De plus, d'après les écrits de Qumrân (comme dans *Jean* 20 : 22), la nouvelle création tire son origine de l' « esprit saint ». Les temps messianiques sont caractérisés par une effusion extraordinaire de l'esprit ; etc.

Les exégètes catholiques ne doutent pas que l'auteur du quatrième Evangile ait été familiarisé avec cette littérature qumrânienne. Mais laissons ce vaste problème pour nous contenter de lire quelques fragments de ces documents palestiniens.

La *Règle de la communauté* nous fournit déjà plusieurs expressions de saveur johannique :

> « Par l'esprit du conseil authentique de Dieu relatif aux voies de l'homme, toutes ses iniquités seront expiées de façon à contempler la lumière de vie ; uni par l'esprit saint à Sa vérité, l'homme sera purifié de toutes ses iniquités ; par l'esprit de droiture et d'humilité son péché sera expié ;... sa chair sera purifiée lorsqu'il sera aspergé par l'eau lustrale et sanctifié par les eaux de purification. Il dirigera ses pas pour marcher en perfection dans toutes les voies de Dieu... » (3 : 6-10.)
>
> « Dieu purifiera par la vérité, toutes les œuvres de l'homme. Il s'épurera le corps de l'homme. Il extirpera tout esprit d'impiété du milieu de sa chair. Il purifiera par l'esprit saint de toute action impure. Il versera sur lui l'esprit de vérité comme des eaux lustrales pour le laver de toutes les abominations mensongères. Il s'introduira par l'esprit lustral pour instruire les justes dans la connaissance du Très-Haut, et pour apprendre la sagesse des fils des dieux aux parfaits de la voie. Car Dieu les a choisis pour une Alliance éternelle. A eux toute la gloire d'Adam. » (4 : 19-23.)

---

[7] Qumrân, au bord de la mer Morte, à 20 km de Béthléem, abritait depuis environ l'an 125 av. J.-C. jusqu'à 70 après J.-C., un groupe de Juifs pieux qui avait brisé avec le judaïsme officiel trop infidèle à la religion des Pères. Les membres de la secte pratiquaient la communauté des biens, la vie commune et se livraient spécialement à l'étude de l'Ecriture. Ils constituaient, a-t-on dit, « une communauté de contemplatifs ». Parmi leurs écrits découverts dans les grottes de Qumrân, en 1947, figure la *Règle de la communauté* qui décrit en ces termes le but poursuivi : «... pour chercher Dieu... ; pour pratiquer ce qui est bon et juste à Ses yeux (aux yeux de Dieu) conformément à ce qu'Il a prescrit par Moïse et par tous les prophètes, Ses serviteurs ; pour aimer tout ce qu'Il a choisi et haïr tout ce qu'Il a méprisé, en s'éloignant de tout mal et en s'attachant à toute œuvre bonne ; pour pratiquer la vérité, la justice, le droit sur la terre... » (I, 1-5.)

Par le don de l'Esprit, le fidèle retrouvera des privilèges du premier homme.

Dans *les hymnes de Qumrân* aussi, nous entendons des accents qui s'harmonisent avec ceux de Jean, quand il parle de l'Esprit qui nous mène à la vérité entière :

> « Quant à moi, ayant acquis l'intelligence supérieure, Je Te connais, ô mon Dieu,
> Par l'esprit que Tu m'as donné,
> Et j'ai entendu fidèlement Tes secrets merveilleux
> Par Ton esprit saint. » (*Hymne* 12 : 11-12.)
> « J'attendrirai Ta face par l'esprit que Tu m'as donné
> Afin que Tu accomplisses Tes (grâces) avec (Ton serviteur).
> Afin que Tu me purifies par Ton esprit saint,
> Afin que Tu m'attires à Toi selon Ton bon plaisir,
> Selon la grandeur de Tes grâces. » (*Hymne* 16 : 11-12.)

Les Qumrâniens, comme le Christ et Jean à son tour, ont pu s'inspirer d'un oracle d'Ezéchiel qui constitue sûrement un sommet de l'Ancien Testament.

Voici la promesse de Yahvé :

> « Je leur donnerai un seul cœur et je mettrai en eux un esprit nouveau. » (*Ezéch.* 11 : 19.)
>
> « Je répandrai sur vous une eau pure et vous serez purifiés ; de toutes vos souillures et de toutes vos idoles, je vous purifierai.
>
> » Et je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau.
>
> » Je mettrai mon esprit en vous et je ferai que vous marchiez selon mes lois. » (*Ezéch.* 36 : 25-27.)

Sauf en cette dernière page, nous avons essayé de nous éloigner le moins possible du texte évangélique lui-même. Si nous sommes attentifs à la signification profonde de l'inintelligence des disciples la lecture de n'importe quel chapitre de ce quatrième Evangile pourra nous rappeler le rôle capital que Jésus et Jean attribuaient au Saint-Esprit. Ne serons-nous pas par là même davantage portés à demander pour nous-mêmes et nos frères cet Esprit de Vérité qui doit nous conduire à « la vérité tout entière » (16 : 25) et qui nous habilite à adorer le Père « en esprit et vérité » ?

Louvain Félix GILS, *c. s. sp.*

L'ESPRIT PARACLET

Défenseur de l'apôtre et du chrétien face à la séduction du monde

Un opuscule de Mgr A. Combes *

Sous le titre « *Le Saint-Esprit dans notre vie spirituelle* » [1], Mgr Combes vient d'écrire, en un langage simple qui vise tous les fidèles, un rappel clair et vigoureux de ce que tout chrétien devrait savoir de l'Esprit Saint pour être à même de « devenir ce que Dieu veut qu'il soit ».

Après une analyse limpide des textes de saint Jean où Jésus nous annonce l'envoi du Paraclet, l'auteur résume la doctrine chrétienne concernant la présence en nous des dons du Saint-Esprit et du Donateur lui-même. Dans sa formulation actuelle cette doctrine doit énormément à saint Thomas d'Aquin qui, sur ce point comme sur bien d'autres, sut magistralement expliciter les richesses de l'Ecriture. On ne saurait donc reprocher à l'auteur de ne pas s'écarter des conceptions du grand Docteur. Son mérite ici sera de les avoir vulgarisées avec exactitude en en soulignant le caractère aussi foncièrement optimiste que souverainement exigeant [2].

Dieu ne nous a pas incroyablement appelés à partager Sa vie sans nous donner de quoi nous approprier ses mœurs, de quoi évoluer à l'aise en l'intime société trinitaire avec tout le bonheur, la simplicité et la spontanéité des enfants de la famille. Si par contre, nous négligeons de mettre en œuvre les possibilités de cet organisme de fils de Dieu nous végéterons, tels des inadaptés, mal équipés pour une aventure surnaturelle, seule voie pourtant qui, depuis le baptême, nous soit encore ouverte. Ne faut-il pas oser conclure : « Un chrétien qui n'est pas mystique est, à la fois, un chrétien mutilé et un homme anormal » (p. 51) ?

★ Mgr André Combes, spécialiste réputé d'histoire de la spiritualité, maintenant professeur à l'université pontificale du Latran, a eu la bonté d'encourager notre initiative et de nous féliciter pour notre « magnifique et si nécessaire » revue. Nous lui en exprimons toute notre reconnaissance en même temps que nous sommes heureux de lui adresser nos respectueux compliments pour sa récente promotion à la prélature.

[1] Paris, édit. du Cèdre, 1958. — 11×17 cm, 80 p.

[2] Voir aussi la très belle étude récente du P. Philipon, *o. p.* : « Les dons du Saint-Esprit chez saint Thomas d'Aquin » — dans *Revue Thomiste,* juillet-septembre 1959, p. 451-483. L'auteur nous montre comment toute la question du rôle du Saint-Esprit dans l'âme se trouve éclairée, unifiée par la définition profondément biblique des dons du Saint-Esprit que saint Thomas fut le premier à énoncer et il nous fait assister à la genèse de cette « trouvaille de génie ». On trouvera cette définition rappelée ci-dessous p. 324 et 384.

« Le grand malheur du chrétien est de ne pas savoir ce qu'il est » (p. 7) ; sa grandeur en effet « dépasse prodigieusement ce que nous avons pris l'habitude d'en penser » (p. 50). Mais « pour (la) saisir en pleine lumière, il faut faire un effort d'intelligence et trop de chrétiens croient légitime de se dispenser de réfléchir sur leur foi » (p. 14). Ces trois remarques, en même temps qu'elles définissent le propos de l'auteur, justifient la place que nous faisons dans le présent cahier à cette modeste plaquette. En attirant l'attention de ses lecteurs sur leur vocation de fils de lumière et sur le rôle de l'Esprit Saint dans sa réalisation, elle rejoint en effet nos préoccupations présentes.

« Je ne vous appelle plus serviteurs, a dit Jésus, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. » (*Jean* 15 : 15.) « Combien croient légitime de vivre, voire de communier, comme si Jésus n'avait jamais prononcé ces paroles. » (p. 10.) Jésus nous a clairement laissé entendre qu'il ne voulait pas de serviteurs résignés à ignorer ce qu'il a appris de son Père et nous a fait connaître. Nous serons amis ou serviteurs selon que notre intelligence s'intéressera ou non aux secrets divins que l'Esprit Saint a charge de nous éclaircir.

N'est-il pas dès lors évident que le premier de ces secrets qu'il nous importe de pénétrer concerne la mission illuminatrice de l'Esprit ? Or il est là-dessus *un texte difficile de saint Jean* qui a longtemps donné prise à bien des interprétations divergentes. Celle que propose l'auteur nous paraît digne d'attention.

> « Quand viendra le Paraclet, a dit Jésus, il confondra le monde en matière de péché, de justice et de jugement ;
> » de péché parce qu'ils ne croient pas en moi,
> » de justice, parce que vais à mon Père et que vous ne me verrez plus,
> » de jugement, parce que le Prince de ce monde est condamné. » (*Jean* 16 : 8-11.)

Du terme même de Paraclet, de multiples traductions ont été proposées. Dans la langue grecque du temps, le « paraclet » est assurément celui qui vient au secours d'un homme mis en posture d'accusé, pour lui inspirer les moyens de se défendre (d'où le sens dérivé d'avocat). L'Esprit Saint est donc un défenseur mais de qui et auprès de qui ? Pour le savoir, note avec raison l'auteur, « c'est Jésus lui-même (qu'il faut interroger) dans le texte même où il s'explique » (p. 25). Deux certitudes s'en dégagent : d'abord l'Esprit est donné aux disciples et il leur est donné non comme un premier

mais comme un second Paraclet, un autre Paraclet [3]. Jésus a donc été le premier Paraclet, or Jésus évidemment n'a pas été « défenseur du Christ ». L'Esprit, comme le Sauveur lui-même, sera donc défenseur des chrétiens.

L'accord des exégètes se fait aussi de plus en plus large sur un second point : dans les versets cités, Jésus nous montre l'Esprit condamnant le monde et le justifiant lui-même *devant la conscience des croyants :* le monde a tort de n'avoir pas cru en Jésus, le Christ est vainqueur et la cause de ses adversaires est perdue d'avance (cf. *v. g.* : F.-M. Braun, dans la *Bible Pirot-Clamer ;* D. Mollat, dans la *Bible de Jérusalem ;* Bonsirven, loc. cit. p. 149-150, etc.). Certains en ont conclu que l'Esprit était nommé Paraclet en tant que défenseur du Christ [4]. Mais si l'on veut concilier les deux certitudes qui se dégagent du texte sacré il semble bien préférable de constater avec notre auteur qu'en les éclairant ainsi, ce sont les apôtres que l'Esprit Saint défendra efficacement contre la séduction du monde.

« Sous l'action intime de l'Esprit qui infuse toute la vérité, le chrétien saura que le monde est en état de péché dans la mesure exacte où il refuse de croire en Jésus. Il saura que la justice de Dieu a puni ce péché en privant le monde de la présence de Jésus [5]. Il saura que se refuser à Jésus, c'est se livrer au prince de ce monde et participer à sa condamnation. » (p. 27-28.) Cette conviction qu'en dépit de toutes les apparences contraires, le Christ est déjà vainqueur « debout à la droite de Dieu » et qu'en le rejetant, le monde commet une tragique erreur, donne aux chrétiens une assurance qui sera devant leurs juges, la force de tous les martyrs.

Recommandons aux chrétiens timides ce petit livre tonifiant. En balayant « les interprétations minimisantes » il vient fouetter notre engourdissement comme le courant d'air des cimes.

Ath. BOUCHARD, *c. s. sp.*

[3] Comme l'écrit le P. Bonsirven « l'adjectif grec que nous rendons par « autre » signifie distinct personnellement, non pas différent en nature » ; (*Le Témoin du Verbe*, Apostolat de la Prière, Toulouse, 1956, p. 141). On trouvera par ailleurs en cet ouvrage du P. Bonsirven de précieuses pages sur « l'office doctrinal » de l'Esprit Saint « témoin extérieur et intérieur » (p. 140-152). « Tant que l'Eglise ne s'est pas prononcée, écrit l'auteur, le simple chrétien doit pouvoir juger de la vérité... le Saint-Esprit se faisant maître intérieur... » et c'est ainsi que le « miracle permanent de l'Eglise maintenant l'orthodoxie contre les assauts de l'hérésie est dû à la coopération de l'Eglise enseignante et de l'Eglise enseignée, des simples fidèles. » (p. 146-147.)

[4] Cf. *v. g.* Berrouard : « Le Paraclet, défenseur du Christ devant la conscience du chrétien. » *Revue des sciences phil.,* octobre-décembre 1949, p. 387.

[5] Sur ce point, l'auteur se sépare des exégètes précités, pour qui le retour du Christ au Père n'assure pas la justice en punissant le monde, mais en démontrant que Jésus était dans son droit lorsqu'il se prétendait Messie et Fils de Dieu. Nous ne tenterons pas de départager ces deux interprétations qui d'ailleurs ne paraissent pas incompatibles.

LUMEN VITAE

La lumière que l'Esprit Saint nous apporte, c'est Jésus, lumen vitae, *lumière de vie. C'est pourquoi le Vénérable Libermann écrit indifféremment tantôt de l'Esprit Saint, tantôt de Notre Seigneur qu'ils doivent être notre seul guide, notre unique lumière* (comparer v. g. L. S., I, 454-457 et II, 190 ; *cf.* N. et D., I, 445, *etc. ; voir ci-dessous p.* 377-380. *Mais c'est par son divin Esprit que Jésus est notre lumière* (*cf.* L. S., I, 454-455). « *Jésus est la vérité ; par conséquent en nous tenant,* par la grâce de son divin Esprit, *dans la voie qui est lui-même nous possédons la souveraine vérité.* » (L. S., I, 367-68.)

Le P. L. Vogel nous présente sur ce sujet quelques textes du Commentaire de saint Jean, *choisis surtout dans le chapitre de l'entretien avec Nicodème. La fiche que nous donnons à la fin de ce numéro permettra au lecteur de découvrir par lui-même les autres richesses de cet ouvrage concernant la personne et l'action de l'Esprit Saint.*

Jésus lumière et Jésus vérité, pour devenir notre vie, c'est bien le sujet favori de saint Jean dans son Evangile et ses Epîtres. Il n'est pas étonnant que le Vénérable Père développe ce même sujet dans son *Commentaire* : Jésus, lumière et vérité et par là notre vie, est constamment le thème de sa réflexion, qu'il nous a laissée dans plusieurs pages admirables.

> « C'est moi qui suis la lumière du monde : qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » (*Jean* 8 : 12.)

Cette lumière, dit le Vénérable Père, est « la magnifique promesse » que Jésus fait à nos âmes. Cette lumière divine jette « un grand éclat dans l'œil spirituel » de nos âmes. C'est une « grande lumière, lumière éclatante, clarté céleste ».

La lumière de Jésus « nous éclaire sur toutes choses » ; elle est purifiante, elle dissipe « la fausse lumière de (notre) propre esprit ». Lumière vivifiante, parce que « lumière de vie » : elle remplit l'intelligence, qu'elle enrichit des « vertus des parfaits : la sagesse, discrétion et prudence divine, qui (nous) éclairent habituellement » dans toute notre conduite.

Lumière pacifiante et bienfaisante, elle « nous réjouit admirabement », notre « marche est toujours pleine d'allégresse » ; lumière généreuse, qui « donne même la force et l'amour à la volonté » dans les voies de la vie spirituelle comme aussi dans toutes nos actions et dans toutes nos œuvres.

« *Lumen vitae,* lumière de vie », l'âme participera à cette « même clarté qui est sortie de la lumière pour éclairer la sainte Humanité ».

Lumière de Jésus, promise à « ceux qui croient en lui », qui suivent toujours le divin Maître, qui sont « dans l'habitude de cette union avec lui », dans toute leur conduite (*C. J.*, 351-362 ; nouv. éd., 215-223) [1].

Comme tout cela est vrai !... Certes, ces formules sont splendides ; mais ne nous y trompons pas. Ce que le Vénérable Père nous dit, dans cette remarquable analyse de la « Lumière de vie », nous le retrouvons dans ses autres écrits spirituels. C'est la base même de sa doctrine sur l'esprit de foi, sur la vue surnaturelle qui seule nous permet de juger toutes choses en Dieu, « pour juger des choses comme Dieu » (*ibid.*).

C'est Jésus seul, qui nous donne cette grande lumière. Nous devons suivre l'exemple des premiers disciples que Jean-Baptiste amena à Jésus : aussitôt ils quittèrent le grand prophète et suivirent Jésus, désirant rester « dans sa sainte familiarité ». André et Jean étaient parfaitement disposés « pour la réception de la foi et pour toutes les opérations de la grâce », ils avaient un grand désir de Jésus, une grande simplicité de cœur, une grande docilité d'esprit :

> « Quand ces trois qualités manquent, dit le Vénérable Père, il est rare de voir une âme avancer et s'établir dans une foi parfaite, et Notre-Seigneur ne peut guère établir en elle sa sainte familiarité, il y trouve sans cesse des obstacles à sa grâce. » (46 ; 106.)

Evitons donc les défauts de Nicodème. Sans doute, il est véritablement pieux et sincère ; mais pharisien, prince du peuple et docteur de la loi, il craint de se compromettre, d'approuver Notre-Seigneur en public ; il vient en cachette durant la nuit, ne voulant pas avoir l'air d'embrasser sa cause avec ardeur. Dans son entretien avec Jésus on reconnaît sa réserve, il est hésitant, il use de prudence pour ne pas s'avancer trop ; il raisonne, il discute, il réplique. Versé dans la science de la loi, il est ignorant des choses divines, et chose plus grave, il n'a pas la docilité d'esprit ni la simplicité de cœur :

> « La grâce, dit le Vénérable Père, a beaucoup de peine à triompher de ces âmes, et ces âmes, malgré les grâces les plus signalées, ne font les choses que très imparfaitement, tandis que

[1] Dans cet article, toutes les références sont au *Commentaire de saint Jean* du Vénérable Libermann ; le premier chiffre renvoie à l'édition complète et le second à la nouvelle édition partielle (Desclée de Brouwer, 1958).

> pour des âmes simples, elles vont droit à Dieu, et suivent avec simplicité et fidélité le mouvement que Dieu leur donne. » (75 ; 128.)

La lumière ne s'acquiert « en aucune façon, par des recherches humaines », la vérité « ne peut se connaître véritablement que par la foi vivante et animée de l'Esprit Saint » (79 ; 131), foi que Jésus seul nous donne.

Il y a deux espèces de science de Dieu, dit le Vénérable Père. La première, qui est bonne dans tout son entier, s'acquiert uniquement « par l'Esprit de Notre-Seigneur, dans l'oraison, les prières et les mortifications » :

> « Elle éclaire l'âme jusque dans son intime, la porte à Dieu, donne la chaleur de l'amour et de la force pour être fidèle à Dieu. » (76 ; 129.)

La seconde science, celle qui s'acquiert par le travail de l'esprit humain, « rend l'âme moins susceptible de recevoir les lumières et les grâces de Dieu » :

> « Cette science enfle le cœur, attache à soi... rend l'âme faible dans le bien... et lui donne les défauts et les imperfections multiples de la prudence humaine. » (*ibid.*)

Or, la science de la loi chez Nicodème était de ce second genre ; elle avait un peu de ces défauts ; il eut quelques connaissances sur la personne de Notre-Seigneur, mais elles étaient médiocres. Aussi ne comprenait-il rien de la nouvelle naissance, de cette régénération par l'eau et l'Esprit Saint. C'est pourquoi Notre-Seigneur lui reproche son ignorance coupable et son défaut de foi :

> « Vous faites difficulté d'admettre ce que je dis, vous voulez d'abord comprendre. Ce que je vous dis n'est pas un système de philosophie, ni une tradition que je tiens d'un autre, ni un sentiment d'un docteur, pour que vous puissiez examiner, comme vous faites dans vos discussions entre vous... si vous ne comprenez pas, croyez sur ma parole ce que vous ignorez. » (89 ; 138.)

Cette foi qu'exige Jésus, est bien plus qu'un acte de l'intelligence, bien plus qu'une croyance purement spéculative. La foi dont parle Jésus, ne s'arrête pas à la doctrine ou aux miracles de Notre-Seigneur, mais embrasse la personne même de Jésus, dans l'adhésion

et l'union de l'amour, par toutes les puissances de l'âme, animées par les vertus théologales. Voici comment le Vénérable l'explique :

> « Il faut observer, que Notre-Seigneur dit : *ut omnis qui credit in ipsum,* et non *in ipso* ou *in nomine ipsius* ; car ces derniers termes annoncent seulement une croyance dans la personne de Notre-Seigneur ou à la doctrine qu'il a enseignée, ce qui peut exister avec une conduite très mauvaise. Il faut une foi *in ipsum,* terme qui annonce adhésion et union de l'âme à Notre-Seigneur. » (93 ; 142.)

Nicodème n'a pas cette foi parfaite, qui implique le don total de soi-même, sans réserve, à la fois spontané et librement consenti, comme sollicité par Jésus. Au contraire, « il n'était pas assez simple ; sa science de la loi lui avait donné l'habitude (comme cela arrive encore bien souvent maintenant) de juger de tout par son propre esprit » (87 ; 137) :

> « Il raisonne et tire des conclusions, qui découlent rigoureusement des faits ; il ne va pas plus loin, son esprit est plus fixé et plus éclairé sur son argument que directement sur la personne de Jésus. » (79 ; 129.)

Cette foi parfaite est donc requise, mais Notre-Seigneur offre ce qu'il demande : la foi reste toujours un don gratuit, un don amoureux. En l'offrant, Jésus se livre lui-même et nous fait don de toute sa personne, il s'ouvre devant notre âme pour la recevoir dans son divin intérieur.

Jésus se donne à notre âme par une condescendance miséricordieuse : « Il descend du ciel », dit-il à Nicodème ; il y remonte avec nous afin de nous faire voir et contempler les choses, qu'il voit en son Père :

> « Car personne n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme, qui est dans le ciel. » (*Jean* 3 : 13.)

Le Vénérable Père explique ce texte dans une page remarquable. La sainte Humanité de Jésus est montée au ciel dans le mystère de l'Incarnation, par l'union hypostatique avec le Verbe. Elle a toujours « possédé et contemplé Dieu en Lui-même, *sicuti est* » et cela par « l'application de toute la nature humaine à Dieu et en Dieu ». Mais en même temps, tout en restant ainsi appliqué au Père, Jésus descend jusqu'à nous également par « l'application de toute sa nature

humaine auprès des créatures... pour leur faire connaître les mystères sacrés de la divinité et pour les y rendre participants » :

> « Elle est occupée auprès de nous, pauvres aveugles et misérables, pour nous recevoir en elle, afin de nous faire voir et contempler les choses divines qu'elle voit en son Père. » (91 ;140.)

C'est pour cette raison que notre lumière, que nos connaissances de la vérité, que notre foi parfaite ne sont autre chose que la participation à la science divine de Jésus : monté au ciel et contemplant la divinité, il nous l'assure :

> « En vérité, en vérité, je te le dis : ce que nous savons, nous le disons, et ce que nous avons vu, nous l'attestons. » (*Jean* 3 : 11.)

En acceptant avec esprit de foi la parole intérieure de Jésus et de son Saint-Esprit, notre âme, elle aussi, doit toujours garder cette application totale à sa sainte Humanité, qui seule, comme dit Notre-Seigneur, monte au ciel : « Aucun autre n'y monte, soit ici-bas par la contemplation imparfaite, soit après cette vie par l'union complète dans la gloire, qu'en l'Humanité sainte et par l'Humanité sainte. » (92.) Elle doit nous recevoir en elle :

> « Elle est le chef de tout le corps des élus, (elle) reçoit la divinité en elle pour toute l'humanité ; et tous les élus dans le ciel, ainsi que tous les hommes sur la terre, ne peuvent la recevoir que par sa communication, comme du chef à ses membres. » (92 ; 141.)

Toute notre vie sur terre doit donc être une montée continuelle avec Jésus vers le ciel, vers le Père. Cette montée avec Jésus se fait par la foi parfaite, dans la lumière et la vérité, que Jésus nous communique par son Saint-Esprit, qui est la voix de Jésus par la parole intérieure. Voix mystérieuse, on l'entend, mais on « ne sait d'où elle vient ni où elle va » (*Jean* 3 : 8).

Devant cette « voix douce et céleste », nous aussi, comme Nicodème, nous devons faire taire notre petite raison, nos vues humaines, notre prétendue science. Touché en effet par cette divine voix du Saint-Esprit, Nicodème ne raisonne plus, ne fait plus d'objections :

> « Il se tait et écoute : il semble que l'Esprit Saint soufflait et qu'il entendait sa voix. » (96 ; 144.)

Lambertus VOGEL, *c.s.sp.*

LES DONS DU SAINT-ESPRIT ET LA VIE SPIRITUELLE

« Si quelqu'un n'a pas
l'Esprit de Jésus-Christ,
il n'appartient point
à Jésus-Christ. »
(*Rom.* 8, 9.)

Pour recevoir les lumières de l'Esprit du Seigneur, il nous faut mettre en œuvre les quatre dons faits au chrétien, de Sagesse, d'Intelligence, de Science et de Conseil. Au vent d'Amour de l'Esprit, les « sept voiles » des dons permettent un progrès autrement rapide et aisé que les multiples rames des vertus laissées à leurs seules forces. C'est la doctrine des dons du Saint-Esprit qui fonde ainsi en raison — en raison théologique ! — la spiritualité de passivité prônée par les mystiques et vécue par les saints.

Spiritus *est heureux de pouvoir présenter à ses lecteurs, en ce premier numéro consacré à l'Esprit Saint comme un bilan de l'apport des principaux docteurs... « spiritains » antérieurs à Libermann. M. le chanoine Pierre Blanchard * nous conduit des Pères de l'Eglise au P. Lallemant par saint Thomas et Jean de Saint-Thomas. En les restituant dans ce cadre merveilleux, on appréciera mieux la justesse, l'importance et... l'indépendance des enseignements de notre Vénérable Père.*

D. Qui est celui qui mérite d'être appelé chrétien ?

R. C'est celui qui a en soi l'Esprit de Jésus-Christ.

D. Qu'entendez-vous par l'Esprit de Jésus-Christ ?

R. Je n'entends pas son âme, mais le Saint-Esprit, qui habitait en lui [1].

C'est par ces deux questions et ces deux réponses que commence *le Catéchisme chrétien pour la vie intérieure,* de M. Olier, nous intro-

★ (Pour nos nouveaux lecteurs) M. le chanoine Blanchard, professeur aux Facultés catholiques de Lyon, docteur en philosophie, en théologie et docteur ès lettres, spécialiste de psychologie religieuse, auteur de plusieurs ouvrages publiés aux Etudes Carmélitaines (*Sainteté aujourd'hui, Jacob et l'Ange...*) a consacré à Libermann (cf. *Spiritus,* 2, 167-183) une thèse très importante, à paraître prochainement.

[1] Jean-Jacques Olier : *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure et Journée chrétienne,* textes revus et annotés par François Amiot, Le Rameau, Ed. de La Colombe, 1954, p. 11.

duisant, à la suite de saint Paul, au cœur de la vie spirituelle, en faisant du Saint-Esprit le principe de cette renaissance dont parlait Jésus à Nicodème. On a saisi, dans cette lumière, ce qu'a de sommaire une définition comme celle-ci : le christianisme, c'est Jésus-Christ. On réduit à un système la vie de Dieu en nous et on semble isoler le Christ de la Trinité, du Père et de l'Esprit. La spiritualité authentique est celle que décrivait saint Paul dans son beau mouvement trinitaire : « C'est par Lui (le Christ-Jésus) que les uns et les autres nous avons accès auprès du Père en un seul Esprit. » (*Eph.* 2, 18.)

Il ne faut pas s'étonner que les Pères de l'Eglise de la grande époque, si près des sources, témoins et prophètes de la plus pure tradition, aient reconnu au Saint-Esprit la plénitude de son action dans la sanctification des âmes. Chez eux, d'ailleurs, théologie et spiritualité s'impliquaient mutuellement : la théologie, science de foi et sagesse contemplative, engendrait la spiritualité et l'expérience mystique engendrait la théologie. Le beau traité *Sur le Saint-Esprit* de saint Basile (*P. G.*, 32, 87-218) avec l'écrit, du même titre et du même sujet, attribué à Didyme l'Aveugle (*P. G.*, 39, 1 031-1 086) sont là pour nous prouver ce « mysticisme intense » (G. Bardy). Que nous réserverait l'exploration de l'œuvre d'Origène [2] ? Notre spiritualité occidentale aurait besoin de ce bain pneumatologique aux sources orientales. Une seule plongée dans un livre tout récent nous assure ce rafraîchissement. L'auteur, un moine qui ne révèle pas son nom, signe d'authenticité, écrit : « L'Esprit, à chaque seconde, nous dit les mots de Jésus, tantôt avec la force de l'ouragan, tantôt avec la douceur d'une brise légère ou d'une source qui murmure. Mais nous « attristons l'Esprit » en ne l'écoutant point, en couvrant sa voix, en le refoulant. Notre grossièreté se rend imperméable à cette subtile tendresse, à cette délicate insistance. Elle ne sait pas percevoir le bruissement d'ailes de la colombe. La Passion éternelle du Saint-Esprit. La colombe poignardée...

» L'Esprit veut nous communiquer la Parole. Lui-même s'efface devant la Parole. Et, si nous essayons d'atteindre l'Esprit indépendamment de la Parole — l'Esprit sans Jésus, la colombe sans l'agneau — l'Esprit s'évanouit en quelque sorte. Il ne se laisse sentir et saisir que conjointement avec Jésus.

» L'Esprit nous est si intérieur qu'il se fait, pour ainsi dire, le « je » de notre vie spirituelle. Il parle en notre nom. C'est lui qui, en

[2] Urs von Balthasar : *Origène, Esprit et Feu*, t. I. L'Ame, Ed. du Cerf, 1959.

nous, crie : *Abba*, Père ! Il pose Jésus devant nous, et il nous unit au Sauveur. Il semblerait (avec toutes les précisions et réserves qui s'imposent) que le Fils, en qui nous devenons fils adoptifs du Père, soit l' « objet » de la vie de notre âme et que le Saint-Esprit en soit le « sujet ». Car l'Esprit s'identifie avec ce qu'il y a en nous de plus profond et nous fait tendre vers Jésus.

» Coïncider avec la descente de la colombe que le Père envoie à son Fils unique. Nous poser, nous fixer sur le Fils bien-aimé. Et, dans le Fils, par l'Esprit, trouver le Père, en coïncidant avec la tension de Jésus « vers le Père ». Pour autant que de telles coïncidences soient possibles à une créature... [3]. »

Il y a une quarantaine d'années, le P. Arintero en Espagne et le P. Garrigou-Lagrange en Italie et en France [4] eurent le mérite, dans des ouvrages devenus classiques, en définissant la vie mystique dans sa structure et ses dynamismes essentiels et en la distinguant des phénomènes qui n'en sont que les accidents, de retrouver le Saint-Esprit et ses dons. Tout un courant se dessina dont Jacques et Raïssa Maritain sont d'éminents représentants. Leur fervent témoignage s'affirmait, en 1922, dans un chef-d'œuvre : *De la Vie d'oraison* [5] et il vient de retentir à nouveau dans un appel : *Liturgie et Contemplation* [6].

Ces auteurs de théologie mystique reprenaient une tradition théologique et spirituelle très ferme et très sûre, celle de saint Thomas d'Aquin dont la doctrine importante des dons du Saint-Esprit fut génialement commentée par Jean de Saint-Thomas (1589-1644) et celle du P. Lallemant (1587 ou 1588-1635). Ce sont ces deux ouvrages qui étaient remis en honneur et que nous allons d'abord présenter.

---

[3] *Jésus, simples regards sur le Sauveur*, par un moine de l'Eglise d'Orient, Ed. de Chevetogne, 1959, p. 149-150.

[4] R. Garrigou-Lagrange : *Perfection chrétienne et Contemplation*, t. I, chap. IV, a. V : Rapport essentiel de la contemplation infuse et de la vie mystique avec les dons du Saint-Esprit, p. 338-385 ; a. VI : La contemplation procède du don de sagesse et de la foi, p. 386-417.

[5] J. et R. Maritain : *De la Vie d'oraison*, A l'Art catholique, 1922. Lire surtout 7 : *Qui Spiritu Dei aguntur ii sunt filii Dei*, p. 31-38. La note IV, p. 72-95, avec le tableau sur les dons du Saint-Esprit et l'ordre mystique, p. 84. Les auteurs se réfèrent explicitement au P. Garrigou-Lagrange.

[6] J. et R. Maritain : *Liturgie et Contemplation*, Desclée de Brouwer, 1960. Lire dans *La Vie spirituelle*, avril 1960, l'article du P. Bouyer, faisant de ce livre qui est un manifeste, une recension très nuancée, p. 406- 409.

I. *Les Dons du Saint-Esprit de saint Thomas à Jean de Saint-Thomas*

1. S'appuyant sur les textes scripturaires, s'inspirant des œuvres des Pères et prolongeant l'enseignement de saint Augustin, saint Thomas d'Aquin a mis définitivement au point une doctrine d'une extrême cohérence logique et d'une somptueuse richesse spirituelle sur les dons du Saint-Esprit [6a].

Il a traité des dons en général dans la *Somme Théologique* (1-2, *q.* 68), puis des béatitudes (*q.* 69) et enfin des fruits du Saint-Esprit (*q.* 70). Supérieurs aux vertus morales, inférieurs aux vertus théologales dont ils ne sont que des dérivations, les dons sont des dispositions surnaturelles permanentes par lesquelles nous devenons aptes à recevoir docilement et promptement certaines motions divines qui nous ouvrent à une vie plus haute de connaissance et d'amour. Ils adaptent l'homme à suivre les « instincts » du Saint-Esprit comme les vertus morales permettent aux facultés affectives d'obéir à la raison. Ils sont nécessaires au chrétien pour atteindre sa fin surnaturelle et leur action, tout en se modifiant, s'exercera encore au ciel. Les actes des vertus perfectionnés par les dons sont les béatitudes (*Mat.* 5) et les fruits (*Gal.* 5) sont les actes des vertus dans leur récompense que dispense le Saint-Esprit à l'âme qui est soumise à son influence. Saint Thomas écrit : « Les béatitudes sont les actes des vertus et les fruits sont *les délectations qui naissent de ces actes.* » (2-2 *q.* 157, *a.* 2, *ad* 3*um.*)

De chacun des dons, saint Thomas a analysé la nature et la fonction dans la conclusion de son étude sur la vertu à laquelle il se trouve rattaché : don de Sagesse (2-2, *q.* 45), d'Intelligence (2-2, *q.* 8), de Science (2-2, *q.* 9), de Piété (2-2, *q.* 121), de Conseil (2-2, *q.* 52), *de Force* (2-2, *q.* 139), de Crainte de Dieu (2-2, *q.* 19).

La théologie thomiste nous offre la vision synthétique d'un organisme surnaturel dans lequel correspondent et s'articulent entre eux, autour de la charité qui est leur centre, vertus, dons, béatitudes et fruits du Saint-Esprit.

Charité	Sagesse	Les Pacifiques.
Foi	Intelligence	Les Purs.
Espérance	Science	Les Souffrants.
Prudence	Conseil	Les Miséricordieux.
Justice	Piété	Les Doux.
Force	Force	Les Altérés de sainteté.
Tempérance	Crainte	Les Pauvres en esprit.

[6a] Magistral article de la *Revue Thomiste*, juillet-septembre 1959 : *M.-M. Philipon, les Dons du Saint-Esprit chez saint Thomas*, 451-483.

Moins rigoureux semble le lien qui unit les fruits aux dons et aux vertus. Saint Thomas a repris (2-2, *q.* 83, *a.* 9, *ad* 3*um*) la conception des connexions qu'établit saint Augustin (*De Serm. Dom. in Monte, lib.* 2 cap. 11) entre les habitus surnaturels et les demandes du *Pater* dont l'ensemble ne peut que constituer, c'est évident, la perfection d'une âme.

Don de Sagesse	Délivrez-nous du mal.
Don d'Intelligence	Ne nous laissez pas succomber à la tentation.
Don de Science	Que Votre volonté soit faite.
Don de Conseil	Pardonnez-nous nos offenses.
Don de Piété	Que votre règne arrive.
Don de Force	Donnez-nous notre pain de chaque jour.
Don de Crainte	Que Votre nom soit sanctifié.

Mgr Journet, dans un opuscule ruisselant de sagesse contemplative, suivant cette piste des correspondances, a pensé une nouvelle relation, celle des Paroles de Jésus en croix [7], si bien que nous obte-

Vertus	*Dons* (*Is.* 11.)	*Béatitudes* (*Mat.* 5.)	*Fruits* (*Gal.* 5)	*Demandes du Pater* (*S. Augustin*)	*Paroles du Christ en croix* (*Mgr Journet*)
Charité	Sagesse	Les Pacifiques		Délivrez-nous du mal.	Tout est consommé.
Foi	Intelligence	Les Purs	*Gaudium Fides*	Ne nous laissez pas succomber à la tentation.	Père je remets mon âme entre vos mains.
Espérance	Crainte	Les Pauvres	*Modestia Continentia Castitas*	Que Votre Nom soit sanctifié.	Mon Dieu, pourquoi m'avez-Vous abandonné ?
Prudence	Conseil	Les Miséricordieux	*Bonitas Benignitas*	Pardonnez-nous nos offenses.	Père, pardonnez-leur.
Justice	Piété	Les Doux	*Mansuetudo Bonitas*	Que Votre Règne arrive.	Voici votre mère.
Force	Force	Les Altérés de sainteté	*Patientia Longanimitas*	Donnez-nous notre pain quotidien.	J'ai soif.
Tempérance	Science	Les Souffrants		Que Votre Volonté soit faite.	Aujourd'hui, tu seras avec moi au paradis.

[7] Mgr Ch. Journet : *Les Sept Paroles du Christ en croix*, Ed. du Seuil, 1952.

nons un tableau récapitulatif qui séduit l'imagination, nourrit la piété enchante l'esprit.

2. Le Portugais, Jean de Saint-Thomas, de l'Ordre de Saint-Dominique, professeur de théologie à Alcala, dans son *Cursus theologicus*, a entrepris, en 1664, le commentaire des questions de saint Thomas concernant les dons [8]. Il l'a fait avec une telle perfection et une telle profondeur que Vallgornera en a reproduit la substance dans sa *Mystica Theologia* (Q. III, *disp.* II) et que les *Salmanticences* se contentèrent de renvoyer le lecteur et l'étudiant aux exposés définitifs du *doctor profundissimus.*

L'éminent théologien a d'abord le souci de montrer que cette doctrine des dons repose sur le fondement solide de l'Ecriture. Parmi les textes, il s'arrête à *Jean* (3, 8) et il découvre dans cette déclaration de Jésus les trois caractères de l'homme spirituel, à savoir : 1° la liberté (*Spiritus ubi vult spirat*) ; 2° la communication extérieure (*et vocem ejus audis*) ; 3° la profondeur de l'Esprit qui meut intérieurement l'âme sans qu'elle puisse connaître son origine, son progrès et sa fin (*et nescis unde veniat aut quo vadat*).

Il établit ensuite que les dons sont des habitus réellement distincts des vertus, « disposition habituelle à opérer en vertu d'une certaine connaturalité aux choses divines et au Saint-Esprit, par l'impulsion duquel ils sont mis en mouvement » (p. 27). « Dieu nous meut à suivre une conduite plus élevée que la régulation du Saint-Esprit » (p. 38-39). Les dons diffèrent des vertus à un double titre :

a) en raison de la diversité de l'influence divine dans l'ordre de la causalité efficiente et

b) en vertu de la diversité de la raison formelle, c'est-à-dire de la régulation et de la mesure.

L'âme est ainsi initiée à « une certaine expérience affective des choses divines et d'une union intérieure à Dieu » (p. 42). « Ces dons font naître, par une ardente affection aux choses divines, une pénétration plus profonde de ces choses et une totale projection de l'âme en Dieu. » (p. 50.) Les dons disposent les puissances de l'âme à être mues vers cette union avec Dieu que réalisent les vertus théologales.

Dépassant saint Thomas, non dans son intuition, mais dans l'explicitation de cette intuition, notre commentateur affirme que « c'est

[8] Jean de Saint-Thomas : *Les Dons du Saint-Esprit*, trad. de R. Maritain, Ed. du Cerf, 1930.

l'exercice de ces dons qui fonde avant tout la théologie mystique ou affective » (p. 39), qui est la science et la sagesse de nos rapports intimes d'amour avec Dieu. La loi de l'expérience que décrit cette théologie est la passivité. De cette passivité, il donne en quelques mots et la définition et la signification. « Si par les dons nous souffrons les choses divines plus que nous ne nous mouvons nous-mêmes, du moins sommes-nous des patients et des obéissants volontaires, et une telle passivité, une telle obéissance, n'ont rien de commun avec la passivité des êtres inanimés, mais consistent en réalité à agir volontairement, par la passion des choses divines, sous la conduite du Saint-Esprit. » (p. 62-63.)

Jean de Saint-Thomas définit — et il y revient sans cesse — le type de connaissance auquel nous fait accéder l'exercice des dons du Saint-Esprit, la connaissance proprement mystique, une connaissance expérimentale, intuitive, de l'ordre de l'amour, de Dieu et des choses de Dieu : «... parfaire et illuminer l'intellect, de telle sorte qu'il connaisse et pénètre et discerne les choses spirituelles en raison d'une certaine connaturalité et d'une certaine expérience. Or, la connaturalité ne s'obtient à l'égard de ces choses que par l'affection : *qui enim adhaeret Deo, unus spiritus est* (I Cor. 3) » (p. 95).

Cette connaissance qui ne découle ni de la puissance de l'esprit, ni du travail de l'intelligence est fréquemment le privilège des humbles et des simples à qui l'Esprit se révèle : « Il est clair... que cette connaissance mystique et affective se rencontre très souvent dans des hommes simples et incultes, et qui ont cependant un sens très sûr des choses spirituelles ; donc cette connaissance ne vient pas de l'étude mais de l'expérience. » (p. 1-2.)

Il est un point que souligne fortement le professeur d'Alcala : l'expérience parfaite des dons du Saint-Esprit a été vécue en plénitude par le Christ selon le texte d'Isaïe, chap. 11 : « Ces dons sont de même nature dans le Christ et en nous... » (p. 24.) Evoquant l'expérience du baptême de Jésus : « *Jésus ayant été baptisé*, dit saint Marc (chap. 3), *il sortit aussitôt de l'eau et les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui* » ; il poursuit : « De même à l'âme purifiée par le baptême dans lequel elle a reçu la foi, l'Esprit-Saint ouvre les cieux afin qu'elle ait quelque intelligence des choses du ciel, et que celles-ci ne soient pas seulement obscurcies par la rosée. Plus l'âme progresse dans les dons, plus largement les cieux lui sont ouverts, et mieux elle contemple la gloire de Dieu. Et le meilleur signe de la présence de ces dons en elle, et de l'ouverture des cieux, c'est qu'elle ait une grande joie et quelque

intelligence de cette gloire. C'est pourquoi il est écrit de saint Etienne (*Actes*, 8) : « Comme il était rempli du Saint-Esprit, levant les yeux, il vit la gloire de Dieu et il dit : Je vois les cieux ouverts... » (p. 14). Saisissante est en effet l'analogie de l'expérience et l'identité de l'expression. La conclusion que ne dégage pas notre Docteur, dont la logique est pourtant sans défaut, est que l'expérience mystique de Jésus, vécue dans la réalité et l'intégrité de son humanité, est l'expérience normative de tous les mystiques, bien que son être de Fils de Dieu et sa condition de Verbe incarné le situent dans un ordre transcendant unique de sainteté et d'expérience.

La monographie que Jean de Saint-Thomas consacre à chaque don est d'une remarquable précision. La substance doctrinale est de saint Thomas — *q.* 68 de la 1*a* 2*ae* ; *qq.* 8, 9, 19, 45, 52, 121, 139 de la 2*a* 2*ae* ; livre III, *dis.* 34-36 du *Commentaire sur les Sentences*. — Il se réfère au Docteur angélique, mais le commentaire ruisselant de spiritualité et de saveur contemplative transfigure le texte. Le lexique est significatif de cette perspective : connaturalité, expérience, connaissance d'amour, goût expérimental... Les développements incluent des jugements critiques, d'adhésion ou de contestation, sur l'enseignement des docteurs médiévaux, saint Bonaventure, Scot. Nous sommes dans le climat d'une haute théologie spéculative auquel nous ne sommes plus habitués maintenant que les divers aspects de la théologie positive l'ont d'une certaine manière dévalorisée. *Haec oportuit facere, et illa non omittere* (*Mat.* 23, 23 et *Luc* 11, 42).

En relation intime avec le Saint-Esprit par l'action des dons, le chrétien agit selon un mode divin. Par le don de Sagesse, il a une conscience expérimentale de Dieu, « en tant qu'il Lui est uni et inviscéré, et qu'il se donne lui-même à Lui » (p. 139) ; cette connaissance produit un amour qui l'unit non seulement à Dieu, mais aussi aux créatures aimées de Dieu. Au don d'Intelligence il doit cette certitude absolue et cette pureté transparente de la foi sans aucun mélange d'erreur ; il pénètre avec acuité le donné révélé et saisit les connexions entre les mystères. « Cette motion tend donc de soi à l'évidence mystique et expérimentale ou affective, dans la voie et dans la patrie, car en soi cette motion ne comporte rien d'imparfait. » (p. 97.) Le don de Science lui permet de prononcer un jugement discrétif entre Dieu et les créatures et de les estimer selon la rectitude de la vérité. Il s'élève à Dieu à partir des choses créées ; il compare Dieu et les créatures et il juge ces dernières dans la lumière de la Cause suprême. L'illumination soudaine, la solution des doutes en

des moments d'hésitation et de perplexité, dans des situations difficiles, sont les effets du don de Conseil. Cette certitude et cette sécurité sont procurées ou par une inspiration secrète ou par les indications et les exemples des autres. Au service de la vertu de Religion, le don de Piété découvre et révère en Dieu ce qu'Il est formellement, le Père ; il inspire les sentiments d'honneur dû à sa transcendance et suscite le culte qu'exigent et Sa Gloire et Sa Majesté. Le chrétien, par le don de Force, participe à la puissance divine pour renverser les obstacles qui s'opposent au triomphe de la grâce dans son âme et dans le monde. « Nous sommes revêtus de la vertu d'en-haut, en sorte que nous agissons par ce don comme appuyés sur la pierre inébranlable. » (p. 230.) La crainte que développe le don de Crainte est toute filiale, fondée qu'elle est sur la seule charité : ce que le chrétien redoute, c'est d'être séparé de Dieu par le péché. Tous ces dons, mais particulièrement les quatre dons intellectuels acheminent l'âme vers la plus haute contemplation. « Transformée de vertu en vertu par l'Esprit du Seigneur, elle pénètre, en contemplant, dans la Gloire. » (p. 81.)

Le savant exposé, après des considérations sur le nombre des dons, se termine par une étude de leurs propriétés : leur connexion entre eux et avec la charité et la grâce sans laquelle ils n'existent pas ; leur durée ici-bas et leur permanence dans la gloire ; la valeur comparée des dons intellectuels et affectifs. Au sommet est la Sagesse qui domine tous les dons en noblesse et en perfection ; enfin leur régulation qui ne comporte aucun juste milieu, puisque le moteur est Dieu et qu'il n'est soumis à aucune mesure.

Tel est l'ouvrage classique, indépassable, sur les dons du Saint-Esprit, l'un des chefs-d'œuvre de la théologie. Ce n'est qu'une pâle analyse, une imparfaite évocation. Notre intention était d'attirer à nouveau l'attention sur ces pages dont la rigoureuse méthode, la technicité scientifique n'ont d'égale que leur résonance mystique et leur signification contemplative. Nous tenons à relever ce jugement du P. Garrigou-Lagrange qui, dans ses cours romains, ses retraites et ses écrits, a tant travaillé pour diffuser ce message de Jean de Saint-Thomas : « Ce sera une joie et un vrai profit spirituel pour bien des âmes intérieures de pouvoir se familiariser ainsi avec un des plus beaux traités de la théologie, qui touche, avec celui de l'amour de Dieu, à ce qui est en nous de plus intime, à ce qui est en notre âme, selon l'expression de saint Thomas, « *inchoatio vitae aeternae* », la vie éternelle commencée. » (p. XIV-XV.)

II. *Du Père Lallemant au Vénérable Libermann*

1. *La Doctrine spirituelle* [9] est aussi un traité classique, mais d'un tout autre genre qui met, au cœur de ses développements, la doctrine des dons du Saint-Esprit.

Le P. Louis Lallemant (1587 ou 1588-1635) fut, à Rouen, de 1628 à 1631, instructeur du Troisième-An. Il eut, comme disciples, le P. Surin (1629-1630) et le P. Rigoleuc (1630-1631). Il est au centre d'une constellation de jésuites mystiques qui comprend le P. Balthasar Alvarez, confesseur de sainte Thérèse de 1559 à 1566, le Vénérable Louis du Pont, le P. Nouet, les PP. Rigoleuc et Surin. Henri Brémond a-t-il eu raison de faire de ce groupe une école ? Ne serait-ce pas plutôt un courant [10] ? Nous ne nous demanderons pas ici dans quelle mesure cette tendance mystique correspond à la position authentiquement ignatienne et comment elle a été jugée par les représentants officiels de son interprétation [11]. Ce point de vue exégétique et polémique, d'ailleurs fort délicat, est hors de notre propos. Nous nous permettrons de dire, cependant, qu'on peut observer, dans l'histoire, une évolution dont le dessin serait à tracer et qui, de nos jours, se reflète, dans la revue *Christus* en particulier, une mentalité mystique, assez différente de celle, nettement ascétique, du siècle dernier. Les *Exercices* apparaissent plutôt comme le bréviaire de l'amour divin que comme un code de formation de la volonté. C'est peut-être le génie de saint Ignace d'avoir articulé de façon nouvelle ascèse et mystique et le secret des *Exercices* d'aller jusqu'au bout des préludes avant l'invasion de la grâce mystique proprement dite. Sainte Thérèse, qui se plaçait sur un plan pratiquement pratique, avait dit que Dieu se donne totalement quand l'homme se livre totalement [12].

---

[9] En 1924. le P. Pottier fit paraître, chez Téqui, une bonne édition de Lallemant. Dans cet article, nous nous référons à la dernière qui est le troisième volume de la collection « Christus », Desclée de Brouwer, 1959 : *Doctrine spirituelle,* avec introduction et notes de François Courvel, *s. j.*

[10] Henri Brémond : *Histoire littéraire du sentiment religieux en France,* t. V, *La Conquête mystique, L'Ecole du P. Lallemant et la Tradition mystique de la Compagnie de Jésus,* Paris, Ed. Bloud et Gay, 1920.

Aloys Pottier : *Le P. L. Lallemant et les Grands Spirituels de son temps,* Paris, Ed. Téqui, 1927.

[11] Paul Dudon : *Les Leçons d'oraison du P. Lallemant ont-elles été blâmées par ses supérieurs ?* (*Revue d'A. et de M.,* oct. 1930, p. 396-406).

[12] Il nous semble que l'ouvrage du P. Charmot : *L'Union au Christ dans l'action,* Ed. Bonne Presse, 1959, doit refléter, avec assez d'exactitude, la mentalité spirituelle dominante de la Compagnie de Jésus.

La pensée du P. Lallemant ne nous parvient qu'à travers les résumés que rédigea de ces entretiens le P. Rigoleuc, mort en 1658. Ces notes furent confiées par le P. Vincent Huby, en 1694, au P. Champion, en résidence à Nantes, qui les publia la même année. C'est là l'édition *princeps*. Si riche que soit la doctrine, la lecture de ces lourds chapitres est peu agréable. Nous sommes loin du jaillissement de *La Vive Flamme d'Amour* ou de la spontanéité incomparable des écrits thérésiens.

La personnalité du P. Lallemant se dégage dans ses magnifiques dimensions. C'est un homme qui est à l'écoute de la Parole de Dieu : « Il n'y a que l'Ecriture sainte où la vérité se trouve toujours aussi pure et sans mélange que dans sa source » (p. 190) ; qui, à n'en pas douter, a été introduit dans le cellier de l'amour : « Quand on a eu quelque connaissance expérimentale de Dieu, il est assez rare qu'on vienne à se perdre » (p. 184) ; qui y a été initié très jeune : « Ceux qui n'y (dans l'oraison) ont pas fait de progrès dans leur jeunesse, ne s'y adonneront jamais dans leur vieillesse » (p. 153) ; qui entend se mettre et placer les autres à l'écoute directe du Saint-Esprit ; qui, s'adressant à des religieux déjà formés et entraînés à la vie spirituelle, les invite à la seconde conversion. Dans la direction de ses fils, il est préoccupé, en affirmant la primauté de la contemplation, de leur découvrir les voies de l'oraison et, en même temps, d'exciter leur ardeur apostolique. « Le dernier point de la plus haute perfection en ce monde est le zèle des âmes. » (p. 385.) Selon une conception classique des rapports de la contemplation et de l'action, il déclarait : « Quand nous en serons venus à posséder Dieu, nous pourrons donner une plus grande liberté à notre zèle, et alors nous ferons davantage en un jour que nous ne faisions auparavant en dix ans. » (p. 87.)

Quelle est la doctrine du P. Lallemant ? Si l'on parcourt la table des matières, on voit l'énumération de sept principes : la vue de la fin — l'idée de la perfection — la pureté du cœur — la docilité à la conduite du Saint-Esprit — le recueillement et la vie intérieure — l'union avec Notre-Seigneur — l'ordre et les degrés de la vie spirituelle. Si l'on veut en pénétrer l'âme, il faut s'arrêter à ce paragraphe qui résume cette spiritualité :

« Les deux éléments de la vie spirituelle sont la purgation du cœur et la direction du Saint-Esprit. Ce sont là les deux pôles de toute la spiritualité. Par ces deux voies, on parvient à la perfection

selon le degré de pureté que l'on a acquis, et à proportion de la fidélité qu'on a eue à coopérer aux mouvements du Saint-Esprit et à suivre sa conduite » (p. 176).

Avec les analyses relatives aux purifications de l'âme, condition nécessaire de l'union, on est transporté dans un climat sanjuaniste. Sur les effets produits dans l'âme par les passions (p. 148-150), on peut consulter saint Jean de la Croix (*Montée du Carmel*, liv. I, ch. VI et suiv.). Les traductions de saint Jean de la Croix, en France, sont de 1621 [13]. Lallemant était instructeur de 1628 à 1631. La catégorie du vide est retenue avec prédilection par notre auteur. Il est inutile et dangereux, nous dit-il, de nous attacher aux créatures « si vides des biens solides » ; le bonheur qu'elles nous procurent « ne fait que nous affamer au lieu de nous rassasier » (p. 79). « Le cœur a un vide qui ne peut être rempli que de Dieu » (p. 81).

Par-delà la voie des vertus qui est « fatigante et capable de donner du dégoût » (p. 115), c'est en pleine mer que Lallemant lance les âmes, c'est-à-dire sous l'action directe du Saint-Esprit. Le quatrième principe est la docilité à la conduite du Saint-Esprit (p. 171-247).

L'étude des dons et des fruits est une paraphrase de saint Thomas. Ce n'est pas cette partie qui retiendra notre attention. Ce que nous voudrions souligner — et c'est ici que se manifeste l'originalité de Lallemant — c'est :

— la réfutation des objections que l'on élève contre le principe de la docilité au Saint-Esprit et qu'il rejette en quelques mots décisifs (p. 173-175). Cette doctrine n'a-t-elle pas une résonance protestante en favorisant l'illuminisme et en dépréciant les œuvres de la foi ? Que devient l'obéissance due aux supérieurs ? La direction spirituelle n'est-elle pas inutile ? L'expérience intérieure confirme-t-elle la réalité de ce régime d'inspiration ?

— la primauté qu'il accorde à cette action du Saint-Esprit : « Ainsi notre plus grand souci doit être, non pas tant de lire des livres spirituels, que de donner beaucoup d'attention aux inspirations divines qui suffisent avec peu de lecture... » (p. 178).

[13] Pierre Serouet : *De la vie dévote à la vie mystique*, Et. Carm., 1958, p. 387 et suiv.

— la liberté souveraine de cette action qui choisit d'une façon imprévisible les moyens, les chemins, les itinéraires : « Dans les diverses communications que Dieu fait aux âmes de ses dons et de ses visites, il n'y a pas d'ordre certain et limité... » (p. 364).

— l'accélération de la sanctification que produit la soumission à cette influence : «... ils n'avancent pas beaucoup, et sont surpris de la mort, n'ayant fait que vingt pas où ils eussent pu faire dix mille, s'ils se fussent abandonnés à la conduite du Saint-Esprit » (p. 180).

— la consolation qu'apporte l'Esprit aux âmes qui ont à supporter cette suprême épreuve du vide qui est la conséquence du renoncement universel : « Le Saint-Esprit nous console dans l'exil où nous vivons ici-bas, éloignés de Dieu, ce qui cause aux âmes saintes un tourment inconcevable ; car ces pauvres âmes sentent en elles ce vide comme infini, que nous avons en nous, et que toutes les créatures ne peuvent remplir, qui ne peut être rempli que par la jouissance de Dieu » (p. 184).

— le rôle que jouent les dons du Saint-Esprit dans l'oraison de contemplation (p. 349).

— l'admirable paix qui est le critère le plus sûr de cette divine influence (p. 182).

— les deux points sur lesquels doit porter notre attention : « Il faut soigneusement observer à quoi le Saint-Esprit nous porte le plus, et en quoi nous lui résistons le plus » (p. 248).

Dans *la Vie du Père Louis Lallemant* qui précède *Doctrine spirituelle*, l'auteur, le P. Champion, montre que cette existence s'est développée au rythme des dons du Saint-Esprit : « Sa parfaite dépendance de la conduite du Saint-Esprit » ; que « le Saint-Esprit fut son maître dans la théologie mystique », qu'il n'apprit pas des hommes ; qu'on faisait appel à sa direction et qu'on le consultait « comme l'oracle du Saint-Esprit » (p. 68-69). Sa doctrine est donc la projection de son expérience personnelle.

2. Lallemant et Libermann

Si Lallemant nous intéresse en lui-même par sa spiritualité « spiritaine », il nous intéresse à un autre titre : la *Doctrine spirituelle* est-elle une source de la spiritualité libermannienne ?

Nous savons que le P. Libermann a peu lu : « Je n'ai presque lu aucun auteur spirituel » (*N. et D.*, IV, 290, 8 août 1843, à la supérieure de Castres) ; qu'il a conseillé la lecture avec réticence (*L. S.*, I, 450 ; II, 280-1 ; II, 381 ; II, 588); que sa connaissance des auteurs était cependant suffisante pour se livrer à des comparaisons, sainte Thérèse et Courbon (*L. S.*, III, 86 et suiv.). Il écrivait à Paul Carron, son ami très cher, en juillet 1838 : « Lisez le Père Lallemand (*sic*), et vous y trouverez tous les principes, ainsi qu'en saint Jean de la Croix. La doctrine est vraie, il s'agit de la mettre en pratique et tout ira bien. Il y aura seulement plusieurs choses à ajouter pour le bien des âmes » (*L. S.*, II, 49).

Il est significatif que, dans une indifférence quasi hautaine pour les livres et les lectures, Libermann se soit arrêté à Lallemant. Il est indéniable qu'on peut enregistrer entre *Doctrine spirituelle* et ses écrits des coïncidences frappantes, mais on ne peut jamais conclure d'une identité doctrinale à une filiation. Cependant, les termes-mêmes qu'il emploie laissent entendre que s'il connaît Lallemant, ses analyses l'ont plutôt confirmé dans ses intuitions qu'elles ne l'ont initié à une méthode ou ne lui ont révélé une spiritualité. Il est certain, enfin, que Libermann a eu une dévotion ardente au Saint-Esprit, dès le début de sa formation cléricale, avant que ne fût posé le problème de la « fusion ». Dieu le préparait ainsi à cette rencontre [14].

III. *De l'Expérience du Christ à l'Expérience des Saints*

Du plan de la théologie dogmatique [15] et mystique [16], passons à l'expérience spirituelle proprement dite. Que serait une théologie qui

---

14 Nous renvoyons à notre thèse : *L'Expérience religieuse et la Doctrine du Vénérable F.-M.-P. Libermann*, I^re^ partie, ch. VI : Les Systèmes et l'Expérience spirituelle : refus des systèmes et fidélité au S. E. — II^e^ part., chap. III : La Nature et la Grâce, éléments d'un critériologie spirituelle.

15 Pour la théologie des dons, nous renvoyons aux études générales et spéciales :

a) *Dictionnaire de Théologie catholique*, art. *Dons*, de A. Gardeil, col. 1 728-1 781.

b) R. Garrigou-Lagrange : *Les Dons du Saint-Esprit chez saint Augustin* (*Vie spirituelle*, t. XXIV, 1930, p. 95-111).

ne s'achèverait pas en spiritualité ? Que serait — la réciproque est non moins importante — une spiritualité qui ne découlerait pas d'une théologie ? La théologie pourrait être une science, elle ne serait pas une sagesse, la sagesse que saint Augustin définit *recta via vitae*. L'expérience mystique nous révèle l'action du Saint-Esprit dans le dynamisme de ses dons, que ce soit dans la contemplation, que ce soit dans l'apostolat.

Si l'on parle souvent des relations de Jésus et du Père, il est plus rare qu'on analyse les rapports de l'âme du Christ avec le Saint-Esprit. Et pourtant !

Jésus est prophétisé comme devant être sous le signe de l'Esprit et être envahi par la plénitude de ses dons (*Is.* 11 et 61). Conçu par le Saint-Esprit (*Luc* 1, 35), c'est par lui qu'il est investi de sa mission au moment de son baptême (*Jean* 1, 32). Poussé par l'Esprit dans le désert (*Mat.* 4, 1), il agit dans la direction constante de cet Esprit au cours de sa vie publique (*Luc* 4, 14). L'expérience qu'il fait de cette présence lui procure d'ineffables joies (*Luc* 10, 21). C'est sous l'impulsion de l'Esprit qu'il s'offre au Père en sacrifice dans l'effusion de son sang (*Héb.* 9, 14). Glorifié par lui, son âme entre en possession du Saint-Esprit (*Actes* 2, 33). Accomplissant la promesse qu'il a faite, il envoie son Esprit au jour de la Pentecôte. Le don de l'Esprit est la grâce par excellence (*Luc* 11, 13) et le refus de cet Esprit, le suprême péché (*Mat.* 12, 32 et *Luc* 12, 10). Etienne reproche aux juifs d'avoir toujours résisté au Saint-Esprit (*Actes* 7, 51) et

---

B. Lavaud : *Les Dons du Saint-Esprit d'après Albert le Grand* (*Revue thomiste*, t. XXXVI, 1931, p. 386-407).

J.-F. Bonnefoy : *Le Saint-Esprit et ses Dons selon saint Bonaventure* (*Etudes de Philosophie médiévale*, t. X, Paris, 1929).

Denys le Chartreux : *De donis Sancti-Spiritus*, t. XXXV, Montréal-Tournai, p. 157-262.

A.-M. Henry : *L'Esprit-Saint*, Fayard, 1959.

[16] Dans une perspective plus spirituelle, on consultera :
Saint François de Sales : *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. XI, chap. XV, *Le Saint-Esprit, Auteur de la Vie spirituelle* (*Cahiers de la Vie spirituelle*, Ed. du Cerf, 1944).

A Combes : *Le Saint-Esprit dans notre Vie spirituelle*, Ed. du Cèdre.
J. Galot : *L'Esprit d'Amour*, Desclée de Brouwer, 1959.
Mgr L.-M. Martinez : *Le Saint-Esprit*, trad. de l'espagnol, Ed. Téqui, 1958.
A. Riaud : *L'Action du Saint-Esprit dans nos âmes*, Ed. Spes, 1956.
Mme Arsène-Henry, née Y. d'Ormesson : *Les Plus Beaux Textes sur le Saint-Esprit*, préface de S. E. le cardinal Valerio Valeri, Ed. La Colombe, 1957.

saint Paul supplie ses fidèles de ne pas éteindre (I *Thess.* 5, 19) et de ne pas contrister (*Eph.* 4, 30) l'Esprit [17].

L'Esprit que Jésus a promis et qu'il a donné à son Eglise agit dans les âmes par la médiation de ses dons reçus au baptême et à la confirmation. C'est un travail qui réserve de rares joies spirituelles que de rechercher les aspects, les modes, les effets de cette action chez les saints.

Il importe de se livrer à de minutieuses analyses dans une observation *très fine* de l'expérience, au lieu d'introduire dans des cadres préfabriqués des événements, des phénomènes, des expériences sur lesquels la réflexion ne se sera pas appliquée suffisamment. A cette condition seule, la liberté du Saint-Esprit apparaîtra, et, par voie de conséquence, l'originalité des saints. Il est remarquable, en effet, que ceux qui ont le plus insisté sur l'influence du Saint-Esprit (saint Jean de la Croix, Lallemant, Libermann) sont aussi ceux qui se sont le plus défiés des systèmes, des méthodes et des techniques et ont le plus fortement affirmé et réclamé la liberté intérieure : *Là où est l'Esprit de Dieu, là est la liberté* (II *Cor.* 3, 17).

A l'école de saint Thomas, plusieurs dominicains ont recherché dans les saints de leur Ordre le moment et le mouvement de cette divine influence [18]. *La Vive Flamme d'Amour* est le plus beau témoignage qui ait été rendu au Saint-Esprit et la plus éblouissante description qui ait été tentée de cette théophanie. Dans l'Ecole Française, à la suite de saint Paul, M. Olier, dans ses écrits, situe et exalte cette fonction sanctifiante et divinisante de la troisième Personne [19]. Les réactions de Thérèse Martin, au moment de la confirmation, 14 juin 1884, sont tout à fait exceptionnelles et étaient le signe avant-coureur de l'itinéraire futur : « Peu de temps après ma première communion, j'entrais de nouveau en retraite pour ma confirmation. Je m'étais préparée avec beaucoup de soin à recevoir la visite de l'Esprit Saint, je ne comprenais pas qu'on ne fasse pas une grande attention à la réception de ce sacrement d'Amour [20]. » Le Saint Curé d'Ars, qui apprit, selon les

---

[17] Importance exégétique du beau livre de dom Thierry Maërtens : *Le Souffle de l'Esprit de Dieu,* Ed. Desclée de Brouwer, 1959.

[18] A. Gardeil : *Les Dons du Saint-Esprit dans les saints dominicains,* Paris, 1903.

H. Paissac : *Le Saint-Esprit dans la doctrine de sainte Catherine de Sienne,* dans *Cahiers de la Vie spirituelle : Le Saint-Esprit, auteur de la Vie spirituelle,* 1944.

[19] J.-E. Ménard : *Les Dons du Saint-Esprit chez M. Olier,* Montréal, 1951.

déclarations formelles du grand orateur, au P. Lacordaire à connaître le Saint-Esprit, lui qui n'avait lu ni les Pères ni les théologiens, se mit à l'école du Maître intérieur et il en a parlé avec une fréquence, une saveur, un enthousiasme, une fraîcheur d'images qui doivent être soulignées. « Quand on a le Saint-Esprit, le cœur se dilate, il se baigne dans l'amour divin [21]. » Dans sa pénétrante étude sur Elisabeth de la Trinité, le P. Philipon n'a pas manqué de consacrer un chapitre au rôle des dons dans son expérience et sa doctrine [22].

DUC IN ALTUM !

Sur le petit bateau à sept voiles, que l'âme s'avance sur les flots de l'amour divin. Elle ne sait où elle va, mais elle connaît Celui qui la guide. C'est une expérience imprévisible, ce n'est pas une aventure, puisque « tout est à l'amour, en l'amour, pour l'amour et d'amour en la sainte Eglise » [23], et que, selon la confidence suprême de Thérèse de Lisieux, nul ne saurait se repentir de s'être livré à l'Amour.

Lyon.

Pierre BLANCHARD.

---

[20] *Documents autobiographiques*, p. 87. On consultera avec profit : A. Riaud, *L'Action du Saint-Esprit dans l'âme de Thérèse enfant* (dans *La Dévotion au Saint-Esprit*, oct. 1959, p. 1-12, et *Annales de sainte Thérèse de Lisieux*, juin 1959).

[21] Bernard Nodet a groupé les textes dans *Jean-Marie Vianney, Curé d'Ars, sa Pensée, son Cœur*, Ed. Mappus, 1958, p. 54-58.

On ne serait oublier la belle étude de Mgr Convert, *Le Saint Curé d'Ars et les Dons du Saint-Esprit*, Ed. Vitte, 1933.

[22] M.-M. Philippon : *La Doctrine spirituelle de Sœur Elisabeth de la Trinité ;* Ed. Desclée de Brouwer, chap. VIII, p, 217-259.

[23] Saint François de Sales : *Traité de l'Amour de Dieu,* préface.

Le délicieux petit livre de M.-D. Poinsenet : *Les Sept Voiles de mon bateau*, Desclée de Brouwer, plaquette pour les enfants.

L'ESPRIT ILLUMINATEUR
dans la correspondance du P. Libermann

« Priez le Saint-Esprit qu'il vous éclaire... » (*N. et D.*, I, 445.)

« Travaillez comme des enfants de Dieu remplis de son Saint-Esprit dont les lumières les éclairent et les pénètrent de toute part. » (*L. S.*, I, 314.)

« Je laisse (au) divin Esprit (de notre Maître) le soin de vous instruire... Ses instructions divines sont bien autrement puissantes et efficaces que celles d'un homme pécheur... » (I, 447.)

« (Apprenez) à laisser entièrement de côté vos propres lumières... pour n'être mené que par le divin Esprit... C'est lui seul qui veut être votre guide. » (II, 190.)

« Ne devancez pas votre guide... Ce guide c'est l'Esprit Saint. » (II, 220.)

« Jésus vous a laissé son Esprit Saint pour vous diriger et vous conduire dans cette voie céleste (qu'il est lui-même). C'est cet Esprit divin qui tourne votre âme et la dirige dans cette voie... Il n'y a que l'Esprit Saint qui la connaisse et qui puisse vous y faire marcher. » (I, 367.)

(Le Vénérable Père applique très souvent à l'Esprit Saint cette image du guide qui conduit et dirige — voir encore : I, 301, 366 ; II, 588-589 ; IV, 658, etc.)

« Que l'Esprit Saint remplisse votre âme pour y être votre consolation, votre joie, votre force, votre lumière et votre amour !... Voyez... quelle bonté de la part de notre Dieu, quel miracle de grâce et d'amour, de nous envoyer un si grand Maître pour nous instruire de toutes les merveilles que le Père a mises en son Fils bien-aimé et pour les opérer en nos âmes ! » (II, 407, passage reproduit dans *Les Plus Beaux Textes sur le Saint-Esprit*, p. 272.)

N. D. L. R. — Ce relevé qui n'a rien de systématique ne prétend nullement être exhaustif. Voir ci-dessous p. 380, un texte jusqu'ici inédit.

LES ORIGINES HISTORIQUES DE NOTRE CONSÉCRATION AU ST-ESPRIT ET A L'IMMACULÉE CONCEPTION

Un spiritain à qui il arrive de faire retraite sous la direction d'un disciple du P. Lallemant ne se sent nullement dépaysé. Pureté de cœur et docilité au Saint-Esprit lui rappellent le renoncement et l'abandon libermaniens, tandis qu'enveloppé dans cette atmosphère d'intense présence à l'Esprit, il prend mieux conscience des chances et des exigences de sa propre consécration.

Aussi avons-nous tenu à saluer, presque comme un événement de famille, la réédition de ce chef-d'œuvre qu'est La Doctrine spirituelle du Père Lallemant (*Ed. Desclée de Brouwer, coll. « Christus »*, 1959). *Deux articles dans le présent cahier fournissent l'explication de la délicieuse expérience d'affinité spirituelle que nous venons de décrire.*

*M. le chanoine Blanchard a soulevé le problème que posent les ressemblances constatées entre la spiritualité du P. Libermann et celle du P. Lallemant (voir ci-dessus p. 334). Ici, le P. J. Michel * montre comment notre fondateur a hérité sa dévotion au Saint-Esprit, non pas de son ami, Grignion de Montfort, mais, tout comme ce dernier sans doute, du P. Louis Lallemant lui-même, par l'intermédiaire surtout des missionnaires de la Bretagne, formés à son école.*

« Tous les Escoliers adoreront particulièrement le Saint-Esprit, auquel ils ont été spécialement dévouez. Ils auront aussi une singulière dévotion à la Sainte Vierge, sous la protection de laquelle on les a offerts au Saint-Esprit.

Ils choisiront les festes de la Pentecôte et de l'Immaculée Conception pour leurs festes principales. Ils célébreront la première pour obtenir du Saint-Esprit le feu de l'amour divin, et la seconde pour obtenir de la très Sainte Vierge une pureté angélique... »

Telles sont les premières lignes des *Règlements* que Poullart des Places donnera à ses jeunes clercs. Ce double *dévouement* au Saint-Esprit et à l'Immaculée Conception demande explication [1].

★ (Pour nos nouveaux lecteurs) Le P. Michel, ancien aumônier général des étudiants d'outre-mer, docteur ès lettres, spécialiste de l'activité missionnaire de la Bretagne, prépare une biographie critique de Claude Poullart des Places.

[1] Nos premières Règles approuvées par l'archevêque de Paris en 1734, avaient pour titre :

Regulae et constitutiones Seminarii et Communtatis Sancti Spiritus sub tutela Beatae Virginis sine macula conceptae.

Depuis la *Fusion*, ce titre est devenu :

Regulae et constitutiones Congrégationis Sancti Spiritus sub tutela Immaculati Cordis Beatissimae Virginis Mariae.

A noter que, longtemps avant 1848, la Congrégation renouvelait, le dimanche

L'origine de la consécration au Saint-Esprit pourrait être cherchée dans la date de la naissance officielle du séminaire des pauvres Escoliers : *aux fêtes de la Pentecôte* de 1703. Ce serait se contenter d'une solution simpliste. Nous savons que Poullart des Places avait commencé son œuvre depuis quelques mois déjà. Rien ne l'empêchait de retarder la cérémonie d'inauguration jusqu'à la prochaine rentrée scolaire ou jusqu'à une autre fête de son choix. Ce n'est donc pas la date de la Pentecôte qui explique la consécration au Saint-Esprit, mais la volonté du fondateur de vouer son œuvre au Saint-Esprit qui explique le choix de la Pentecôte.

On a dit que Grignion de Montfort avait « manifestement contribué » à faire consacrer l'œuvre de son ami au Saint-Esprit et à Marie-Immaculée. Aucun document ne fonde une telle affirmation. Le P. Besnard ignore tout d'un tel parrainage. Il était cependant ancien élève du séminaire du Saint-Esprit et tenait sa documentation de disciples immédiats de Poullart des Places. C'est donc à ce dernier qu'il faut réserver l'entière paternité du vocable donné à son œuvre.

Pour retrouver les sources de son inspiration, il nous faut revenir en Bretagne. Les missions et les retraites avaient été les principaux instruments du renouveau spirituel de cette province. Or, il n'est pas exagéré de le dire, elles s'étaient pour ainsi dire déroulées sous le signe du Saint-Esprit, et cela grâce à l'influence du P. Louis Lallemant. Ce jésuite champenois est le fondateur d'une école de spiritualité qui, plus que toute autre, met l'accent sur l'importance de la docilité au Saint-Esprit. Il était mort en 1635, sans même avoir mis le pied en Bretagne. Aucune province cependant ne peut se flatter de lui avoir donné une filiation à la fois plus brillante et plus nombreuse. A Rouen, il avait imprégné de sa doctrine les PP. Rigoleuc et Le Grand ; à Bourges, il avait exercé son influence sur le P. Maunoir [2]. Le P. Rigoleuc fut, à son tour, le maître du P. Huby, qui sera lui-même, avec le P. Le Grand, celui du P. Champion. Ces prédicateurs de missions et de retraites furent aussi des écrivains et des directeurs de conscience. Ils étaient les maîtresses branches d'une généalogie mystique dont les rameaux devaient bientôt couvrir la Bretagne entière.

---

dans l'octave de l'Immaculée Conception, sa consécration au Cœur Immaculé de Marie.

« Considérant que l'usage a consacré dans l'Etablissement la pieuse consécration de la Congrégation au Saint-Esprit et au Cœur Immaculé de Marie, les dimanches dans les octaves des fêtes de la Pentecôte et de l'Immaculée Conception... »

Registre des délibérations, 14 décembre 1847.

[2] A. POTTIER : *Le P. Louis Lallemant et des Grands Spirituels de son temps*, t. I, p. 395.

L'Association bretonne des Prêtres du Saint-Esprit au XVII^e siècle.

Dans leur travail des missions, le Bienheureux Maunoir et ses confrères eurent l'idée de se faire aider par les prêtres des paroisses. Ils les unirent même en une « espèce de confédération » qui comptera, en 1683, jusqu'à un millier de membres. Cette confédération, cette « sainte alliance », dans laquelle H. Brémond a vu « l'élément capital » des missions bretonnes, ne s'expliquerait pas sans l'action conjuguée des PP. Rigoleuc, Huby et Legrand [3]. Les deux premiers profitaient des missions elles-mêmes pour se consacrer spécialement à la formation pastorale et spirituelle des prêtres — ils étaient souvent plus d'une trentaine — venus prêter main-forte aux missionnaires. Mais c'est surtout le troisième qui doit retenir notre attention.

Le P. Le Grand (1598-1663) passa à Quimper les trente dernières années de sa vie. Après le P. Rigoleuc et le fameux P. Surin, que nous allons aussi rencontrer sur notre route, il est « celui des disciples de Lallemant où se reconnaît le mieux l'empreinte du maître ». Sa notice nécrologique, rédigée quelques jours seulement après sa mort, nous vaut des détails d'un grand intérêt :

> « Sa dévotion particulière était au mystère de l'Incarnation de Jésus-Christ et au Saint-Esprit, par l'assujettissement de tout son intérieur à ses mouvements et l'honorant comme le principe de la sainteté des prêtres, à qui il est communiqué lorsqu'on leur dit : *Accipite Spiritum Sanctum.* Il a inspiré ce même esprit aux ecclésiastiques, ayant établi une congrégation de prêtres sur cette dévotion... Il les dressait à l'oraison, les cultivait par des exercices spirituels... Cette congrégation fait depuis 12 ans un bien considérable dans les trois évêchés voisins, auxquels elle a donné des preuves de rares vertus. Ses membres par leurs exemples, conférences et instructions, contribuent beaucoup à la réforme des mœurs et au service des paroisses... [4]. »

La ferveur de cette pieuse association sacerdotale n'était pas feu de paille puisque vers 1667, un quart de siècle après sa fondation, le vieil évêque de Quimper, Mgr du Louët, disait hautement qu'elle avait beaucoup contribué à changer la face de son diocèse. Selon toutes apparences, ces prêtres du Saint-Esprit furent l'âme de la confédération sacerdotale associée aux travaux missionnaires des Pères jésuites. A Quimper, il y eut même un corps spécial de *Mis-*

[3] H. Bremond : *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. V, p. 112-113.
[4] A. Pottier : *op. cit.* t. III, p. 390-391.

sionnaires du Saint-Esprit, qui fut chargé de diriger, lors de sa fondation, en 1678, le séminaire diocésain. Et, comme tout naturellement, ce séminaire eut le Saint-Esprit pour titulaire [5].

Un manuel, rédigé pour ses prêtres par le P. Le Grand, fut publié après sa mort : *L'Institution de la Congrégation des Ecclésiastiques dédiée au Saint-Esprit sous le tiltre de son épouse sacrée, la Sainte Vierge...* [6]. »

Comment ne pas penser au séminaire de Poullart des Places ? D'autres rapprochements pourraient être faits sans craindre d'être taxés de subtilité. Contentons-nous d'extraire du manuel sacerdotal du P. Le Grand ces quelques conseils qui, s'ils rappellent le P. Lallemant, annoncent aussi le fondateur du séminaire des pauvres Escoliers :

> « Qu'ils ayment la pauvreté spirituelle comme le fondement de la perfection évangélique qu'ils doivent acquérir, abhorrant non seulement l'avarice, mais aussi toute apparence d'icelle...
>
> Il faut qu'ils soient aliénés de toute ambition et qu'ils renoncent aux désirs de paraître et de s'élever par-dessus les autres... »

De ce que nous avons parlé jusqu'ici presque exclusivement de la Basse-Bretagne, il ne faudrait pas conclure que l'influence des disciples du P. Lallemant s'y trouvait cantonnée. Entre Quimper et Vannes, Rennes et Nantes, il n'y avait pas de frontières. Tous ces jésuites, dont le nom reste attaché à l'histoire des missions et des retraites, étaient connus au collège de Rennes pour y avoir passé soit comme élève, soit comme professeur. Le P. Rigoleuc l'était à ce double titre ; il avait laissé dans la capitale bretonne une réputation durable d'écolier modèle et de régent prestigieux. Il y avait enseigné les humanités à des élèves qui avaient nom Julien Maunoir et Vincent Huby [7] !

La Basse-Bretagne n'eut pas, du reste, — est-il besoin de le rappeler ? — le monopole des missions du P. Maunoir. Il en prêcha un bon nombre dans les diocèses de Dol, de Rennes, de Saint-Brieuc et même en Normandie. Dans ces occasions, des jésuites du collège de Rennes venaient s'adjoindre aux PP. Rigoleuc, Le Grand, Huby, Champion et autres compagnons du saint missionnaire [8].

---

[5] SEJOURNE : *Histoire du Vénérable Serviteur de Dieu, Julien Maunoir*, t. II, p. 43.

[6] A Quimper-Corentin, chez Jean Hardouin, 1667, in-12, p. 218.

[7] G. DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR : *Le Collège de Rennes depuis la fondation jusqu'au départ des jésuites*, p. 193.

[8] Voir en particulier : SEJOURNE, *op. ci.*, t. II, p. 30-31.

Après Vannes et Quimper, Rennes et Nantes eurent leur maison de retraite. Celle de Rennes fut fondée, en 1675, par le P. Jean Jégou, recteur du collège, qui venait de Quimper. Son rayonnement fut considérable. Un document de 1687 nous apprend que, cette seule année, plus de 100 prêtres prirent part à des retraites organisées spécialement pour le clergé [9]. Si, comme l'affirment des historiens de la Compagnie de Jésus, la Congrégation du Saint-Esprit fondée à Quimper se répandit, au cours du XVIII[e] siècle, dans tous les diocèses de Bretagne, il est à présumer que le P. Jégou, avec les missionnaires ses confrères, fut le meilleur instrument de sa diffusion en Haute-Bretagne, et que, par son entremise, le manuel du P. Le Grand, réédité en 1680, devint, pour nombre d'anciens retraitants, un guide très apprécié de leur vie sacerdotale.

A la fin du XVII[e] siècle à Nantes, l'œuvre du P. Champion, « évangéliste du P. Lallemant ».

A Nantes, de 1680 à 1701, des retraites étaient dirigées par le P. Champion lui-même. De ce jésuite de grande classe, le P. Maunoir aurait voulu faire son successeur. La Providence avait ses raisons d'en décider autrement puisque le séjour de Champion sur les rives de la Loire doit être considéré comme « un événement de toute première importance dans l'histoire du mysticisme français » [10].

Au moment où Champion arrive à Nantes, l'avenir de l'école du P. Lallemant est loin d'être assuré. Le maître est mort en 1635 sans avoir rien écrit. Ses premiers disciples se sont contentés de vivre sa doctrine et d'en inspirer leur apostolat. Ils ont disparu eux-mêmes sans l'avoir publiée. Une seconde et une troisième générations continuent de la répandre, par de multiples cheminements, pour le plus grand bien des âmes, mais elle ne porte pas d'étiquette ; jusque dans l'élite de ceux qui en bénéficient le plus, beaucoup ignorent même le nom de Lallemant. Ce qui est beaucoup plus grave, c'est que, faute d'être fixée, elle court le risque de s'altérer et même de disparaître. Le P. Huby, maintenant septuagénaire, est vivement préoccupé de cette situation. Pour maintenir la tradition, la raviver dans toute sa pureté, il demanda au P. Champion de se faire « *l'évangéliste* » de l'école [11]. Il lui communique les feuillets laissés par le

[9] P. Delattre : *Les établissements des jésuites en France...*, t. IV ; col. 397.
[10] H. Bremond : *op. cit.* t. V, p. 6.
[11] A. Pottier : *Le Père Pierre Champion, l'Evangéliste du P. Louis Lallemant*, Paris, 1938.

P. Rigoleuc : des notes prises à Rouen, voici un demi-siècle, aux conférences du P. Lallemant ; de petits traités spirituels qu'il avait lui-même composés. Le P. Champion comprend toute l'importance de la mission qui lui est confiée. Tous ses loisirs, il va les consacrer désormais à la préparation de ce qu'il appellera de « petits ouvrages ».

La série s'ouvre en 1686 par *la Vie du P. J. Rigoleuc... avec ses Traités de dévotion et ses Lettres spirituelles,* éditée à Paris et dédiée à Mgr de Coëtlogon, évêque de Saint-Brieuc. Ce « petit ouvrage », comme la plupart de ceux qui le suivront, a plus de 500 pages. En Bretagne même, il connaît un tel succès qu'un imprimeur de Vannes peut se permettre de le rééditer trois fois en l'espace de cinq ans [12].

Champion a donc commencé par Rigoleuc. Ce n'est pas qu'il oublie ou mésestime le maître, mais, sans nier d'autres considérations, il juge que le disciple, beaucoup plus connu en Bretagne, devait y jouer le rôle de précurseur. C'est en 1694 qu'il publie *La Vie et la Doctrine du P. Lallemant,* dédiée à l'évêque de Nantes, Gilles de Beauveau. En librairie, le succès de Lallemant n'atteint pas celui de Rigoleuc. Est-ce à dire que son influence sera moindre ? Fions-nous au jugement de Brémond qui n'hésite pas à signaler *la Doctrine spirituelle* comme « l'un des trois ou quatre livres essentiels de la littérature religieuse moderne... » [13].

Or, pour Lallemant, « les deux pôles de toute spiritualité » sont la pureté du cœur et la conduite du Saint-Esprit, le premier n'étant cependant qu'un moyen en vue du second.

> « Le but où nous devons aspirer, après que nous nous serons longtemps exercés dans la pureté de cœur, c'est d'être tellement possédés et gouvernés par le Saint-Esprit, que ce soit lui seul qui conduise toutes nos puissances et tous nos sens, et qui règle tous nos mouvements intérieurs et extérieurs, et que nous nous abandonnions nous-mêmes entièrement, par un renoncement spirituel de nos volontés et de nos propres satisfactions. Ainsi, nous ne vivrons plus en nous-mêmes, mais en Jésus-Christ, par une fidèle correspondance aux opérations de son divin esprit... [14].

Le caractère christologique de la *Doctrine spirituelle* est évident. Il reste, c'est ce qui est important pour nous, que l'accent est mis, et d'une façon tout à fait extraordinaire, sur le rôle du Saint-Esprit dans

---

[12] Voir *Sommervogel* : au mot « Champion ».
[13] *Op. cit.*, p. 140.
[14] *Doctrine spirituelle,* (Coll. *Christus*, 1959), p. 176-177.

la transformation de l'âme en Jésus-Christ. Non seulement près de cent pages de l'édition originale, — un cinquième de l'ensemble — sont consacrées à la troisième Personne de la Trinité, mais on peut dire que, tout au long de l'ouvrage, il n'est guère de paragraphes où le Saint-Esprit ne soit nommé.

A partir de 1694, tout en restant attaché à la maison de retraite de Nantes, Champion cesse d'en avoir la responsabilité. Il peut donc consacrer plus de temps à ses « petits ouvrages ». C'est du P. Jean Surin, cet autre disciple du P. Lallemant qu'il s'occupe maintenant. Connu pour avoir été l'exorciste de Jeanne des Anges, ursuline de Loudun, Surin, mort depuis trente ans, méritait de l'être comme écrivain. Un jour, on lui reconnaîtra « dans l'ordre spirituel, la même importance que Boileau dans l'ordre classique » [15]. Mais en cette fin du XVII[e] siècle, ses œuvres, dans leur ensemble, sont restées manuscrites.

L'une d'ente elles cependant, et non la moindre puisqu'il s'agit du *Catéchisme spirituel*, a vu le jour à Rennes [16], du vivant de l'auteur mais à son insu. Dire les circonstances qui permirent cette édition subreptice ne sera pas une digression.

En 1644, M[me] Jeanne du Houx, veuve du comte de Forzan, alors âgée de trente ans, s'était retirée au Colombier, monastère de la Visitation récemment fondé à Rennes. C'était une sainte femme manifestement favorisée de dons spirituels exceptionnels. Même en Bretagne, on parlait beaucoup des possessions des ursulines de Loudun et de la Mère Jeanne des Anges, leur prieure. Comme ailleurs, les esprits étaient divisés. Mgr de La Motte-Haudancourt, évêque de Rennes, voulait en avoir le cœur net. En 1654, « pour satisfaire une curiosité louable en lui », nous dit aimablement dom Lobineau [17], il avait prié M[me] du Houx de faire le voyage de Loudun pour y examiner Jeanne des Anges, « cette religieuse si extraordinaire ». Notre Rennaise avait gagné l'entière confiance de l'ursuline. A ce point que, cinq ans plus tard, elle avait dû reprendre le chemin de Loudun pour l'aider à se préparer à la mort. Dans l'intervalle, une correspondance très suivie

---

[15] H. Bremond : *op. cit.*, p. 152.

[16] *Catéchisme spirituel pour l'instruction des âmes dévotes contenant les principaux moiens pour arriver à la perfection chrétienne.* A Rennes, chez Jean Durand, 1657, 328 p.

[17] *Les Vies des Saints de Bretagne*, Rennes, 1725, p. 498.

avait été échangée entre Loudun et le Colombier [18]. Un courrier de 1657 avait apporté à Rennes une des premières copies du *Catéchisme spirituel,* manuscrit que le P. Surin n'avait nulle intention de publier. Ne pensant qu'au bien des âmes, Mme du Houx s'était empressée de confier l'ouvrage à un imprimeur [19].

Un volume de *Lettres spirituelles* du P. Surin paraît à Nantes en 1695, suivi par un second en 1697, par un troisième en 1700. Leur auteur n'avait pas tenu rigueur de son indiscrétion à Mme du Houx ; il était même devenu son conseiller spirituel, et aussi, par l'effet d'une pieuse contagion, celui de quelques religieuses des deux monastères rennais de la Visitation. La correspondance qu'il leur avait adressée tenait une place importante dans l'édition du P. Champion.

S'il n'y a pas lieu de s'étonner que la « conduite du Saint-Esprit » revienne comme un leitmotiv sous la plume du disciple de Lallemant, il reste intéressant que plusieurs des lettres reçues par Mme du Houx n'aient d'autre but que de développer : « *les effets du Saint-Esprit dans les enfants de Dieu* », « *les trois choses* » nécessaires « *pour avoir la conduite du Saint-Esprit* ».

> « Pour attirer les âmes à Dieu, lui écrivait le P. Surin, il faut leur inspirer une grande estime et un grand amour de la vie intérieure, et leur apprendre à se rendre dociles à la conduite du Saint-Esprit... n'ayant en vue que de contenter Dieu. Si elles n'en viennent pas là, elles n'auront jamais une vertu solide et entière [20]. »

Dès 1695, Maréchal, l'éditeur nantais des *Lettres spirituelles,* obtient privilège pour deux volumes des *Dialogues spirituels,* mais cet ouvrage du P. Surin ne verra le jour que plus tard. Il se dédommage en publiant en 1698, *La Vie des fondateurs des maisons de retraite, M. de Kerlivio, le Père Vincent Huby et Mademoiselle de Francheville.*

En 1701, le P. Champion peut mourir en paix. Il a magnifiquement rempli sa mission. Grâce à lui, la doctrine de *l'Ecole du Saint-Esprit,* passera les siècles.

---

[18] Au moins 146 lettres de Jeanne des Anges à Mme du Houx ont été conservées.

[19] La seconde édition du *Catéchisme spirituel,* également subreptice, sera préparée par le Breton, Vincent de Meur, l'un des fondateurs du séminaire des Missions-Etrangères.

[20] *Lettres spirituelles,* Ed. 1843, p. 126, 137 et 278.

La Formation de Claude Poullart au sein de toutes ces influences.

Ces années, que le P. Champion marquait de son intense activité d'écrivain, c'était précisément celles qui voyaient grandir Poullart des Places. La coïncidence n'est pas sans conséquence. A Rennes, les jésuites du collège et de la maison de retraite favorisaient évidemment la diffusion des ouvrages publiés par leur confrère nantais. Il faut en dire autant des visitandines. Un des résultats les plus visibles de cette diffusion fut un regain de la dévotion au Saint-Esprit.

Bien sûr, pour trop de fidèles, à Rennes comme ailleurs, la troisième Personne de la Trinité demeurait, sinon le *Dieu inconnu*, du moins Celui dont ils ne savaient guère que le nom ; mais l'attention de l'élite chrétienne y avait été particulièrement attirée sur l'importance de son rôle dans la vie surnaturelle. Signe qui ne trompe pas, des confréries du Saint-Esprit furent érigées dans plusieurs paroisses de la ville. En 1698, une chapelle de l'église Saint-Germain fut même dédiée au Saint-Esprit [21].

Poullart des Places devait être d'autant plus réceptif à ce courant de dévotion que, dans cette rue Saint-Sauveur où s'écoulait son adolescence, une maison, assez probablement celle-là même qu'il habitait avec ses parents, était alors communément appelée la « Maison du Saint-Esprit ».

Nous savons que sa formation spirituelle recevait la double empreinte des jésuites et de l'abbé Bellier. Double empreinte, est-ce bien sûr ? Julien Bellier n'avait-il pas été formé lui aussi par les fils de Saint-Ignace dans leur collège et dans leur maison de retraite ? Ne faisait-il pas partie de l'équipe missionnaire de M. Leuduger, si perméable à l'influence du P. Huby [22] ? N'était-il pas, en Haute-Bretagne, l'un des représentants de la Congrégation du Saint-Esprit fondée par le P. Le Grand ? Sur l'âme de Poullart des Places, son influence et celle des jésuites ne pouvaient être que convergentes.

---

[21] Une confrérie du Saint-Esprit existait certainement à Toussaint à la fin du XVII[e] siècle puisque le 14 avril 1699, M. Philippe, parcheminier, constituait en sa faveur une rente de 44 livres. Arch d'I.-et-V. : *Contrôle des Actes.*

Sur la confrérie de la paroisse Saint-Germain, voir Guillotin de Corson : *Pouillé historique de l'archevêché de Rennes*, t. V, p. 610. Au milieu du XVIII[e] siècle, son prévôt était M. Le Barbier, neveu de Michel-Vincent Le Barbier, premier associé de Poullart des Places, Archives d'I.-et-V. : G. 534 B.

Emma Boulangey, fondatrice de l'archiconfrérie du Saint-Esprit, née à Rennes en 1824, rattachait son œuvre au grand courant de dévotion à l'Esprit Saint qui s'était manifesté dans la capitale bretonne aux XVII[e] et XVIII[e] siècles et qui avait été restauré par le cardinal Brossais Saint-Marc au XIX[e].

[22] Mgr A. du Bois de La Villerabel : *Dom Jean Leuduger*, p. 88.

Il faut rappeler enfin les études de droit faites à Nantes par Claude-François (1696-1698) ; la certitude de ses visites à la maison de retraite de cette ville, la probabilité de contacts intimes avec le P. Champion.

De cet éventail d'influences réelles ou possibles, laquelle fut déterminante dans le choix du Saint-Esprit comme principal titulaire du séminaire fondé à la Pentecôte de 1703 ? Rien ne permet de répondre clairement à cette question. Poullart des Places aurait-il pu le faire lui-même ? Peut-être pas. Le propre d'une ambiance n'est-il pas précisément de nous imprégner lentement, sans heurt, à la manière de la sève qui, silencieusement mais sans arrêt, nourrit le bourgeon jusqu'à ce qu'il fleurisse et fructifie.

Pourquoi offerts au Saint-Esprit « sous la protection de l'Immaculée ?

Depuis la fondation de leur Compagnie, les jésuites s'étaient spécialement distingués par leur dévotion envers l'Immaculée Conception [23]. Il ne faut donc pas nous étonner de rencontrer, chez les représentants de l'école du P. Lallemant, dans leurs écrits ou dans leur vie, des manifestations explicites de leur foi et de leur piété à l'égard de ce privilège marial. Chez Lallemant d'abord :

> « Quelle préparation la Sainte Vierge apporta à cette auguste dignité (de Mère de Dieu) ! Ce fut en vue de la maternité divine que Dieu l'affranchit, non seulement du péché originel, mais encore de l'obligation de le contracter, et que, dès le premier instant de son être, Il lui donna plus de grâces qu'à tous les anges et à tous les hommes ensemble [24]. »

Peu de temps avant sa mort, au cours d'une mission prêchée à Lamballe, le Bienheureux Jean Maunoir y fonda une pieuse congrégation de bourgeois sous le titre de l'Immaculée Conception [25].

Curieuse coïncidence, dans une même lettre du P. Surin sur l'Immaculée Conception, on trouve déjà réunies, à quelques lignes d'intervalle, les deux grâces que Poullart des Places attendra pour lui et pour les siens du double « dévouement » de son œuvre au Saint-Esprit et à la Sainte Vierge conçue sans péché : « le feu de l'amour divin » et une « pureté angélique » :

---

[23] Voir V. Delaporte : *L'Immaculée Conception et la Compagnie de Jésus*, Paris, 1906.

[24] *Doctrine spirituelle*, Ed. cit., p. 292.

[25] *Sejourne : op. cit.* t. II, p. 200.

> « L'admirable *pureté de la Reine des Anges* nous doit être vivement représentée en cette *fête* de son Immaculée Conception. Les âmes qui lui appartiennent... doivent participer à la même pureté... Dieu nous fait une grande miséricorde de nous y mener et il nous y mène par la foi, par les souffrances... Enfin le *feu de l'amour divin* achève de nous purifier, comme nous voyons que le feu matériel purifie tout [26]. »

Tant dans sa propre vie spirituelle que dans sa direction des âmes, le P. Champion unissait aussi les deux dévotions chères à Poullart des Places. Il voyait dans le Cœur de Marie : « le plus auguste palais du Saint-Esprit. » Il avait pour l'Immaculée Conception une vénération spéciale qu'il tâchait de communiquer à tout le monde [27].

Mais il serait superflu de s'attarder aux témoignages des disciples de Lallemant puique la croyance à l'Immaculée Conception était commune à tous les fils de Saint-Ignace.

On sait l'importance des congrégations mariales fondées, dès l'origine, dans les collèges de la Compagnie de Jésus. Si l'on en croit un historien du dogme de l'Immaculée Conception, tous les congréganistes devaient réciter chaque jour une prière commençant par ces mots : « Sainte Marie, mère de Dieu et Vierge conçue sans péché... [28]. »

A Rennes, comme dans la plupart des collèges, deux congrégations mariales avaient été fondées, l'une pour les humanistes, l'autre pour les philosophes. Au début du XVII[e] siècle, cette dernière était érigée *sub titulo Beatae Virginis Assumptae* ; en 1750, elle le sera *sub titulo Beatae Mariae sine labe conceptae* [29]. Cette substitution n'est pas sans intérêt mais il est impossible de lui fixer une date même approximative. Il serait donc téméraire d'y déceler une influence certaine sur Poullart des Places.

Avant de franchir le seuil de la classe de philosophie, celui-ci avait fait à Caen, une seconde année de rhétorique (1692-1693). Dans cette ville, l'une des congrégations mariales du collège des jésui-

---

[26] *Lettres spirituelles*, édit. 1843, t. II, p. 176-177.

[27] A. POTTIER : *Le Père Champion...*, p. 149.

[28] ROBITAILLE : *Traité historique et dogmatique de la définition du dogme de l'Immaculée Conception*, p. 294.

[29] G. DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR : *op. cit.*, p. 167-168. A Rennes, les jésuites dirigeaient aussi la *Congrégation des Messieurs* sous le titre de *la Purification*, dont fit partie le père de Poullart des Places, et la *Congrégation des Artisans* sous le titre de *la Nativité de N.-D.*

tes était érigée *sub titulo beatae Virginis Conceptae* [30]. Rien d'extraordinaire à cela puisque les Normands célébraient, dès le XII[e] siècle, la Conception de la Vierge Marie. Leurs traditions attribuaient même l'introduction de cette fête à une décision prise par Guillaume le Conquérant.

> « En ensuyvant lequel commandement, la dite feste et Conception a esté de lors et toujours depuys révérée et solennisée en ce dit pays de Normandie et eue en singulière révérence et dévotion plus qu'en autre pays tellement que la dite feste a esté d'ancienneté et encore de présent dicte et appelée la feste au Normans [31]. »

A la fin du XVII[e] siècle, les villes de Caen et de Rouen conservaient encore leur belle tradition des *Palinods*. Elle consistait en un concours de poésies en l'honneur de l'Immaculée Conception qui revêtait un caractère officiel et très solennel. Parfois, pour ces tournois poétiques en l'honneur de Marie, des jésuites du collège n'hésitaient pas à entrer en lice. En 1692, les festivités eurent lieu comme à l'accoutumée. Avant d'être incendiée en 1944, la bibliothèque municipale conservait le *Recueil des pièces couronnées sur le Puy de l'Immaculée Conception de la Vierge tenu à Caen, dans la grande école de l'Université* (35 pages pour 1692). Quels qu'aient été le contenu et la valeur des « pièces couronnées », le Palinod ne pouvait qu'enthousiasmer le jeune rhétoricien qui, peu de temps auparavant, avait fondé à Rennes une petite association d'écoliers en l'honneur de la Vierge ; dans l'orientation de sa piété mariale, ce 8 décembre 1692 fut certainement une date importante.

A la suite de ces influences bretonnes et normandes, il faut en signaler une autre, plus tardive, que l'on peut tenir pour certaine, et qui, s'ajoutant aux premières, fut peut-être décisive : la lecture de *La Dévotion à l'Immaculée Mère de Dieu*. L'auteur de cet ouvrage, paru pour la première fois en 1696, était Henri Boudon, archidiacre d'Evreux, l'un des écrivains spirituels les plus en vogue à cette époque. Or, au nombre des preuves de l'Immaculée Conception, il faisait figurer « *les ordres et sociétés qui sont en son honneur* » [32]. Malheureusement, pour illustrer sa démonstration, il ne pouvait citer qu'une

[30] Arch. du Calvados : 2 D 1149.
[31] Approbacion et confirmation apostolique de la confrérie... et dévote confraternité de la Conception Notre-Dame... Rouen (1521) p. 2.
[32] Edit. de 1699, p. 185-186.

congrégation de religieuses espagnoles et « des ordres de milice » N'était-ce pas, en quelque sorte, inviter d'éventuels fondateurs à combler une lacune ?

Reflet de la dévotion de Claude Poullart : la spiritualité des Filles du Saint-Esprit.

Poullart des Places rédigea ses *Règlements* avec une extrême sobriété. N'avait-il pas l'occasion de les commenter oralement ? L'écho de ses commentaires nous est parvenu par l'intermédiaire des *Règlements* donnés aux *Filles du Saint-Esprit* de Saint-Brieuc par un de ses tout premiers disciples : René Allenou de La Ville-Angevin. Ce dernier, dans sa rédaction, suit souvent de très près le texte du séminaire du Saint-Esprit, mais, en plus d'un cas, il l'accompagne de commentaires qui sont pour nous d'un très grand intérêt.

> « Les Filles qui seront reçues dans cette maison, devant être remplies de charité pour pouvoir s'acquitter de leurs obligations, elles honoreront, le plus parfaitement qu'il leur sera possible, les trois personnes adorables de la Sainte Trinité ; mais elles auront une dévotion spéciale à la troisième, qui est le Saint-Esprit, l'amour du Père et du Fils, qu'elles regarderont comme leur Père d'une manière particulière, comme lui étant spécialement dévouées et consacrées.
>
> Elles regarderont donc comme la fête principale de leur maison le jour de la Pentecôte.
>
> Et comme le meilleur moyen d'obtenir du Saint-Esprit les grâces qu'on lui demande est d'intéresser la Sainte Vierge, sa chère épouse, elles auront pour elle une dévotion spéciale... Elles la regarderont donc comme leur patronne et avocate auprès du Saint-Esprit leur père ; et, pour marquer leur application continuelle à l'honorer par tous les titres et qualités que l'Eglise lui donne, et de toutes les manières qu'elle l'approuve, elles solenniseront très spécialement la fête de l'Immaculée Conception... [33] »

Et plus loin, voici comment se trouve fondée l'obligation de la pauvreté :

> « Les Filles qui se sacrifient à Dieu dans cette maison se souviendront qu'en prenant le Saint-Esprit pour père et la très Sainte Vierge pour mère, elles doivent renoncer de cœur et d'affection à toutes possessions... »

[33] *Règlements généraux et particuliers...* Archives de la maison mère des Filles du Saint-Esprit.

Prendre *le Saint-Esprit pour père* et la Très Sainte Vierge *pour mère*, n'est-ce pas adhérer pleinement à la théologie si lumineusement enseignée par saint Louis-Marie de Montfort :

> « Dieu le Saint-Esprit étant stérile en Dieu, c'est-à-dire ne produisant point d'autre personne divine, est devenu fécond par Marie qu'il a épousée ; c'est avec elle, en elle, et d'elle qu'il a produit son chef-d'œuvre qui est un Dieu fait homme et qu'il produit tous les jours jusqu'à la fin du monde. Les prédestinés sont les membres de ce corps adorable ; c'est pourquoi, plus il trouve Marie, sa chère et indissoluble épouse, dans une âme, et plus il devient opérant et puissant pour produire Jésus-Christ en cette âme et cette âme en Jésus-Christ [34]. »

Ainsi, ce double dévouement au Saint-Esprit et à la très Sainte Vierge, voulu par Poullart des Places, est en lui-même l'expression d'une haute spiritualité. La fidélité à l'Esprit Saint, l'imitation de Marie vont de pair vers le même but : une formation toujours plus parfaite du Christ en nous, pour la plus grande gloire du Père.

Joseph MICHEL, *c. s. sp.*

---

[34] *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, Ire part. chap. I.
Saint Louis de Montfort a condensé pour les Filles de la Sagesse la *Doctrine spirituelle* du P. Lallemant dans un petit ouvrage intitulé *Maximes pour chaque jour du mois*. Cf. J.-F. Dervaux, Marie-Louise Trichet et les premières filles de M. de Montfort, in-8°, Paris, 1950, p. 218.

DANS LE SILLAGE DE SAINT VINCENT DE PAUL

En cette année consacrée au souvenir de saint Vincent de Paul il nous a paru opportun, tout en rappelant l'admiration et la dévotion du Vénérable Père Libermann pour ce grand bienfaiteur du clergé et des pauvres, de montrer combien lui-même a su s'inspirer de son esprit pour faire, avec une charité ardente et souple qui « n'enjambe jamais sur la Providence », le bien que l'Esprit Saint lui inspira d'accomplir au jour le jour et presque insensiblement.

Le P. Le Meste a pu utiliser pour cet article quelques notes récentes et inédites du P. Cabon qui encourage avec grande bonté notre entreprise et nous aide généreusement de toutes les forces que lui laisse son grand âge. Les 25 lettres qu'il a bien voulu nous adresser depuis la parution du premier numéro de cette revue attestent abondamment sa bienveillance à notre égard. « Quoi qu'il arrive, nous dit-il, je travaillerai pour vous et pour Spiritus... *Vous avez accompli une bonne œuvre en entreprenant* Spiritus... *Ne vous découragez de rien...* Spiritus ubi vult spirat. *Qu'il continue à vous inspirer... Quand je ne puis plus travailler, je dis des chapelets et je crois que par là je vous assiste utilement. » Peu d'approbations pouvaient nous être plus précieuses que celle-là, qui nous vient du vétéran vénéré et aimé, praticien chevronné des documents libermaniens. Tous nos confrères seront heureux d'apprendre la sympathie qu'il porte à nos travaux.*

Au cours d'un exposé aux Conférences Saint-Jean, le 13 février 1850, le P. Libermann a parfaitement défini sa conduite dans les lignes suivantes : « Aujourd'hui de nouveaux besoins se font sentir ; chaque prêtre, sans sortir néanmoins de la position où il se trouve placé, doit étudier ces besoins, sonder les plaies de la société et saisir toutes les occasions qui lui sont offertes dans sa position pour apporter un remède ou un soulagement à ces plaies et à ces besoins. » (*N. et D.*, XI, 536.) Sur ce point comme sur les autres, le Père a parlé de l'abondance du cœur et ses auditeurs ne s'y trompaient pas. On connaît l'anecdote déjà citée dans *Spiritus* (1, p. 64) : ce laïc, professeur de philosophie à La Neuville, qui lui dit en causant : « Le but de votre œuvre, le bien que vous faites aux pauvres me rappellent la mémoire et les œuvres de saint Vincent de Paul » et la réplique souriante du supérieur qui ne consent à se reconnaître qu'un seul trait commun avec l'illustre modèle : il est une fois tombé de voiture au même endroit que lui [1] !

[1] cf. *Vie du Vénérable Père Libermann*, par le P. Delaplace, 1878, p. 244.

Il serait facile de contredire le Vénérable Père, car il est au moins un autre point où sûrement il ressemble beaucoup à saint Vincent de Paul : *la simplicité*. « Dieu me donne une si grande estime de la simplicité que je l'appelle mon Evangile. J'ai une particulière dévotion et consolation de dire les choses comme elles sont [2]. » D'autre part, voici un témoignage remarquable d'un Bienheureux, que la mort empêcha de déposer au Procès de l'Ordinaire ; son sucesseur, le T. R. P. Champion, supérieur général des Pères du Très Saint Sacrement, le suppléa en affirmant ceci : « Le T. R. P. EYMARD nous avait souvent entretenu du T. R. P. Libermann, qu'il avait eu le précieux avantage de connaître personnellement d'une manière assez intime. Il ne se lassait pas d'admirer sa vocation extraordinaire... Toutefois il est un point qui charmait tout spécialement le P. Eymard dans la vie du T. R. P. Libermann, le caractère distinctif de sa vertu, de sa sainteté ; cette ineffable simplicité... commune à tous les vrais amis de Dieu ; elle lui paraissait avoir un reflet et un charme tout spécial dans le R. P. Libermann ; on eût dit que le ciel l'avait fait reposer sur lui pour être comme une lumière et une grâce dans les jours si tristes que nous traversons, lesquels sont avant tout, hélas, des jours de mensonge et de duplicité plus ou moins savamment et vous savez qu'on pourrait dire aussi, pieusement déguisés. » (*N. et D.*, XIII, Appendice, p. 27.) On voit à quel point ces deux hommes de Dieu eussent été d'accord si la date de leur naissance les eût fait se rencontrer : simples comme des colombes, mais prudents comme des serpents, ils ne doutent plus de rien dès que Dieu a parlé et ils doutent de tout tant que sa volonté ne s'est pas prononcée clairement. Monsieur Vincent ne s'est-il pas fait traiter de « poule mouillée » par le terrible M. Bourdoise et la modération du P. Libermann n'a-t-elle pas exaspéré plus d'une fois le non moins terrible P. Le Vavasseur, pour ne mentionner que lui ? Avec quel empressement le grand réaliste de Saint-Lazare eût souscrit aux remarques suivantes de son émule en charité et en zèle apostolique : « Défiez-vous de cette imagination de vouloir absolument la perfection dans les hommes, les institutions et les choses en général. Nous devons avoir le désir de voir tout parfait, faire tout notre possible avec calme, avec modération, avec sagesse pour amener à cette perfection les hommes et les choses, mais être convaincus que partout où il y a des hommes, nous trouverons de l'imperfection. Il faut obtenir ce que l'on peut et ne pas briser ; on y perd vingt fois plus qu'on y gagne... J'ai remarqué que les grands

[2] Cité dans *Sainteté de Monsieur Vincent*, par J. Delarue, Ed. du Cerf, Paris, 1959, p. 163.

saints, les véritables saints, ont toujours agi dans le sens que je vous indique et que les petits saints, c'est-à-dire ceux qui ont fait seulement quelques pas dans la piété, agissent dans un sens sontraire. » (*L. S.*, IV, 622.) Quels noms avait-il présents à l'esprit en traçant ces deux mots « grands saints » le 17 juillet 1850 ? On peut le conjecturer sans présomption si l'on sait qu'un an auparavant, jour pour jour, la Conférence Saint-Jean portait sur saint Vincent de Paul et que le président M. Libermann concluait : « Plus que tous les autres, nous devons avoir une grande dévotion envers saint Vincent de Paul, parce que c'est à l'exemple des Conférences qu'il avait instituées que nous nous réunissons le mardi de chaque semaine... ; parce que comme prêtres nous trouvons dans saint Vincent de Paul un modèle parfait pour toutes les positions où nous pouvons nous trouver placés dans l'exercice du saint ministère. » (*N. et D.*, XI, 552-553.)

Essayons donc de raconter brièvement comment le Vénérable Père fut amené peu à peu à s'occuper d'œuvres de bienfaisance « dans la position où il était », comme saint Vincent de Paul fut aussi amené sur le tard de sa vie, à s'intéresser à Madagascar, sans l'avoir cherché, pour obéir à un ordre du nonce qui, par un coup de la Providence, lui confia *ex abrupto* une mission que la Propagande, à l'insu du même nonce, avait déjà réservée aux Carmes.

Gestes d'un grand cœur.

C'est un fait avéré que notre Vénérable Père fut toujours très compatissant pour les pauvres et les malheureux. En 1832, il se dévoua au service des cholériques à Paris (*L. S.*, I, 34) ; il faisait partie du groupe de ces 30 infirmiers bénévoles qui restèrent au séminaire, transformé en hôpital, et ses confrères ont même dit qu'il fut l'âme de l'équipe sanitaire improvisée. Dans la suite, il devint « aumônier des pauvres » qui se présentaient chaque semaine à la porte du séminaire et M. l'abbé Fournier résume ainsi son attitude à leur égard : « Il était bien bon et plein d'humilité. » (*N. et D.*, I, 127.) A Issy, il s'occupa des domestiques auxquels il fit beaucoup de bien. L'abbé Perrée nous confie même que « le portier, entre autres, devint si exemplaire et si intérieur que les plus pieux des élèves demandaient en grâce la permission de passer quelque temps dans sa loge pendant la récréation pour l'entendre parler du bon Dieu » (*N.* et *D.*, I, 302). A Rennes, il recueille l'argent nécessaire pour permettre à un domestique des Eudistes de se payer un remplaçant au service militaire.

Et partout où il a passé, on se souviendra de lui longtemps après, parce que sa charité a laissé une traînée de bonne odeur.

A Rome, son amour des pauvres se transforme : vivant lui-même d'aumônes, il ne se croit pas le droit de donner beaucoup aux mendiants de la rue et on le verra plus d'une fois quêter un morceau de pain et une écuelle de soupe aux portes des couvents quand la Providence le laisse sans ressources ; durant son pèlerinage à Lorette, il dut subir maintes rebuffades et loin de l'aigrir, cette expérience de la pauvreté la lui fit comprendre dans un sens plus profond. C'est au retour de ce voyage qu'il veut se faire admettre dans le Tiers-Ordre de Saint-François-d'Assise : « Dès lors, dit une personne de grande piété, je compris comment il s'était appliqué à imiter son saint patriarche jusqu'à s'identifier en quelque sorte avec lui. » (*N. et D.*, II, 228.) C'est avec un cœur élargi et dilaté jusqu'aux dimensions du monde que M. Libermann va s'installer à La Neuville et, bien qu'orienté principalement vers les misères du continent noir, il se gardera bien d'oublier celles qui s'étaleront dans un pays plus proche.

Dans les débuts du noviciat, on eut peu de contacts avec l'extérieur pour plusieurs raisons : petit nombre, travaux d'installation et surtout isolement relatif de la propriété située à la campagne. Mais bientôt le supérieur se laissa tenter par le désir d'associer ses novices, déjà prêtres pour la plupart, à des œuvres de charité spirituelle et temporelle et il commença à entrouvrir les portes de la maison. Les premiers bénéficiaires de son hospitalité furent les petits Savoyards qui travaillaient à Amiens. Chaque dimanche, ils franchissaient allègrement le seuil de la clôture, sûrs d'y rencontrer l'accueil affectueux d'un père et de grands frères. La journée commençait par une séance de catéchisme dirigée par les novices et le Frère Thomas Mabit affirme que le P. Libermann leur adressait souvent la parole et les encourageait à bien servir le bon Dieu. Ce catéchisme était suivi d'un petit repas que leur servaient les futurs apôtres des Noirs et là encore c'est avec joie que le maître de maison revêtait le tablier pour leur distribuer à manger. Peu à peu aussi, les pauvres des alentours surent qu'on était toujours bien reçu chez les Pères (ils disaient les Frères au début) et ils vinrent frapper ou sonner sans se gêner. Confiant dans la Providence, le Père supérieur avait interdit de garder les restes de la cuisine pour le repas suivant, même les desserts et quand il n'était pas parfaitement obéi, il grondait doucement le délinquant en lui rappelant les devoirs de la charité et de l'abandon. Une vieille femme, elle, ne demandait rien d'autre que de voir M. le supérieur, à cause de son visage qui rayonnait la bonté et la paix et quand elle

avait obtenu satisfaction, elle repartait en disant : « Je suis contente. » (*N. et D.*, VIII, 490-91.)

Plus tard, les travaux de la ligne de chemin de fer entreprise aux environs de La Neuville furent l'heureuse occasion d'attirer dans la Communauté les ouvriers du rail, belges pour la plupart. Ceux-ci y vinrent très volontiers, d'autant plus que parmi les novices se trouvait un Belge, ancien sergent du génie, M. Warlop, qui sut accueillir ses compatriotes. Ce fut une véritable mission ouverte à ces déracinés qui trouvaient là un abri, des catéchistes, des confesseurs et des amis. L'un d'eux, blessé au cours des travaux, y fut soigné jusqu'à la guérison complète et, sans entrer dans la Congrégation, se mit au service de la Communauté. Il devint François le Belge. Plus tard, il partit pour l'Afrique et rencontra près de la mission un poste de soldats français qu'il fréquenta trop assidûment ; il se permit quelques excès et en mourut. Cela laisse supposer qu'à La Neuville et au Gard il avait dû boire quelques chopes de trop une fois ou l'autre et qu'on l'avait supporté tout en lui faisant la leçon dès qu'il pouvait la comprendre.

A Marseille, un projet d'école d'apprentissage pour l'Afrique.

Tous ces gestes, qui témoignent d'un grand cœur, ne suffiraient cependant pas à classer leur auteur parmi les précurseurs de l'apostolat social qui commençait à renaître un peu partout. Il fallut des circonstances nouvelles pour éveiller son esprit aux besoins de l'ère industrielle. En effet, après l'échec tragique de la première expédition apostolique, le P. Libermann fut obligé de reconsidérer son programme d'action, on le sait. Le projet de clergé indigène s'étoffa et s'élargit : « Les premières expériences nous ont acquis (*sic*) la certitude que nous n'obtiendrons jamais de résultat pour le succès de nos travaux si nous nous contentons d'employer les moyens usités ordinairement dans les autres missions. Nous nous voyons dans la nécessité de mettre en usage un plan étendu qui, outre les exercices ordinaires de l'apostolat, embrasse encore l'éducation de la jeunesse et la partie matérielle même de la civilisation : l'agriculture et les arts et métiers... » (Lettre à l'évêque de Marseille, 17 octobre 1846, *N. et D.*, VIII, 311.) Et il continue en demandant l'autorisation de fonder un établissement dans cette ville pour les Noirs, futurs contremaîtres des écoles techniques africaines. Pourquoi Marseille ? A cause de son climat d'abord, Bordeaux s'avérant trop humide pour les poumons de ces jeunes ; à cause aussi des facilités qu'il prévoyait y trouver. En effet, au cours

de son voyage à Rome, en 1846, il s'était arrêté à Marseille pour prendre le bateau et il avait logé chez un de ses « dirigés » de St-Sulpice, l'abbé Perrée, vicaire à N.-D.-des-Monts qui, avec l'abbé Jullien, réunissait un certain nombre de jeunes gens dans une œuvre d'éducation chrétienne et professionnelle. Ces deux prêtres offrirent à leur ami de lui céder leurs bâtiments (« un établissement magnifique dont je n'ai pas encore vu le semblable », écrivait le Vénérable Père, *N. et D.*, VIII, 179) pour en faire une école d'apprentissage.

Il commença à traiter l'affaire avec l'évêque du lieu, nous l'avons vu, mais il dut abandonner son projet devant les hésitations du ministère à le seconder en fournissant des bourses ; lui-même était trop pauvre pour faire face à toutes les dépenses ; il l'écrit à Mgr de Mazenod pous s'excuser de n'avoir encore rien réalisé. Et puis, attentif au mouvement de la vie, il perçut mieux les inconvénients de cette solution : on prenait racine à Dakar ; on y avait fondé comme un préséminaire ; peut-être pourrait-on envisager de former sur place des prêtres indigènes. Dans ce cas, quel prestige auraient-ils aux yeux de ces contremaîtres, leurs subordonnés, qui auraient été teintés de civilisation européenne ? C'était déjà le problème des « évolués » qui se posait. Dans une lettre au P. Arragon, il conclut : « Je suis décidé à reculer (*sic*) la maison de Marseille. Je crois que le moment de la Providence n'est pas venu encore. Nous verrons plus tard ce que le bon Dieu demande de nous à ce sujet. » (*N. et D.*, IX, 44.) Il faut penser que le Saint-Esprit ne souffla pas dans cette direction, car jamais cette œuvre ne prit corps.

A Bordeaux, soutien des œuvres de charité de M. Germainville.

A son retour de Rome, toujours en 1846, le Vénérable Père fit étape à Bordeaux chez un homme au dévouement inlassable avec qui il était en relations depuis le premier départ pour la Guinée (1843), M. Germainville. Celui-ci accueillait toutes les misères, au point qu'il en était arrivé à diriger seul une douzaine d'œuvres de charité spirituelle et corporelle ; sa maison de la rue Neuve ne désemplissait pas du matin jusqu'au soir et le pauvre homme ne pouvait plus faire face à pareil surmenage. Il fit constater son embarras à son hôte qui lui promit du secours dans la mesure de ses moyens... futurs. En attendant, il devra pendant plusieurs mois calmer doucement son ami qui lui adressait des cris d'alarme fréquents : « Soyez bien assuré que votre œuvre de Bordeaux me plaît infiniment et qu'une maison

à Bordeaux me sourit ; (mais) je crois que vous êtes trop impatient... que vous ne devez pas tant vous presser, ne pas vouloir tout de suite que tout soit en ordre parfait. Il vaut mieux dans les commencements d'une œuvre faire les choses à demi que d'aller trop vite en besogne ; on bâtit plus solidement. » (*N. et D.*, IX, 53.) Enfin, en mai 1847 il en vient aux promesses fermes, non sans toutefois demander certaines garanties de durée et... de paix en faisant préciser les attributions du directeur et celles des auxiliaires : cette prudence ne fut pas inutile dans la suite, car si M. Germainville fut particulièrement content de M. Boulanger, il ne tarda pas à gémir sur certaines manières de M. Clair et du Frère Thomas. Sans se formaliser le moins du monde, le P. Libermann répondait : « Consolez-vous du bon P. Clair ; c'est un saint homme que le bon Dieu vous a envoyé pour exercer votre patience ou pour en augmenter la dose... Je suis affligé que le pauvre Frère Thomas vous ait fait de la peine. C'est un brave homme qui est un peu trop vif. Ménagez-le dans les termes et çà ira. » (*N. et D.*, IX, 275.)

Il est évident que M. Germainville n'était pas rodé à la vie de communauté et qu'il avait à s'y faire. Nous ne le suivrons pas dans ses progrès ; nous savons seulement par lui-même qu'au bout de 18 mois, il y eut séparation de corps et de biens, le laïc laissant la maison et la direction des œuvres (cercle de soldats et réunion des mères de famille) à la Congrégation. Il n'en voulut à personne ; ses relations avec le Vénérable Père restèrent intimes et ils se retrouvèrent quand M. Germainville étendit son action, notamment à Amiens et à Paris. En 1878, à l'âge de 75 ans il déposera au Procès apostolique : « (Le serviteur de Dieu) a encouragé mes œuvres de charité et m'a prêté pour l'œuvre des soldats à Amiens et à Paris, ses maisons, où il recevait tantôt les soldats, les insurgés repentants et de grands jeunes gens à qui on faisait le catéchisme. »

On peut lire dans le tome XIV des *Notes et Documents*, p. 102 et 279 toute sorte de détails intéressants sur les activités de M. Germainville et aussi sur les péripéties qui caractérisèrent les premières années de la fondation bordelaise. Plusieurs fois, elle faillit sombrer ; elle reçut enfin son brevet de durée avec M. Gravière, l'ancien préfet des Deux Guinées, qui y demeura 36 ans. D'autre part, le cardinal Donnet, l'archevêque du lieu, qui s'était opposé de toutes ses forces au départ de nos confrères, témoigna, le 23 mars 1876 : « Cet homme de Dieu a laissé des œuvres qui recommandent sa mémoire à notre vénération et à notre reconnaissance. Nous en recueillons chaque jour des fruits, soit..., soit dans notre

ville métropolitaine où les disciples du saint fondateur se vouent, avec un zèle infatigable, aux œuvres de charité que je leur ai confiées. » (*N. et D.*, XIII — Appendice, p. 26.)

Projets d'assistance aux miséreux de tous les grands ports.

Après Bordeaux, le P. Libermann fait escale à Nantes, chez M. l'abbé Guibou, qu'il encourageait depuis 4 ans à poursuivre une œuvre nouvelle et difficile : il s'agissait d'une école de vocations tardives pour les missions. On peut lire dans les *Notes et Documents* (IV, p. 174 et 202) avec quelle hardiesse lucide (car l'homme n'était pas de tout repos) le Vénérable Père garantissait que ce projet venait de Dieu et traçait à ce nerveux, affligé d'une imagination terrible, une ligne de conduite modérée et progressive. Ce fondateur aurait voulu obtenir tout de suite de son évêque une approbation en bonne et due forme. Le P. Libermann lui conseille de se contenter d'une autorisation verbale pour le moment, ajoutant : « D'ailleurs je ne connais pas d'Ordre religieux dans l'Eglise qui fut approuvé avant d'avoir existé. Il faut commencer à faire l'essai. » L'affaire démarra au milieu de traverses de tout acabit : contradictions des hommes sages, embarras financiers d'autant plus lourds que M. Guibou s'était mis sur les bras plusieurs œuvres subsidiaires, alors qu'il suffisait à peine à la principale. Après 4 ans, il était à bout de souffle et appelait son conseiller à la rescousse. Tel était l'objet du voyage : examiner sur place la situation et voir quel remède la jeune Congrégation pouvait y apporter. La chose séduisait fort le supérieur général, bien que la tendance de M. Guibou à tout mêler (séminaristes, prêtres infirmes, Espagnols, vieillards hommes et femmes, étudiants de l'Ecole de médecine) ne lui semblât pas du tout recommandable. Qui trop embrasse mal étreint. Néanmoins, il y avait là une maison et dans un port important : un grand nombre de miséreux ou d'abandonnés y végétaient à tout point de vue.

N'était-ce pas l'occasion providentielle d'amorcer le projet d'établir dans chacun des grands ports (Brest et Lorient y compris) une résidence, projet qui le travaillait depuis quelque temps. On se serait spécialisé dans la recherche des brebis perdues, celles que les paroisses n'atteignent pas, car le Père tient à l'union parfaite avec le clergé local comme à la prunelle de ses yeux. Ces pauvres de toute catégorie auraient trouvé chez les Pères une maison et une chapelle qui seraient devenues leur maison et leur chapelle ; on les aurait consolés, dépannés, aidés dans toute la mesure du possible, en équipe avec

les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul qui surgissaient un peu partout. Ces activités, dans la pensée du Vénérable Père, n'auraient pas fait le moindre tort aux missions, car il était bien entendu que ceux qui voudraient partir partiraient de toute façon ; mais il était possible de recruter des gens dont la santé, les attraits ou tout autre motif légitime rendrait indésirable l'expatriation. Pourquoi ne pas leur donner l'occasion de consacrer leur vie aux âmes les plus abandonnées ?

Telles étaient les larges vues du P. Libermann et il s'employa à obtenir du ministère de l'Instruction publique l'autorisation d'ouvrir une école régulière, au lieu de cette espèce de caravansérail, où les élèves s'occupaient de tout, même d'études quelquefois. Au ministère, on ne vit pas l'utilité de cette fondation (!) ; de plus, les dettes de M. Guibou atteignirent un total qui lassa la patience des créanciers : « L'affaire du P. Guibou est coulée, écrit le Vénérable Père, le 1er février 1848. Le pauvre a été obligé de quitter la maison, tout est tombé. Peut-être, plus tard, cela reviendra. » (*N. et D.*, x, 54.) On le voit, sa confiance à lui n'en est nullement ébranlée et déjà il pense à planter sa tente ailleurs. On fera un établissement, non pas dans un port pour le moment, mais dans une campagne bretonne où la vie est si bon marché. « Mais il faut du certain et non des paroles. » (*ibid.*) Le terme de « campagne » était d'ailleurs assez vague pour pouvoir signifier aussi bien Saint-Brieuc que Malestroit, localités où bientôt le P. Briot va déployer ses qualités de Malouin et de diplomate pour tâcher de louer quelque chose qui convienne... en attendant de l'acheter si l'affaire réussit. Mais elle n'aboutira qu'en 1855... à Saint-Ilan.

« Le salut des classes pauvres et ouvrières ».

Le P. Libermann rentra à Amiens, le 20 septembre 1846. Il n'a rien décidé de positif encore, car il sait que les œuvres de Dieu s'élaborent lentement ; cependant les contacts qu'il a pris à Marseille, à Bordeaux, à Nantes et à Saint-Malo avec les apôtres de la classe ouvrière l'ont sensibilisé non plus seulement à la misère individuelle, mais à la condition injuste des travailleurs qui luttent et peinent sans garantie du lendemain. Certes il ne deviendra jamais un tribun, mais on sent passer sous sa plume comme un souffle de colère quand en mars 1848, commentant les événements récents, il stigmatise : « cette aristocratie bourgeoise, ce qu'on appelait le pays légal... qui foulait aux pieds tous les intérêts des pauvres, qui sacrifiait son âme à un

misérable égoïsme et à ses intérêts particuliers. » (*L. S.*, III, 613.) Moins que jamais donc, il consentira à se désintéresser des infortunes qui gravitent autour de lui et il se préoccupera d'initier ses disciples au grand devoir de la charité sociale, sans rien sacrifier de son but essentiel.

Justement en son absence, son assistant, sur ses indications, a fait l'achat de deux maisons : l'abbaye du Gard, à 4 lieues d'Amiens, pour les étudiants et l'orphelinat du faubourg Noyon aux portes de la ville, pour le noviciat. Le berceau de la Congrégation du Saint-Cœur-de-Marie fut vendu : en l'occurence, le sentiment céda devant les nécessités pratiques. La Neuville, en effet, qui offrait une solitude parfaite pour former à la vie intérieure, était trop excentrique pour permettre aux novices d'exercer un ministère sous le contrôle de leurs supérieurs. Au faubourg Noyon, en revanche, on trouverait des gens à portée de leur zèle impétueux. C'est pour favoriser ce contact avec l'extérieur que le P. Libermann fit une première dépense pour ménager à la chapelle un accès sur la rue. Hélas ! la jeunesse eut à peine le temps d'essayer ses forces, puisque à Pâques 1848, il lui fallut déloger pour raison d'économie : elle s'en alla rejoindre ses aînés au Gard. Dans l'intervalle cependant, le P. Libermann avait eu le loisir de fonder une œuvre de soldats à l'exemple et sous les auspices de M. Germainville. Cette œuvre subsista et les deux Pères qui restèrent sur place s'en chargèrent ; on y institua même une classe du soir confiée « à un professeur du collège, homme fort pieux et zélé qu'assistait le Frère Louis ».

Mais il était déjà question de louer le local à la Société de Saint-Vincent-de-Paul pour une maison d'orphelins dont M. Caille devait prendre la direction. Ce M. Caille était un négociant d'Amiens « mûri par la pratique d'un dévouement à toute épreuve ». Cheville ouvrière de toutes les œuvres de bienfaisance d'Amiens, il a laissé dans cette ville un souvenir que les années n'ont pas effacé. Son commerce faisait vivre ses entreprises charitables (voir une notice sur l'homme, *N. et D.*, XIV, 109) ; le Vénérable Père était lié avec lui par des relations d'amitié et peut-être d'affaires : nous n'en savons pas plus long. Il est probable que c'est M. Cacheleux qui leur servit de trait d'union au début. M. Cacheleux était une vieille connaissance ; il avait été jadis un des animateurs des « bandes de piété » et en 1833, quand M. Libermann avait fait un voyage chez les Picards, c'est chez lui qu'il avait logé. Plus tard, aumônier des Sœurs de Louvencourt, il s'était mis à la disposition complète des nouveaux venus et avait fait fonction de professeur de théologie à

La Neuville, ne voulant accepter, et encore sur les instances du supérieur, qu'une aumône mensuelle pour ses pauvres.

On retrouve les noms de MM. Caille et Cacheleux à propos d'un projet grandiose conçu en 1847 par M. Germainville : la convocation à Paris d'un Congrès des Œuvres d'assistance d'où sortirait un Conseil central présidé par M. Desgenettes ou, à son défaut, par le Vénérable Père lui-même, avec comme but général « procurer le salut des classes pauvres et ouvrières par l'instruction religieuse et profane et par tous les autres moyens ; relever leur état moral et améliorer même leur sort matériel » (*N. et D.*, IX, 314). Encore ne faut-il pas s'engager à l'aveugle, mais poser des jalons qui permettront de faire besogne utile avec le concours du président des Sociétés de Saint-Vincent-de-Paul. Le P. Libermann trace un schéma qui servira de fil conducteur à M. Germainville. On se soucierait d'abord des apprentis orphelins et des autres apprentis aussi, puis des ouvriers sortis de cette classe d'apprentis... des ouvriers malades, etc. Autant en emporte le vent ! La Révolution de 1848..., la fusion ensuite changèrent bien des données. Toutefois ces négociations laissèrent une profonde empreinte dans l'esprit du Vénérable Père qui déjà à la fin de 1847, songeait à introduire dans les Constitutions des additifs au sujet des œuvres à créer en Europe. On peut voir la première ébauche de ce projet, dans *N. et D.*, IX, p. 290, là où il dit notamment : « Il est vrai que dans les commencements nous n'y avons pas pensé, mais ce n'est pas une preuve que Dieu ne l'a pas voulu. » Nous parlerons plus loin de la forme définitive que l'idée a revêtue.

« Il est vrai que dans les commencements nous n'y avons pas pensé. » On surprend là sur le vif la manière de travailler du Vénérable Père : n'est-ce pas celle de saint Vincent de Paul ? On part d'abord sur des indications certaines de la volonté divine ; on ne sait pas trop ce que réserve le prochain tournant de la route ; en attendant, on fait de son mieux, en tâchant de prévoir dans la mesure du possible. Quand le chemin est libre, on avance ; quand un mur se dresse, on prie et l'on attend qu'il tombe ; aux bifurcations, on consulte Dieu, les hommes et les faits, sans raideur ni préférence pour une direction privilégiée et, s'il faut donner un coup de volant, on le donne avec souplesse et sans regret inutile. N'est-ce pas cela le réalisme surnaturel ? « O Sauveur ! O Sauveur ! disait saint Vincent de Paul dans sa vieillesse en s'étonnant, qui eût jamais pensé que cela en fût venu en l'état auquel il est maintenant ? Qui m'eût dit cela alors, j'aurais cru qu'il se serait moqué de moi et néanmoins

c'était par là que Dieu voulait donner commencement à ce que vous voyez. Eh bien, Messieurs, eh bien, mes Frères, appellerez-vous humain ce à quoi nul n'avait jamais pensé [1] ? »

Collaborateur ou Inspirateur de tous les grands noms de la charité.

Bien que les méthodes d'action de l'un et de l'autre soient très voisines, cependant si l'on s'en tient aux seuls résultats positifs et immédiats, il semble que le P. Libermann n'ait pas grand-chose de commun avec le multifondateur génial du XVII[e] siècle. Lui-même n'a-t-il pas dit « qu'il n'avait jamais pu réaliser un plan qu'il avait rêvé » (*L. S.*, IV, 602), faisant probablement allusion aux exemples que nous avons cités plus haut et à d'autres encore, mais ajoute-t-il « j'ai toujours réalisé comme par enchantement, au milieu des croix et des souffrances, il est vrai, tout ce qui nous était amené providentiellement ».

Et ce n'est pas l'œuvre des ouvriers ou celle de la Sainte-Famille, dont le fonctionnement est expliqué par le P. Lannurien au P. Le Vavasseur en 1849 (*N. et D.*, XIV, 128) qui peut beaucoup modifier notre opinion sur ce point. Evidemment, là encore, le Vénérable Père est tel qu'en lui-même et ne laisse pas passer l'occasion de faire le bien qui se présente (et cette occasion s'était présentée sous les apparences de *Sœur Rosalie* Rendu, fille de la Charité, la providence des insurgés de juin 1848 et « l'aumônier » de la rue Mouffetard) sans s'y consacrer de tout son cœur ; malgré tout, la rue Lhomond, même de son temps, fut loin de ressembler au Saint-Lazare de Monsieur Vincent : la boussole du P. Libermann restait orientée vers l'Afrique et autres lieux de mission, et si de temps en temps elle déviait, elle reprenait vite sa direction principale. Et pourtant, à partir de 1848 surtout, quand, ayant établi son quartier général à Paris, il se trouva au centre de toutes les initiatives importantes, on remarque qu'il n'en est guère, même et surtout en ce qui concerne les questions sociales, auxquelles il n'ait été mêlé à un titre quelconque. Nous avons nommé sœur Rosalie et plus haut le président des Sociétés de Saint-Vincent-de-Paul, cet *Ozanam* qu'il avait rencontré à Lyon en 1839 (c'est justement chez ses parents qu'il avait été hébergé). Il est en relations avec le P. Eymard, depuis Bienheureux, avec M. Le Prévost, à qui il dit *Duc in altum*. Si un prêtre d'Amiens, l'abbé

[1] J. Delarue, *Sainteté de Monsieur Vincent*, p. 26.

Halluin, espèce de P. Brottier, fonde un orphelinat sur le modèle de ceux de saint Jean Bosco, c'est au P. Libermann qu'il demande de l'aide. De même pour un autre prêtre de Langres. Nous connaissons aussi M. Germainville. Bientôt s'amorcera l'affaire des aumôniers de marine et de leur recrutement. A qui le ministère s'adresse-t-il ? Au P. Libermann. Et cette entreprise était aussi sociale que religieuse, car les aumôniers non contents d'assurer le culte, devraient bien tôt ou tard offrir aux marins un abri dans les ports, une maison de famille qui les préserverait de toutes sortes de dangers. Aux Conférences Saint-Jean, le 6 février 1849, après avoir parlé des moyens à prendre pour conserver l'esprit sacerdotal, on consacre le reste de la séance à traiter de plusieurs bonnes œuvres et spécialement de trois : celle des pauvres et des ouvriers sans travail et des mères de famille. Le 13, on souligne pour le prêtre l'obligation d'éviter tout sentiment et toute apparence de hauteur dans ses rapports avec les pauvres, avec les ouvriers. Dans la suite, les comptes rendus sont trop brefs pour donner une indication exacte des questions agitées, mais on a le droit de supposer que la charité envers le prochain et une charité pratique n'étaient jamais séparées de la charité envers Dieu. Au fond, le président cherchait surtout à insuffler un esprit sacerdotal donc social, dont profita notamment *Mgr de Ségur*, le grand bienfaiteur des apprentis, des ouvriers et des paroisses pauvres.

Imaginons Libermann mourant au même âge que Vincent de Paul.

Insuffler un esprit ! Oui, telle fut, pense-t-on, la vocation de Libermann. Il n'a plus que quelques années à vivre. Saint Vincent de Paul a 44 ans quand il quitte les Gondi pour s'adjoindre 6 ecclésiastiques, noyau de la future Congrégation de la mission ; s'il était mort à 50 ans, ni les Filles de la Charité, ni les Conférences du mardi, ni l'Œuvre des séminaires n'eussent vu le jour, ni même la maison de Saint-Lazare. C'est quelque chose pour un fondateur de mourir à 80 ans commencés. Libermann, lui, a semblé passer comme un météore, souffreteux, déménageant toujours à peine installé quelque part, se comparant à un employé du télégraphe qui transmet à d'autres les messages... de Dieu sans en profiter soi-même, plantant sans avoir le temps d'arroser.

A ce propos, on pourrait se demander si ses plans d'apostolat social sont restés à l'état larvaire par une espèce d'impuissance à se fixer dans le concret ou bien s'ils avaient été mûris au point de pou-

voir être formulés avec précision. La réponse est assez facile, si l'on consulte une lettre du 30 mai 1851, neuf mois avant sa mort (*N. et D.*, XIII, 170), par laquelle il répond à une proposition de fondation faite par un Chartreux, ami de St-Sulpice, dom Salier, et l'on pourra juger. Résumons-la pour ceux qui ne possèdent pas le document. Evangéliser les pauvres, voilà notre but général. Mais l'Afrique d'abord et les Noirs des colonies. La France ne sera pas oubliée et l'objectif principal sera les pauvres : missions rurales ; classe ouvrière des villes « dont les besoins nous paraissent les plus grands au moment actuel ». Il s'agit d'atteindre dans des œuvres extra-paroissiales ceux qui ne viennent pas à l'église par ailleurs, évitant par là de fouler les plates-bandes du clergé local. On s'occuperait aussi des retraites fermées pour les prêtres et les laïcs... D'ailleurs d'ici trois ans (nous sommes en 1851, ne l'oublions pas) impossible de prélever du personnel pour cela, car l'Afrique absorbera tout... à moins que quelques sujets ne se présentent avec le désir de se dévouer en France, sans en faire une condition *sine qua non* d'admission cependant. Une fois qu'ils auraient consenti à cet acte d'abandon, « assurément nous ne les enverrions pas en mission ». Qu'on imagine l'homme durant jusqu'en 1880. Il savait bien déjà, et il l'avait dit, qu'il faudrait au moins 30 ans pour voir lever la moisson en Afrique..., et il fallut une trentaine d'années en effet. Peut-être se doutait-il aussi que l'avenir était assuré en France ; qu'à force de répéter qu'il y fallait des œuvres pour étayer celles d'Afrique, il avait réussi à ancrer cette conviction dans la tête de son successeur immédiat et dans celle des plus rétifs à sa manière de voir, les Bessieux et les Kobès.

Héritiers de son esprit.

C'est un fait qu'immédiatement après février 1852, les évêques des Colonies demandèrent l'aide de la Congrégation pour des œuvres dans leur diocèse. Le Conseil général donna son assentiment. Le T. R. P. Schwindenhammer, dans sa circulaire n° 4 (p. 15), justifie cette innovation comme il le fait pour Ploërmel et pour Rome. Quand il s'agit d'accepter la maison de Saint-Ilan, offerte par M. du Clésieux en 1855, on dirait qu'il se sent plus libre ; dans sa circulaire n° 12, (p. 56), il expose ses hésitations et il ajoute : « Toutefois, après avoir bien pris le temps d'examiner, il nous sembla qu'il entrait dans les desseins de la divine Providence que nous acceptassions la proposition. Et cela tant à cause du grand bien que nous espérions

pouvoir réaliser au moyen de cette œuvre, d'ailleurs conforme au but de notre Société qu'en raison de certains avantages pour les intérêts mêmes de l'Institut. » Et de Saint-Ilan on essaima à Saint-Michel-de-Priziac, dans le Morbihan, en 1857. L'histoire de ces deux maisons déborde largement le cadre de notre essai. D'ailleurs elle a déjà été faite et bien faite du moins pour Saint-Michel. Cet exemple fut décisif. Il n'y eut pas de mission d'Afrique qui n'eut son petit Saint-Michel, un peu trop copié sur le modèle il faut l'avouer, tels Ngazobil au Sénégal, Landana surtout dans l'enclave portugaise (contre ce dernier établissement, Mgr Le Roy s'éleva vivement en 1894, parce que, dans l'éducation des enfants, on plagiait les méthodes européennes), Sainte-Marie du Gabon, Bagamoyo, Cayenne, la Providence à la Réunion, qui eut tant de succès qu'elle en mourut ; et aux Etats-Unis, l'orphelinat St-Joseph, toujours prospère ; les ateliers St-Joseph à Haïti, etc.

En France, l'école professionnelle de Mesnières et sur une moins grande échelle, le Grand-Quevilly, Douvaine, St-Joseph-du-Lac, Orgeville furent autant de témoins des efforts accomplis dans ce sens. Aujourd'hui l'Œuvre d'Auteuil et d'autres similaires à la Martinique et à la Guadeloupe (pour ne pas parler des lieux de mission proprement dits) prouvent qu'aucune des grandes pensées du Vénérable Père n'est restée lettre morte pour ses fils.

Entrer dans les besoins de son temps.

« C'est le propre des grands cœurs de découvrir le principal besoin des temps où ils vivent et de s'y consacrer », a écrit Lacordaire. Il peut paraître étonnant qu'il ait dit les grands cœurs et non pas les grands esprits et, cependant, il a parfaitement raison : c'est la charité qui sent d'abord, qui fait entrer dans l'âme des autres et dans leur situation et désire pour eux le même bien que pour soi : l'intelligence intervient ensuite pour ordonner et organiser, pour tenir compte des circonstances concrètes et régler l'allure et le rythme du progrès : en cela d'ailleurs, elle est très nécessaire et l'histoire prouve que ces grands cœurs ont été aussi de grands esprits. Ils se caractérisent par leur humilité audacieuse, leur optimisme lucide et persévérant, leur tendresse douce et forte. Ils semblent se désintéresser de tout ce qui n'est pas Dieu et rien de ce qui est humain ne leur est étranger. Paradoxe éternel de l'Evangile, qui n'étonne que ceux qui oublient que c'est justement l'amour de Dieu qui inspire et anime l'amour du prochain. Il serait facile sur tous ces points de rapprocher saint Vincent

de Paul et le Vénérable Père Libermann. On croirait parfois que celui-ci a pillé les idées et même les mots du premier, alors qu'il ne l'a peut-être jamais lu. Nous n'entrerons pas dans les détails pour cette fois.

Que saint Vincent de Paul soit entré dans tous les besoins de son temps avec tout son cœur et avec toute sa tête, c'est une évidence qui n'a pas lieu d'être démontrée : les résultats demeurent assez tangibles après trois siècles. A mesure que le P. Libermann sera plus connu, il apparaîtra aussi combien ce « pauvre homme » a aimé les hommes et surtout les plus pauvres. Aimer, c'est vouloir du bien. Or, qu'on relise ce qu'il écrit à l'occasion de l'affranchissement des esclaves en 1848 : « Ma lettre vous arrivera sans doute trop tard pour vous annoncer la bonne nouvelle. Les esclaves vont être incessamment délivrés de leur captivité et ils vont même participer à tous les droits des citoyens. N'est-ce pas là une merveille que Dieu a opérée. Pauvres gens ! Quelle joie ils vont avoir... Apprenez-leur à profiter de leur liberté pour le bien de leurs âmes, pour s'instruire de la sainte religion, pour procurer une certaine aisance à leur famille. Apprenez-leur à user dignement, noblement de la liberté, à s'en montrer dignes, à réjouir le cœur de leurs amis. Il faudrait les engager, après les premiers jours de leur joie, à se remettre paisiblement au travail pour gagner de quoi subsister, s'habiller et mettre quelque chose de côté pour les temps où ils n'auraient pas d'ouvrage... » (*L. S.*, IV, 569.)

Ces lignes sont encore d'actualité, parfois d'une actualité brûlante et les missionnaires qui sont aux prises avec les difficultés de l'émancipation politique en tel et tel endroits auraient sans doute avantage à les méditer. D'autres aussi peut-être. En tout cas, si leur inspiration n'est pas dans le pur esprit de celui que s'est fait bagnard avec les bagnards, on ne sait plus ce que parler veut dire.

« Comme prêtre nous trouvons dans saint Vincent de Paul un modèle parfait pour toutes les positions où nous pouvons nous trouver placés dans l'exercice du saint ministère. » Est-il téméraire de penser que la « copie » ressemble assez bien à l'original et que les bavures, si elles existent, ne se voient guère, du moins à l'œil nu ? A chacun des lecteurs de juger et de conclure.

Cellule (Puy-de-Dôme). Jean LE MESTE, *c. s. sp.*

UNE VOIE DE REPOS

Présupposés psychologiques et théologiques

Après nous avoir fait entrevoir le but où selon Libermann, Dieu entend mener l'âme fidèle (cf. *Spiritus*, 1, 32). M. le chanoine Henri Dubreil commence à nous découvrir ici le chemin audacieusement simple, la marche extraordinairement paisible que le Vénérable nous a enseignés. Ce pourra être pour beaucoup une véritable révélation. Mais avant d'aborder la description de cette « voie de repos », il faut en explorer les soubassements doctrinaux. Sans Dieu nous ne sommes que misère et néant, sans sa grâce nous sommes incapables de faire un pas vers lui, sans la lumière de Jésus et de son Esprit les plus belles lectures ne nous serviront de rien. On reconnaîtra aisément, en cette dernière partie, le thème principal du présent cahier.

Nous faire goûter dès ici-bas, dans l'union contemplative avec lui, les « délices ineffables de son divin amour », voilà, nous a dit Libermann, le but « où Dieu veut nous mener ». Hâtons-nous donc d'apprendre maintenant « comment » il entend nous y mener. Le terme à atteindre bien déterminé, nous considérerons la route elle-même, au moins en ce qu'elle a de plus caractéristique. Une bonne description en a été donnée autrefois par Georges Goyau. Dans une étude sur la spiritualité missionnaire du P. Libermann, il nous le montre invitant ses fils « à appliquer dans tous les domaines, une doctrine mystique qui les amenait à vouloir aller... du même train que Dieu, à se laisser faire par Dieu » [1]. Mais la meilleure définition que nous connaissions de la « voie » du P. Libermann se trouve en toutes lettres dans ses propres écrits.

C'est : « Une voie de repos où Jésus fait beaucoup et l'âme peu [2]. »

Rapprochons tout de suite de cette définition quelques maximes, isolées à dessein de leur contexte, mais qui auront leur commentaire au cours de ce chapitre.

« *Ne dites pas à vous-même :* « *Je vais* établir la vie de Jésus dans mon âme »... ce n'est pas *une chose qui se prend, mais qui se reçoit* [3]. »

« Ce n'est pas à nous de conduire Notre-Seigneur... [4]. »

« C'est à lui à disposer de vous selon son très saint bon plaisir, et c'est *à vous de le laisser faire sans que vous vous en mêliez* [5]. »

« Laissez-le faire et voilà tout [6]. »

De telles affirmations souvent répétées, même au cours d'une seule lettre, semblent laisser tout le travail de perfection à Dieu. Dieu ne demande que le cœur, il se charge du reste. *Ipse perficiet.*

Si nous voulons marcher tout à fait droit, « selon tous les desseins de

---

[1] *Etudes missionnaires*, avril 1937, p. 13.
[2] *L. S.*, II, p. 518.
[3] *L. S.*, II, p. 490.
[4] *C. J.*, p. 590.
[5] *L. S.*, II, p. 160.
[6] *L. S.*, II, p. 154.

Dieu », notre travail devra se borner (*non est tamen opus unius diei !*) à retirer notre cœur des créatures et à le donner à Dieu. Le reste le regarde lui seul : ce n'est pas à nous à vouloir et à faire..., c'est à nous à le laisser vouloir en nous et à le laisser faire.

Pour qu'apparaisse nettement cette division du travail dans l'œuvre de notre sanctification, dès maintenant nous citerons de larges extraits d'une lettre écrite à un séminariste en janvier 1835, l'une des premières en date que nous possédions et où cependant le jeune moniteur apparaît absolument certain des principes qu'il avance :

« Arrêtez paisiblement vos affections trop vives ainsi que votre imagination. Il serait même bon, dans les commencements, de modérer un tant soit peu vos actions extérieures, afin de pouvoir tenir votre âme dans une *parfaite immobilité* et de pouvoir être toujours dans cette *attention tranquille et intérieure à la grâce de l'Esprit Saint* qui est au-dedans de vous. Ce sont là, je crois, à peu près, les choses les plus importantes pour la paix et le calme intérieur, qui, bien pratiquées, nous mettent dans cet *état de passibilité* devant Dieu où nous nous tenons *parfaitement calmes devant lui, afin qu'il puisse agir en nous selon toute la plénitude de sa très sainte volonté.*

» Qu'il est beau, mon très cher, de voir *une âme bien soumise à Dieu* DE CETTE MANIÈRE ! Que les anges et les saints se réjouissent et glorifient Dieu en considérant une si grande grâce accordée à une pauvre et misérable créature, qui est si horrible dès que Dieu s'en retire un instant, et si belle quand elle est remplie de Dieu et soumise à tout son bon plaisir ! Bénissons et remercions notre bon Seigneur Jésus ; mais bénissons, remercions, louons et adorons dans le plus profond anéantissement de notre âme. Soyons toujours fidèles *à le servir de cette manière* si sainte, si aimable et si infiniment agréable à notre Père qui est dans le ciel. Il est bien certain que les plus grands saints l'ont servi de cette manière ; et je crois qu'ils ont appelé cette voie *la voie passive ;* ce qui ne dit rien autre chose, à ce qu'il me semble, sinon que *nous tâchons dans cet état de ne rien faire* et de calmer tous les mouvements de notre âme, nous unissant tout doucement à la grâce qui est en nous, et qui nous meut en toutes nos actions extérieures et intérieures.

» Pardon, mon très cher, si je me laisse aller à l'ardeur de mes désirs et de mes pensées...

» Suivez la grâce et ne la précédez jamais [7]. »

Il y a manière et manière de servir. Celle que le P. Libermann désire si ardemment pour lui-même et pour les autres, « celle des grands saints », ce n'est pas la manière violente, « une voie de travail laborieux, qui coûte beaucoup et produit peu, en comparaison des voies parfaites ; car dans cette voie l'âme fait beaucoup et Jésus peu [8] ; « c'est la voie passive, où l'âme se renonce certes, mais par « un arrêt » des actions naturelles et égoïstes, surtout des affections et pour laisser le champ libre à Dieu — « une voie de repos où Jésus fait beaucoup et l'âme peu ».

---

[7] Issy, 27 janvier 1835, *L. S.*, I, p. 74-76.
[8] *L. S.*, II, p. 517.

Avant d'entrer dans l'examen approfondi de la nature de cette voie, de ce « laisser faire », commençons par reconnaître les fondements psychologiques sur lesquels elle repose.

Quelle est l'influence du caractère sur la sainteté ?

Un disciple très aimé du P. Libermann, M. Dupont séminariste, avait eu avec lui, à La Neuville, trois conversations à ce sujet. Sur sa demande, il lui en fit un résumé assez étendu, parce qu'il l'estimait « de grande importance ». L'essentiel est contenu dans ces lignes :

« Plus le caractère influe, moins les actions sont saintes ; moins il influe, plus elles sont saintes [9]. »

Les preuves sont semées ici et là. Elles peuvent se ramener à trois chefs.

1° *L'expérience.*

« Combien de caractères extrêmement ardents se donnent à Dieu et le servent avec des grands désirs de bien faire et de parvenir à la sainteté et ne vont pas très loin, et d'autres naturellement mous qui, animés par la grâce avancent grandement [10]. »

2° *La lecture de l'Evangile et de saint Paul.*

« Examinez bien le saint Evangile et saint Paul et vous n'y trouverez nulle part qu'on vante les beaux caractères comme faits pour être de grands saints ; mais à chaque page on y répète que la grâce fait tout ; on y abaisse la nature et on la met bien bas, saint Paul dit dans un passage qu'aucun homme ne doit se glorifier devant Dieu comme étant quelque chose : tout ce qu'il a dans l'ordre surnaturel, il le tient de la grâce divine *Quis te discernit ?*, dit-il, c'est-à-dire, en quoi te distingues-tu au-dessus des autres, par ta perfection surnaturelle ? Qui voit en toi plus que dans les autres, pour que tu puisses te glorifier ? *Qui habes quod non accepisti ?* Quelle perfection de sainteté as-tu qui ne t'ait été donnée d'en haut par la divine grâce ? *Si autem acceperis, quid gloriaris quasi non acceperis ?* Voilà un passage qu'on peut adresser à tous ceux qui se glorifient dans la richesse de leur naturel et de leur caractère. J'ai l'idée que saint Augustin l'emploie contre Pélage [11]. »

3° *La nature même du caractère.*

Le péché résidant dans notre chair, le caractère qui est « intimement lié » aux sens, est « toujours vicieux plus ou moins » [12], mais même abstraction faite du péché, le caractère ne peut influer qu'indirectement et au début de la vie spirituelle sur la sanctification.

---

9 9 août 1842. *L. S.*, III, p. 96.
10 *L. S.*, III, p. 98.
11 *Ibid.*
12 *L. S.*, III, p. 96.

« Le caractère détermine une certaine forme dans les opérations sensibles de l'âme, et la modifie dans son action sensible ; il n'a donc d'influence directe que sur la partie inférieure, et il ne peut par conséquent en avoir de directe sur la sainteté ; au contraire, la grâce agit directement dans la partie supérieure de l'âme, c'est là que réside Notre-Seigneur par la grâce sanctifiante, pour en dominer la partie inférieure et sensible.

« Aussi le caractère a sa grande influence dans les commencements, lorsque nous sommes dans un état sensible... le caractère se manifeste davantage et y met toute sa teinte ; aussi la sainteté est moindre [13]. »

Nous avons vu la conclusion de toutes ces remarques d'ordre psychologique : *Plus le caractère influe, moins les actions sont saintes.* Il faut y ajouter cette autre conclusion, à peine différente, mais d'ordre pratique : *ne pas donner d'action au caractère :* et comme le caractère est mis en jeu par l'imagination, arrêter le travail de cette faculté.

« Si vous voulez donner de l'action au caractère, et faire embrasser le bien à une âme selon toute l'étendue des forces de son caractère... prenez-la par l'imagination qui met en jeu le caractère et lui donne un grand développement. Par là, vous ferez adhérer à Dieu tant que vous pourrez vous rendre maître de l'imagination, *et tout tombera lorsque le jeu de l'imagination cessera,* à moins qu'on ne soit parvenu dans l'intervalle à faire entrer l'âme dans un état plus solide, où elle se rend plus docile à la grâce, et où la grâce agit sur elle plus fortement... Une sainteté de caractère est une sainteté presque nulle, parce que la grâce y est pour peu de chose [14]. »

Dans notre coopération à la grâce, le caractère, s'il est agissant sera donc plutôt un obstacle, mais notons bien que dans la psychologie du P. Libermann, le caractère n'est que la physionomie extérieure de l'âme, celle qui résulte des activités sensibles et naturelles : « Il détermine une certaine forme dans les opérations sensibles de l'âme et la modifie dans son action sensible [15]. » La volonté, par contre, sera appelée à « adhérer » aux mouvements de la grâce ; c'est du fond de l'âme que doit partir tout mouvement, parce que Jésus se tient là, non à la surface, dans l'imagination.

Si nous voulons la raison dernière de cette conclusion : ne pas donner d'action au caractère, et surtout de cette autre que nous étudierons plus loin : laisser Dieu agir, il faut rechercher ici la conception que se faisait le P. Libermann de l'homme vis-à-vis de Dieu.

« Dieu c'est tout, l'homme c'est rien. »

Ces paroles recueillies sur ses lèvres d'agonisant marquent les moments rythmiques de tout son élan vital surnaturel : la grandeur de Dieu et l'ineffable misère de l'homme. Lorsqu'il se mettait en prières, il se sentait spontanément attiré vers ces deux abîmes.

« Si Dieu, écrit-il, fait à une âme la grâce de lui faire voir quelque petite chose de sa grandeur et de sa gloire, elle ne sait que devenir en sa présence ; elle voudrait rentrer *dans son néant* devant elle, et elle se laisse aller

---

[13] *L.S.*, III, p. 95.
[14] *Ibid.* p. 99.
[15] *Ibid.*

à des humiliations inexprimables avec une joie immense : elle en fait sa nourriture et *sa vie* [16]. »

Il aurait accepté cette définition que fit de lui son demi-frère, le rabbin sectaire de Nancy : « Un homme sans valeur, une nullité... il ne vaut pas la peine qu'on en parle [17]. » Il l'aurait acceptée comme le définissant parfaitement lui-même et « tout homme venant en ce monde ».

Il avait une telle idée de la misère de l'homme ! « La grande et incompréhensible misère de l'homme [18]. »

A l'école des rabbins, il avait lu tout jeune la réponse divine *quid est homo*, « qu'est-ce que l'homme ? » :

> « *Rien d'intact en ma chair sous ta colère*
> *rien de sain dans mes os après ma faute*
> *... ravagé, prostré, à bout...*
> *plus rien d'intact en ma chair*
> (*Je suis*) *brisé, écrasé, à bout* [19]. »

Devenu chrétien après une crise humiliante pour sa raison et qui lui fit expérimenter cette grande misère (la plus grande de toutes, notait-il plus tard) d'être un grand misérable et de ne pas le savoir, il sentit davantage l'infirmité humaine.

« Quand une fois on est uni à Dieu par les trois vertus et qu'on reçoit ses communications, on sent encore plus vivement sa dépendance absolue de Dieu. On sent bien vivement combien on est pauvre sans lui [20]. »

Aussi bien, l'enseignement de M. Olier, son premier maître, sur le néant et la faiblesse de la créature ne devait pas peu contribuer à aider dans ce sens l'action de la grâce. Bien des années après son passage au séminaire, devenu supérieur de religieux, il ne leur donnera pas un autre enseignement. L'homme, leur dira-t-il,

1° n'est rien en lui-même. Il n'est rien dans son origine ; son « petit être » est un être d'emprunt, que nous tenons de Dieu et qui ne « nous appartient en aucune façon ». — D'où, complète dépendance de Dieu, qui nous a tout donné et peut tout nous enlever : « Les qualités naturelles, les talents, la prospérité, la fausse gloire ». — « Ce petit être est si peu de chose qu'on pourrait l'appeler le néant, même pendant le temps de son existence ». — « Enfin, *cette pauvre et petite existence* naturelle, empruntée, retombera dans le néant par la mort [21]. »

2° Il n'est rien vis-à-vis de Dieu. « La créature n'a été faite que pour le créateur et en rien du tout pour elle-même, car Dieu n'a pas pu me faire pour moi, puisqu'avant qu'il m'eût créé, je n'étais rien [22]. »

---

16 *E. S.*, p. 345.
17 *N. et D.*, I, p. 17.
18 *L. S.*, II, p. 408.
19 *Ps.* 38.
20 *E. S.*, p. 21.
21 *E. S.*, p. 341-344, *passim*.
22 *E. S.*, p. 285.

Fecisti nos ad te : « Dans la recherche des créatures, l'homme sent toujours le même vide et le même besoin. » Nos âmes, en effet, sont « vides par elles-mêmes » « leurs facultés, intelligence, mémoire et volonté, ne sont que des puissances dont chacune a la faculté d'arriver à son bonheur, mais ne trouvant rien en elle-même, sur quoi elle puisse exercer cette faculté, ni qui puisse la satisfaire, se voit forcée de l'exercer en tendant vers Dieu, si elle veut trouver son bonheur ». — « Par elle-même, notre âme est « un vase vide qui ne trouve que de la misère, de la faim et de la soif » en soi [23]. »

L'homme est donc le *mendiant de Dieu* : « En cette vue et en ce recours continuel vers celui qui est capable de satisfaire notre disette, nous devons nous mettre pour ce que nous sommes vis-à-vis de lui, et par rapport aux besoins que nous avons, et par rapport aux biens immenses renfermés en lui, c'est-à-dire, comme des créatures devant le créateur, mais *comme des créatures qui sont dans la dernière indigence,* qui espèrent, malgré leur bassesse, que le créateur les regardera et s'abaissera vers elles, et cela avec la disposition qu'exige encore notre péché [24]. »

On pourrait craindre que cette conception toute augustinienne de la grâce, n'amène à des conséquences pratiques assez pessimistes, mais il n'en est rien. Puisque l'homme n'est capable de rien faire, Dieu se doit alors de tout faire dans notre sanctification, et « c'est tant mieux ».

A un séminariste qui va approcher du sous-diaconat et craint de s'engager devant les responsabilités d'une consécration totale à Dieu, il communique ainsi son optimisme :

« La vue de notre incapacité et de notre nullité doit être pour nous un grand sujet de paix, en nous convainquant que Dieu lui-même veut mettre la main à l'œuvre pour opérer en nous et par nous, toutes les grandes choses auxquelles il nous destine. Car il connaît bien mieux que nous, notre pauvreté et notre misère. Et pourquoi donc nous a-t-il choisis, sachant que nous ne pouvons rien, sinon pour montrer avec évidence que *c'est lui qui fera l'ouvrage, et non pas nous* [25]. »

Plongé lui-même dans une « extrême affliction », dans une angoisse « qui (lui) a coûté bien des larmes », alors qu'il pense à ses péchés « qui ont déjà causé aux âmes tant de maux », il profite de cette vue plus sentie de sa misère pour s'en remettre totalement à Dieu : à lui de le délivrer. *Ipse evellet de laqueo* [26].

« Lorsque je considère quelquefois ma propre malice, toutes les ruses de l'ennemi, les pièges continuels qu'il m'a tendus et qu'il ne cesse de me tendre, pièges dans lesquels je suis tombé et tombe encore toujours ; quand je pense à ma faiblesse, à mon aveuglement, à ma corruption, à mon extrême incapacité, alors vraiment je ne sais que devenir. Qui pourra jamais me

[23] *E. S.*, p. 18-19.
[24] *E. S.*, p. 286.
[25] 27 mai 1836. *L. S.*, I, p. 173.
[26] *L. S.*, I, p. 505.
[27] Rennes, 1838. *L. S.*, I, p. 502-503.

délivrer de tant de maux et m'empêcher de m'éloigner de mon Dieu ? C'est Jésus, très chers frères, mais *Jésus tout seul avec sa divine Mère* [27]. »

Ne faisons donc pas du P. Libermann un pessimiste. Ce serait d'abord oublier qu'il parle en mystique et non en théologien. Ce serait surtout ne pas voir le but que se propose le sage directeur en invitant ses disciples à « avoir en horreur le mauvais gueux [28] ». Ce but c'est avant tout :

Nous convaincre de la nécessité d'une intervention divine.

« Il faut que Dieu commence »

« Nous sommes tombés dans un si grand excès de corruption et de mal par notre péché que, par elle-même, notre âme est incapable de tendre vers Dieu, notre esprit incapable de rien concevoir des choses divines et de ce qui pourrait nous sauver et notre volonté incapable de l'aimer. *Il faut que Dieu commence* par nous relever de l'excessif néant et incapacité où nous sommes pour ce qui le touche et pour avoir la vie. *Il faut qu'il nous donne la lumière* pour que notre esprit puisse discerner et qu'ensuite il nous attire pour que nous suivions cette lumière ; sans cela impossible d'arriver jusqu'à lui [29]. »

Et il faut que Dieu « continue »

« De plus, même quand nous sommes en Notre-Seigneur, il *faut qu'il continue sans cesse* ses grâces pour nous y faire persévérer, parce que notre péché nous en détourne sans cesse...

... Par là *on peut voir combien notre salut dépend de la miséricorde divine* [30]. »

La sainteté, dilatation de la grâce

Jésus doit donc venir au secours de l'âme. Comment le P. Libermann conçoit-il théologiquement cette action et notre façon d'y répondre ?

La sainteté, pour lui, est une « dilatation de la grâce sanctifiante » (*E. S.*, 77). Cette dilatation se fait par l'adhérence de notre âme à Jésus vivant en nous, et par la coopération aux mouvements qu'il nous envoie.

« Nous adhérons à la vie de Jésus qui est en nous et nous la développons de plus en plus dans nos âmes, en coopérant à la grâce actuelle qui nous pousse. » (*E. S.*, 79.)

« Cette vie divine se produit ainsi dans l'âme : l'homme pécheur étant vide de Dieu et sans vie ne serait jamais capable de faire un pas vers cette vie ; alors Notre-Seigneur vient à son secours en l'excitant par sa grâce... Si le pécheur se rend à la grâce de Jésus-Christ, *alors il y opère* cette commu-

[28] *L. S.*, I, p. 24.
[29] *C. J.*, p. 259.
[30] *C. J.*, p. 260.

nication de vie et de justice éternelle du Père dont il lui donne participation. » (*E. S.*, 71.)

Notre-Seigneur a bien exprimé toutes ces choses dans ces paroles qu'il dit à saint Jean dans *l'Apocalypse : « Ecce sto ad ostium et pulso ; si quis audierit vocem meam, et mihi aperuerit januam, intrabo ad illum et caenabo cum illo et ipse mecum* [31]. » (*E. S.*, 73.)

... « Notre-Seigneur, vivant ainsi en nous, donne à nos âmes une grâce pour l'action. Par cette grâce, il commence par *jeter un trait de lumière* dans notre intelligence sur l'acte qu'il veut nous faire faire : ensuite il *nous excite* à tendre vers cet acte ; puis il y applique notre volonté pour l'aimer, et alors l'acte est déjà accompli dans notre intérieur : *nous le voulons ;* il finit par nous *fortifier* dans l'opération et enfin par nous en faire recueillir les fruits. Chacune de ces différentes grâces pour l'action nous est *nécessaire* et si l'une d'elles manquait, nous nous arrêterions. » (*E. S.*, 75.)

Cet exposé est d'une grande sûreté théologique ; notre coopération y est affirmée et quand nous coopérons, c'est bien nous qui agissons ; « nous le voulons », mais la nécessité absolue de la grâce y est non moins affirmée et surtout l'action intime de Notre-Seigneur. C'est lui qui éclaire, qui excite, qui applique, qui fortifie, qui fait fructifier. A quoi se réduit la coopération ? A écouter sa voix et à ouvrir la porte du cœur obstrué par les affections naturelles.

Cette page des *Ecrits spirituels* a été lue en conférence, mais il ne faudrait pas croire qu'elle ait été amenée par le souci de faire un traité complet de spiritualité, et qu'elle soit comme isolée dans la doctrine du Vénérable Père.

Notre nature avec toutes les forces qu'elle renferme, ne saurait jamais être capable de nous donner le moindre degré de sainteté. Nous sommes dans une entière dépendance de Notre-Seigneur, « *qui seul peut nous communiquer cette sainteté selon le bon plaisir* de son Père céleste, et cela quelle que soit notre nature... Nous n'avons aucun mérite en nous-mêmes. Jésus seul renferme tout mérite. C'est *lui qui mérite en nous et dans les œuvres* » (*L. S.*, III, 91-92).

Le P. Libermann sait que dans la doctrine de la grâce « il y a deux excès à éviter », celui de « croire avec Luther que tout notre mérite étant en Notre-Seigneur, il nous suffit de croire en lui pour avoir tout son mérite », et celui de Pélage qui « serait de *mettre tout dans notre travail* » (*ibid.*). En bon théologien, il se tient avec l'Eglise entre les deux, mais il croit plus utile aux âmes de dénoncer le second, et tout en affirmant la nécessité de notre coopération, il revient sans cesse à la conception augustinienne de la grâce et du mérite, « ce n'est pas nous, c'est Lui ».

« *Il faut travailler* », il faut coopérer, autrement la grâce qui nous excite ne serait pas en nous, elle ne nous serait pas appliquée ; *mais* en travaillant, en coopérant, *ce n'est pas notre travail*, mais la grâce qui nous rend du mérite... » (*L. S.*, III, 93.)

---

[31] *Apoc.*, 3 : 20 : « Voici que je me tiens à la porte et je frappe, si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi. »

La lettre citée plus haut, où il résume des entretiens qu'il avait eus avec un séminariste sur « les principes fondamentaux de la vie spirituelle » (*L. S.*, III, 91), contient la même doctrine de la grâce actuelle. « Ce divin Sauveur est dans nos âmes comme une étincelle que nous recevons dans le baptême, et qui tend sans cesse à embraser tout ce qu'elle trouve de combustible en nous au feu divin. Pour que ce feu divin de l'amour de Jésus puisse prendre en nous et nous enflammer, *il faut qu'il trouve des ouvertures* pour pénétrer et qu'il ne rencontre pas d'opposition. Ce qui lui est essentiellement opposé, ce sont les affections naturelles. Dès qu'une action de notre âme est inspirée par un mouvement, un sentiment, un désir, une jouissance naturels, cette action n'est pas susceptible d'embraser notre âme, mais, au contraire, elle amortit l'action de la grâce en nous. » (*L. S.*, III, 87.)

C'est donc Notre-Seigneur qui est toute notre sainteté. « Toute la sainteté est en Jésus-Christ Notre-Seigneur ; dans notre nature, il n'y a que le péché, lorsqu'elle agit par l'inclination corrompue qu'elle tient d'Adam par le péché originel, ou action indifférente et *nulle par rapport à notre sanctification lorsqu'elle agit par principe de raison...* Toute sainteté en nos âmes ne saurait venir que de la grâce de Jésus dans laquelle nous avons la communication de sa vie. Notre adhésion est nécessaire, et les mérites de Notre-Seigneur sont nuls pour une âme qui n'y adhère pas pratiquement par sa volonté. *Mais* en y adhérant par notre volonté, et en réduisant en acte le mouvement de la grâce intérieure, *ce n'est pas notre action* ou adhésion qui a le mérite, *elle sert à attirer en nous le mérite* de Notre-Seigneur, qui nous est appliqué de cette façon. » (*Ibid.*, 92-93.)

« Mais... ce n'est pas notre travail, mais... ce n'est pas notre action » — toujours cette peur de trop accorder à la nature et ce souci d'arrêter le plus possible son travail.

« Par conséquent, conclut-il, le plus ou moins de vertu surnaturelle qu'il y a dans une âme, *ne dépend pas du plus ou moins de son travail*, mais du plus ou moins de la grâce qui y est et dont l'acte procède. » (*Ibid.*, 93.)

Même conclusion dans les *Ecrits spirituels :* « On peut conclure... *qu'il est fort inutile de se mettre en grande activité naturelle* pour la pratique des vertus. » (*E. S.*, 81.)

« Par notre action purement naturelle nous ne pouvons pas adhérer à la grâce et à la vie de Jésus qui est en nous. De là plus nos actions se font avec paix et calme par le mouvement intérieur et l'impulsion de la grâce divine, plus elles sont saintes ; plus au contraire il s'y trouve de l'agitation, du travail et de l'industrie humaine, de l'opération propre, moins elles sont saintes et parfaites. » (*Ibid.*, 81-82.)

Jésus, Maître intérieur et notre unique lumière

Il arrive au P. Libermann lorsqu'il parle de l'activité divine d'en faire deux parts : donner le désir ou l'impulsion et l'accomplir ; c'est ainsi qu'il écrit :

« Vous désirez avancer dans la voie de la sainteté, c'est lui qui vous donne ce désir, c'est aussi lui qui doit l'accomplir. Saint Paul dit que Dieu nous donne le vouloir et le faire. Nous ne pouvons rien vouloir dans l'ordre de la grâce par nous-mêmes, Dieu nous donne ce vouloir. Quand nous l'avons, nous ne pouvons pas en venir à l'exécution par nous, Dieu nous donne le faire. » (*L. S.*, III, 602.)

De ces deux parts de l'activité divine, la première, celle qui consiste à donner l'attrait et la lumière précédant l'attrait, est rappelée très souvent par le P. Libermann. Jésus est le Maître intérieur, qui, du fond de l'âme, enseigne lui-même sa doctrine et manifeste sa volonté. Avant d'aborder l'étude de la nature du « laisser faire », il faut insister sur ce dernier point et voir comment cette idée est sous-jacente à tous les conseils concernant l'étude.

Un séminariste fervent, qui s'était engagé résolument dans la voie d'abandon, mais semblait hésiter à se laisser conduire aux lumières du Maître intérieur, avait demandé à l'abbé Libermann, alors maître des novices à Rennes, quelques conseils sur la lecture des auteurs spirituels, de saint Jean de la Croix en particulier. Cette lecture était-elle utile ? Devait-on y puiser le secret de la perfection ou bien tout attendre des enseignements de Jésus ? Voici la réponse :

« Il a plu à Notre-Seigneur que je lise justement les ouvrages de saint Jean de la Croix, de manière que je connaisse un tant soit peu ce que dit ce grand auteur et ce saint homme. Je ne suis pas bien avancé ; je suis actuellement au livre III, chapitre IV... Je crois que saint Jean de la Croix a eu de très grandes lumières de Dieu et tout ce qu'il dit est admirable. *Mais je crois aussi que notre divin Maître est encore plus admirable, et ce qu'on apprend de lui est plus beau, plus lumineux et plus sanctifiant pour nos âmes.* Je crois même *qu'il n'y a que lui qui puisse nous éclairer,* se faire connaître à nos âmes, et nous faire connaître à nous-mêmes. Il est donc certain que ce n'est qu'en lui seul qu'il faut chercher notre lumière, notre sainteté et notre vie. Ne vous inquiétez donc de rien, mon très cher, allez à Jésus de toute votre âme et ne cherchez rien en dehors de lui... »

« On vous a dit qu'il y a présomption à attendre une lumière extraordinaire de Dieu pour vous conduire. Mais cela ne signifie rien : ce ne sont pas des lumières extraordinaires qu'on attend, mais de très ordinaires et *accordées à tous ceux qui se renoncent en toutes choses et se donnent pleinement à Dieu.* S'il ne peut se manifester et se communiquer à tout le monde, c'est que tout le monde ne veut pas se vider de soi-même. » (31 mars 1838, *L. S.*, I, 450-453.)

« ... Quant à l'étude de la théologie mystique, je crois que la lecture de certains ouvrages peut être utile à certaines personnes. Mais en règle générale, dans les commencements, avant que l'état de notre âme soit bien déterminé devant Dieu et bien solidement fixé, il ne faudrait point du tout lire d'auteurs mystiques ; au moins, faudrait-il bien faire son choix et ne lire que ceux qui parlent de la perfection d'une manière générale, qui posent les principes fondamentaux et n'entrent pas dans le détail des voies particulières, comme M. Olier et quelques-uns de ce genre. *Autrement*

on se fixerait dans l'esprit une manière d'agir qui pourrait plaire sans être selon Dieu. » (*Ibid.*, 455.)

Toute lecture n'est donc pas défendue ; celle de la vie des saints est même conseillée dans la même lettre, et le séminariste peut continuer « puisqu'il le faut » à fréquenter saint Jean de la Croix, mais attention à la recommandation, qui n'est pas seulement pour lui, mais « pour tout le monde ».

« *Ne cherchez jamais à vous instruire par les livres. Notre-Seigneur seul est notre Maître ;* c'est lui qui veut bien nous instruire et nous faire connaître toutes les choses que nous devons savoir ; c'est en lui qu'il faut chercher toute notre lumière. Ceci est, je crois, pour *tout le monde ;* tous doivent se renoncer et *chercher leur unique lumière en Notre-Seigneur* dans l'union continuelle de leurs âmes à ce cher et adorable Maître. » (*Ibid.*, 456-457.)

Dans ce « tout le monde » il faut voir au moins, d'après ce qui précède, toutes les âmes assez généreuses pour se renoncer parfaitement et l'on ne peut dire que la règle n'est proposée qu'au lecteur de saint Jean de la Croix. Aussi bien les lettres ne manquent pas dans la correspondance du P. Libermann qui donnent le même conseil et pareillement généralisé [32].

« Pour les lectures d'auteurs spirituels, écrit-il à un autre séminariste, je ne vous conseille pas d'en faire beaucoup. Vous pourriez prendre une vie de saint... Si vous préférez un auteur spirituel, prenez un ouvrage substantiel dont les matières ne soient pas délayées, *parce qu'il vaut mieux que vous laissiez former votre âme par le mouvement intérieur de Dieu* que par des choses que vous lirez dans les auteurs. Pour avancer véritablement dans la perfection, *vous avez besoin, comme bien d'autres, de tenir votre esprit en repos.* D'ailleurs, pour tout le monde, l'unique moyen d'y faire des progrès *c'est de chercher Dieu dans son intérieur et de se laisser former par lui seul et non par des choses étudiées* [33]. Lisez donc peu et ne mettez pas votre confiance en ce que vous lisez, mais dans l'Esprit de Notre-Seigneur qui demeure en vous et à qui il faut unir et abandonner entièrement votre âme. Voilà, mon cher, *la source de toute perfection.* » (*L. S.*, II, 381-382.)

Dans la même lettre, l'Esprit Saint est encore appelé « *le grand docteur* qu'il faut écouter et à qui il faut donner, doucement et paisiblement, (son) attention intérieure. » (*Ibid.*, 384.)

Dans une autre, « le directeur d'âme ». « Je vous répète et je réitère ce que je vous ai déjà dit : Notre-Seigneur doit être le directeur de votre âme et ceci n'est pas seulement pour vous, c'est *pour tout homme apostolique.* » (29 janvier 1845, *L. S.*, III, 460.)

Ailleurs encore, « le guide » ; et l'âme est invitée à laisser entièrement de côté ses propres lumières et sa propre volonté pour n'être menée que par le divin Esprit. Notre-Seigneur, il est vrai, prend soin de l'aveugler lui-même, mais elle n'est encore qu'aux débuts de la voie de perfection ; n'importe, qu'elle s'abandonne à sa conduite. Quant aux livres de théologie,

[32] Voir là-dessus la fiche du premier numéro de *Spiritus* (N.D.L.R.).
[33] C'est le Vénérable lui-même qui souligne ces deux dernières lignes.

elle doit les étudier et même « avec goût », mais ce ne sont pas les livres qui doivent lui faire connaître la science de Dieu ; qu'elle l'étudie donc ; celui « qui croirait pouvoir s'en passer, courrait grand danger d'être dans l'illusion et la présomption », mais qu'elle le fasse « sans tant y mettre d'estime, sans vouloir en avoir tant » (15 février 1839, *L. S.*, II, 194-195).

Ces témoignages peuvent suffire à nous montrer la persuasion où était l'abbé Libermann que pour toutes les âmes vraiment renoncées, il n'y avait aucune témérité à écouter les directives du Maître intérieur et cela simplement en y prêtant une oreille attentive, l'oreille du cœur. Devenu supérieur de congrégation et ayant une expérience de directeur déjà considérable, il exposait en lecture spirituelle à ses novices la même doctrine. Les notes prises par l'un d'eux, M. Le Saout, au cours de ses conférences sur l'étude de la sainteté, nous sont une preuve que son sentiment n'a pas varié. Nous y lisons :

Il y a une science de la sainteté qui « est tout à fait différente de la science théologique ; elle peut exister sans la théologie et très souvent la science théologique existe sans elle. C'est l'esprit de Notre-Seigneur, existant en nous comme dans un temple, qui nous l'enseigne, *pourvu que nous l'écoutions ; il ne faut pas l'aller chercher ailleurs qu'en nous, ce docteur de la sainteté ;* il nous a été communiqué au baptême, prenons garde d'empêcher son action » [34].

Pour expliquer sa pensée qui peut paraître un peu paradoxale, il distingue une « étude spéculative de Dieu », qui est la théologie, étude de l'esprit, et « une étude pratique de Dieu », qui est la sainteté, « étude du cœur », c'est-à-dire, une étude qui se fait avec le cœur ; elle consiste « à se mettre *en rapport immédiat avec Notre-Seigneur* », à se voir en lui pour le voir ensuite en soi et se laisser former par lui. « Au lieu de nous former nous-mêmes sur le modèle qui nous a été donné, nous attendons que Jésus vienne lui-même en nous pour nous façonner par le travail de sa grâce, car les efforts que nous pourrions faire pour acquérir de la ressemblance avec ce modèle, ne seraient que des efforts naturels et par conséquent de nulle efficacité dans l'ordre surnaturel. »

Sont signalés ensuite comme obstacle à cette étude pratique, l'inclination à vouloir tout analyser et systématiser, l'étude imaginaire, l'attachement aux pures formes.

« On s'attache quelquefois aux pures formes ; on aimera Boudon, M. Olier ou saint François de Sales, selon sa tournure d'esprit, parce que ces écrits sont tournés de telle et telle façon... parce qu'il y a du sentiment. Il faut toujours aller à la substance des choses et ne pas faire attention à la forme. »

Parmi les novices du Gard, peu sans doute avaient dépassé les premières demeures spirituelles et pourtant il leur était dit à tous que le Maître intérieur les enseignerait « pourvu qu'ils écoutent », qu'ils ne devaient pas le chercher ailleurs qu'en eux-mêmes, qu'ils devaient prendre garde d'empêcher son action directrice ; il leur fallait « se laisser mouvoir ».

Henri DUBREIL.

[34] Cahier inédit possédé à la maison mère des Pères du St-Esprit.

Chaque année dans notre numéro de Pentecôte, nous nous attacherons à recenser ce qui paraît sur le Saint-Esprit. Aujourd'hui nous analysons les ouvrages les plus récents de langue française. Plus tard nous donnerons un bilan rétrospectif des études valables publiées au cours des cinquante dernières années. Nous entendons aussi prospecter sur ce sujet les diverses revues de spiritualité et de théologie, les encyclopédies religieuses, l'enseignement catéchétique, enfin les documents patristiques qui ont fait l'objet d'une nouvelle traduction.

Spiritus *se devait d'ouvrir cette première chronique par un hommage au* P. Ed. LEEN, c.s.sp., *le dom Marmion de langue anglaise Nous regrettons vivement de n'être pas encore en mesure d'offrir à nos lecteurs la recension qu'à cette fin nous avions sollicitée. Son chef-d'œuvre* The Holy Ghost *publié à Londres en* 1937 *a été traduit par le P. Péghaire sous le titre* La Pentecôte continue *(éd. Fides, Montréal, Paris* 1952 — 14×22,5 *cm,* 306 *p.). Cet ouvrage magistral reste sans équivalent, à notre connaissance, dans la littérature religieuse contemporaine par la profondeur de ses aperçus spéculatifs concernant la personne de l'Esprit divin.*

Il nous faudra donc y revenir et nous en profiterons pour présenter en même temps les nombreux travaux sur le Saint-Esprit de nos confrères irlandais et américains (PP. B.-J. Kelly, J. Kearney, W.-F. Stadelman, S.-J. Kopilinski, F.-T. Hoeger, J.-F. Carroll, ,L.-A. Bushinski J.-P. Lauritis...).

L'ACTION DU SAINT-ESPRIT DANS NOS AMES

En cet ouvrage, le P. Alexis RIAUD, *c. s. sp.*, directeur de l'Archiconfrérie du Saint-Esprit et gérant de *La Dévotion au Saint-Esprit* (voir ci-dessous p. 393), s'est proposé de rappeler « les notions essentielles que tout fidèle a intérêt à connaître » sur le Saint-Esprit : sa personne, son rôle dans l'œuvre de notre sanctification, ses dons et ses fruits (p. 13). L'ouvrage, de fait, se compose de trois parties : Ce qu'est le Saint-Esprit — Les Dons du Saint-Esprit — Les Fruits du Saint-Esprit. La deuxième édition, que nous analysons, ajoute à la première des notes de théologie, en appendice.

Il n'est que de se rappeler « le rôle primordial absolument nécessaire qui revient à l'Esprit Saint » dans l'œuvre de notre sanctification (p. 11), pour se rendre compte de l'utilité de cette étude : « Livre opportun, en un temps où il est nécessaire de revenir à l'essentiel », déclarait un recenseur de la première édition. Avec lui on conviendra de même que : « Méditer convient mieux, ici, que lire. » (P. Damiron, dans *Lumière et Vie*, sept. 1954, p. 151.)

Oui : « c'est Lui, l'Esprit qui vivifie, et nul ne saurait être véritablement enfant de Dieu que dans la mesure où il se laisse diriger par

* A. RIAUD, *c. s. sp. : L'Action du Saint-Esprit dans nos âmes.* — Ed. Spes, Paris 1956. 14×18 cm, 174 p. En vente aussi aux Bureaux de l'Archiconfrérie, 30, rue Lhomond, Paris (5e).

Lui. » (p. 11.) L'Esprit Saint joue « un rôle primordial et absolument nécessaire... dans l'œuvre de la sanctification de toute âme » (p. 10). C'est de lui « que nous devons attendre la sainteté » (p. 13).

Puisse, comme le souhaite l'auteur, ce livre apporter réconfort et soutien aux âmes « que la vue de leur impuissance à bien faire risque de décourager et de détourner du chemin de la perfection » (*ibid.*). Puisse-t-il apporter à ses lecteurs un surcroît de lumière et d'amour.

Le texte est simple : l'ouvrage a en vue les fidèles. Cela ne veut pas dire qu'il ne soit pas à base théologique. Bien au contraire, le souci de la rectitude doctrinale s'allie à celui de la clarté dans l'exposition.

I. *Ce qu'est le Saint-Esprit.*

Le chapitre premier le montre dans la *Trinité sainte :* il est amour mutuel du Père et du Fils.

Le chapitre deuxième le considère dans *l'Eglise :* il est l'âme du Corps mystique du Christ, qui est son Eglise : « C'est par l'Esprit Saint que nous sommes un avec le Christ [1]. » Saint Augustin déjà avait établi la comparaison que reprendra le Docteur angélique : « Ce que l'âme est au corps de l'homme, le Saint-Esprit l'est au corps de Jésus-Christ, qui est l'Eglise. Le Saint-Esprit fait dans l'Eglise ce que l'âme fait dans tous les membres d'un corps [2]. » Ce qui, explique saint Thomas, signifie que l'Esprit Saint « vivifie et unit invisiblement l'Eglise » [3]. Il est le principe interne de vie et d'union des membres entre eux et avec le chef, qui est le Christ. Comme le note Pie XII l'Esprit Saint — le même, *la Personne* divine du Saint-Esprit — « réside tout entier dans la Tête, tout entier dans le Corps, tout entier dans les Membres » [4].

Amour du Père et du Fils, âme du Corps du Christ, qui est l'Eglise, le Saint-Esprit est aussi « l'âme de nos âmes » [5]. Le chapitre troisième le montre : Le Saint-Esprit dans *l'âme du fidèle.*

Ces trois premiers chapitres forment un tout harmonieux. A la vérité, on aurait souhaité un exposé un peu plus développé : la question est fon-

---

[1] Saint Thomas, *In Ephes.*, I, 13 : « *Per Spiritum Sanctum efficimur unum cum Christo.* »

[2] *Sermo 267 :* « *Quod autem est anima corpori humano, hoc est Spiritus Sanctus Corpori Christi, quod est Ecclesia : hoc agit Spiritus Sanctus in tota Ecclesia, quod agit anima in omnibus membris unius corporis.* » (Migne, *Patrologie latine,* t. XXXVIII, col. 1231.)

[3] *Somme théologique : III a, q.* 8, *a.* 1 *ad* 3 *um.* Cf. Vauthier, dans *La Vie spirituelle,* janvier 1946, p. 18-26.

[4] Encycl. *Mystici Corporis.* AAS., 1943 ; p. 219.

[5] L'expression est fréquente sous la plume du Vénérable Libermann ; par ex. *L. S.*, I, 442, 459-461, etc.

damentale. La sobriété de l'auteur trouvera sa compensation dans la précision de sa pensée.

II. *Les Dons du Saint-Esprit*

fournissent l'objet des huit chapitres suivants ; à savoir : ce qu'ils sont (chap. quatrième), et chacun en particulier (chap. cinquième à onzième) : le don de science, de conseil, d'intelligence, de sagesse, de piété, de force, de crainte. C'est la nomenclature habituelle ; on remarquera toutefois qu'elle commence ici par les dons de science et de conseil : « Parmi les dons du Saint-Esprit, lisons-nous, il faut placer en premier lieu le don de science », en raison de « son importance pratique dans la vie spirituelle » (p. 48). Il est naturel que, le don de science étant placé en premier lieu, le don de conseil vienne ensuite : « Le don de conseil est au don de science... ce qu'est l'art de guérir les malades à la science théorique de la médecine. » (p. 59.) Il en va autrement dans la perspective de saint Thomas : il énumère en premier lieu le don de sagesse, puis celui d'intelligence [6]. La raison d'être des dons du Saint-Esprit, explique le saint Docteur, est de « parfaire » ou perfectionner la raison et l'appétit humains. Dans l'*appréhension* de la vérité, la raison spéculative est « parfaite » par le don d'intelligence, et la raison pratique par le don de conseil. Dans le *jugement,* la raison spéculative est « parfaite » par le don de sagesse, et la raison pratique par celui de science. L'appétit dans ses rapports à autrui est parfait par le don de piété, et en lui-même, par le don de force, contre la crainte des dangers, et le don de crainte, contre le désir désordonné des biens délectables.

Il en résulte que les plus excellents des dons sont la sagesse et l'intelligence : les deux perfectionnent la raison spéculative, qui préside, pour ainsi dire, à toute l'activité humaine.

De toute manière, les dons du Saint-Esprit ont leur rôle nécessaire, non seulement en la vie *mystique,* où leur influence est prédominante et habituelle, mais encore en toute vie *chrétienne :* c'est là une autre vérité fondamentale, mise en évidence par le Docteur angélique ; les dons viennent en aide aux vertus [7]. Les vertus, tout excellentes qu'elles soient, spécialement les trois théologales : de foi, d'espérance et de charité, tout en surnaturalisant nos actes jusque dans leur *substance,* leur laissent tout de même, y compris les trois théologales, un *mode* d'agir qui par ses faiblesses rappelle l'humain. C'est ce qui explique l'imperfection de nos actes ordinaires de foi, d'espérance, de charité, etc. Les dons, au contraire, dont le rôle est de disposer l'âme à recevoir les motions personnelles du

[6] Ia-IIae, *q.* 68, *a.* 4.

[7] Ia-IIae *q.* 68, *a.* 2 : « Sur la nécessité des dons », et *a.* 8 : « Sur les rapports entre les dons et les vertus, théologales et morales. »

Saint-Esprit habitant en elle [8], donnent à notre activité un mode qui, par sa promptitude et sa sécurité, par sa force et sa douceur, rappelle le mode divin d'agir, le mode du Saint-Esprit.

Par les vertus, explique encore saint Thomas, nous nous mouvons nous-mêmes à agir ; par les dons nous sommes mûs par le Saint-Esprit [9]. En cela consiste la supériorité des dons : « Les dons dépassent la perfection commune des vertus... quant au mode d'agir, en ce que l'homme est mû par un principe supérieur [10]. » D'autre part, étant donnée la transcendance de la fin, qui n'est autre que la communion parfaite de vie, par la connaissance et l'amour, avec les trois divines Personnes dans la gloire éternelle, les motions personnelles de l'Esprit Saint deviennent nécessaires en toute vie chrétienne [11]. En effet, celui « qui nous meut vers la vie éternelle » est l'Esprit Saint habitant dans nos âmes, selon cette parole de Jean (4 : 14) : « L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant pour la vie éternelle » [12] ; et « personne ne peut parvenir à l'héritage de la terre des bienheureux s'il n'est mû et conduit par le Saint-Esprit. C'est pourquoi, pour obtenir cette fin est-il nécessaire à l'homme » d'avoir, en outre des vertus, les dons du Saint-Esprit [13]. Saint Thomas rappelle ensuite la déclaration de saint Paul : « Ceux-là sont fils... et (donc) héritiers... qui sont mus par l'Esprit de Dieu. » (Rom. 8 : 14 et 17.)

III. *Les Fruits du Saint-Esprit*

sont rappelés dans le troisième et dernier groupe de chapitres, du douzième au dix-huitième. C'est une vue synthétique qui nous est proposée : elle est encourageante. Les fruits de l'Esprit Saint dans l'âme chrétienne — dans toute âme chrétienne qui se livre à son action personnelle — sont :

---

[8] Cf. Ia-IIae, *q.* 68, *a.* 1 : « Les dons sont des habitus perfectionnant l'homme de telle manière qu'il suive promptement la motion du Saint-Esprit. » ; *a.* 3 : « Par eux l'homme est perfectionné pour obéir promptement au Saint-Esprit » ; *a.* 8 : « Par les dons, toutes les forces de l'âme sont disposées à se soumettre à la motion du Saint-Esprit. »

[9] IIa-IIae, *q.* 52, *a.* 2 *ad* 1 *um* : « Dans les dons du Saint-Esprit l'âme n'est plus comme se mouvant elle-même, mais bien plus comme mue. »

[10] Ia-IIae, *q.* 68, *a.* 2 *ad* 1 *um*.

[11] Ia-IIae *q.* 68, *a.* 2 : « La motion personnelle de l'Esprit Saint revêt le caractère « d'instinct », ou de spontanéité. »

[12] Ia-IIae, *q.* 114, *a.* 3. — *Jean* 4 : 10 : « Si tu connaissais le don de Dieu... c'est toi qui l'en aurait prié, et il t'aurait donné de l'Eau vive » ; v. 14 : « L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant pour *la Vie éternelle* » ; à rapprocher de *Jean* 7 : 37-39 : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive, celui qui croit en moi ; comme dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. » Il disait cela, ajoute l'évangéliste, de l'*Esprit* que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car il n'y avait pas encore d'Esprit, Jésus n'ayant pas encore été glorifié. » Identification est mise entre : Don de Dieu, Eau vive jaillissant pour la Vie éternelle, et Esprit, fruit de la rédemption opérée par Jésus.

[13] Ia-IIae, *q.* 68, *a.* 2.

l'amour et la joie, la paix, la patience et la longanimité, la bonté et la bénignité, la mansuétude et la fidélité, la modestie, la continence et la chasteté. Qui ne désire ces dispositions d'âme ? Elles sont les fruits de l'Esprit Saint. Une condition est requise pour les avoir : la dévotion à l'Esprit Saint, mais une dévotion vraie, qui livre effectivement et de plus en plus notre âme à son action intime et personnelle, forte et suave, à son action transformante.

C'est la conclusion de cet ouvrage consacré à *l'action du Saint-Esprit dans nos âmes*. Rappelons-nous l'admirable prière du grand apôtre saint Paul pour ses « enfants dans le Christ » ; il priait ainsi : « *Je fléchis les genoux devant le Père,* de qui tire son nom toute paternité aux cieux et sur la terre. Qu'il vous accorde, selon la richesse de sa gloire, *d'être puissamment fortifiés par son Esprit, pour que grandisse en vous l'homme intérieur* : que le Christ habite en vos cœurs par la foi... A celui qui peut... faire infiniment au-delà de nos demandes ou de nos pensées, à Lui soit la gloire dans l'Eglise et le Christ Jésus, pour tous les âges et dans le cours des siècles ! Amen ! » (*Eph.* 3 : 14-21.) Tout cela est l'œuvre de l'Esprit Saint habitant dans nos âmes.

★

Pour répondre à des critiques et désirs formulés à l'occasion de la première édition du présent ouvrage, un *appendice* a été heureusement ajouté ; mais, malheureusement, ce n'est qu'un appendice à un ouvrage qui est resté en soi identique. Il comporte des *notes de théologie*.

Sans doute, le but de l'auteur est-il « simplement d'aider les âmes de bonne volonté à mieux connaître et mieux aimer le divin Esprit » ; sans doute, « certaines questions importantes ayant trait au Saint-Esprit » offrent-elles des difficultés spéciales ; sans doute, les théologiens ne sont-ils pas d'accord sur la façon d'expliquer ces vérités de notre foi, par exemple, « l'habitation du Saint-Esprit dans nos âmes » (P. Damiron, *loco citato*) : ce n'est pas une raison de les omettre, même dans un exposé aux « fidèles » (hé ! nous en sommes tous !). Il demeure qu'il s'agit de « questions importantes » et de « vérités de notre foi ». Nous ne devons en omettre aucune, si difficile soit-elle, et même, si minime soit-elle. Les fidèles aussi ont droit à un exposé intégral et approfondi de leur foi, exposé toutefois adapté dans sa présentation, à leur capacité intellectuelle. Celle-ci est ordinairement bien plus grande que nous ne pensons ; car ils ont l'Esprit Saint en eux : y croyons-nous assez ?

Le premier appendice porte sur *la mission du Saint-Esprit*, en quelques indications sommaires. La question de l'*appropriation* qui y est touchée, demanderait un plus grand approfondissement pour rendre pleinement raison de l'Ecriture et de la Tradition patristique, spécialement grecque. Il suffirait pour cela, sans entrer dans des controverses entre théologiens,

de mettre davantage l'accent sur la *Personne* du Saint-Esprit en éclairant la « communion de la nature (ou vie) divine », dont parle l'apôtre saint Pierre (II *Pierre* 1 : 4), par un rapprochement avec le mystère de la Trinité, ou de la vie divine communiquée, en Dieu du Père au Fils, et du Père et du Fils (du Père par le Fils) à l'Esprit Saint, celui-ci devenant le milieu divin dans lequel se fait « la communion de vie », par la connaissance et l'amour, entre le Père et le Fils, d'une part, et l'âme, hôte de l'Esprit Saint, d'autre part, « communion » imparfaite en cette vie : « Demeurer dans ce corps, c'est vivre en exil loin du Seigneur, car nous cheminons dans la foi, non dans la claire vision » (II *Cor.* 5 : 6-7), mais appelés à sa plénitude dans la clarté de la vision bienheureuse : « Aujourd'hui, certes, nous voyons dans un miroir d'une manière confuse, mais alors ce sera face à face. » (I *Cor.* 13 : 12.) Il y a donc, pour l'appropriation à la *Personne* du Saint-Esprit, une raison propre au mystère de la grâce, ou inhabitation des *trois* divines Personnes en l'âme, mais inhabitation des divines Personnes selon leur *Trinité,* et donc aussi leur ordre trinitaire. Cette raison est *propre* au mystère de la *grâce :* elle le constitue dans son intimité profonde de « communion » avec les trois divines Personnes, c'est-à-dire avec le Père et le Fils par et dans le Saint-Esprit. Est-ce s'écarter des données certaines de la foi ? En tout cas, ce ne serait qu'une exposition de « la raison éclairée par la foi », à laquelle tend la science théologique [14]. Les fidèles seraient-ils incapables de la recevoir ? Ils comprendraient mieux, semble-t-il, l'insistance de l'Ecriture à parler du Saint-Esprit, je veux dire de la *Personne* du *Saint-Esprit,* don du Père et du Fils pour nous faire entrer en communion avec eux.

---

[14] Cf. Conc. du Vatican, S. III, chap. IV, Denzinger 1796 : « *Eclairée par la foi,* la raison, lorsqu'elle cherche avec assiduité, piété et sobriété, parvient, avec le secours de Dieu, à *une certaine intelligence,* une intelligence *très fructueuse,* des mystères, par *l'analogie* avec les choses qu'elle connaît naturellement, et *le lien* des mystères entre eux et avec la fin ultime de l'homme. » But et voie — de l'analogie et de la synthèse — sont indiqués par le Concile.

C'est le « *fides quaerens intellectum* » de saint Augustin, appliqué systématiquement par saint Anselme à l'ensemble du révélé, poussé à sa perfection par saint Thomas, dans la *Somme théologique.*

Pie XII, dans l'encycl. *Humani generis,* rappelle qu'il est aussi, et même fondamentalement, du travail du théologien de remonter aux sources de la Révélation divine, qui sont l'Ecriture et la Tradition, en partant de l'enseignement du magistère vivant, sous la conduite duquel doit se développer tout travail théologique : il est, « dans les choses concernant la foi et les mœurs, la norme prochaine et universelle de la vérité », puisqu'à lui, et à lui seul, le Christ notre Seigneur a confié tout le dépôt de la Parole de Dieu, pour le garder dans son intégrité et l'interpréter authentiquement (*Denzinger* 2313 et 2314).

Tel est le travail du théologien : positif à la fois — recours aux sources et au magistère — et spéculatif — intelligence de la foi catholique.

Tout exposé aux fidèles des vérités de la foi est, d'une manière ou d'une autre, un travail théologique : ses normes sont les mêmes.

Le deuxième appendice a trait au *Saint-Esprit, Personne essentiellement relative*. A vrai dire, les trois Personnes divines sont relatives essentiellement, puisque toutes trois constituées par une relation : du Père au Fils — ou paternité, du Fils au Père — ou filiation, du Saint-Esprit à l'un et à l'autre — ou, faute de terme plus adéquat, par suite de la déficience du langage humain, appelée procession. Ce n'est donc pas là une « propriété » du Saint-Esprit d'être une « Personne essentiellement relative » : tout le monde en convient. On désirerait une exposition plus approfondie de cette relation particulière qui constitue la *Personne* du Saint-Esprit. Elle aurait, elle aussi, une heureuse répercussion sur l'exposition du mystère de la grâce.

Le troisième appendice enfin a pour objet *le mystère du Christ et notre élévation à l'ordre surnaturel*. Sujet admirable, mais à peine indiqué en 5 pages. C'est exciter notre soif d'en connaître davantage. Qu'il serait intéressant de contempler les rapports entre le mystère de *Dieu*, le mystère du *Christ*, et le mystère de la *grâce*, les trois mystères chrétiens principaux et d'y découvrir la place et le rôle propres de la *Personne* de *l'Esprit Saint !* Contentons-nous d'un désir. Soyons reconnaissants à l'auteur de *l'Action du Saint-Esprit dans nos âmes* de l'avoir fait naître.

Conclusion pratique : la dévotion au Saint-Esprit. Pour tendre à la sainteté — tout baptisé y est appelé, pour parvenir à la béatitude de la vie éternelle — elle est notre unique fin dans l'ordre actuel de la divine Providence, nous avons « tous » besoin d'un guide : « Ce guide, c'est l'Esprit Saint. » (Vénérable Libermann, *L. S.*, II, 220.)

Rome Corentin LARNICOL, *c. s. sp.*

Dom Gaspar LEFEBVRE, *o. s. b. : L'Esprit de Dieu dans la sainte Liturgie.*

— Ed. Fayard, coll. « Je sais — Je crois », Paris 1958. — 14,5 × 19,5 cm, 128 p.

La signature de dom G. Lefebvre, l'un des initiateurs de l'apostolat liturgique, nous garantit la valeur de ce volume. Premier tome de la section liturgique de la collection, il s'agit d'une véritable introduction à la liturgie.

On ne s'étonnera donc pas de voir l'auteur consacrer son premier chapitre à définir la liturgie : « Culte public et officiel par lequel l'Eglise met en œuvre le sacerdoce du Christ et son mystère de Rédemption, au moyen de formules, de rites et autres signes sensibles, par l'intermédiaire desquels la communauté chrétienne est miséricordieusement sanctifiée par Dieu et rend filialement hommage à Dieu le Père, par son divin Fils et sous la motion de l'Esprit Saint, tout honneur et toute gloire. »

Les chapitres suivants nous expliquent, en suivant le cycle de l'année liturgique, ce que la liturgie nous dit de l'Esprit Saint et comment l'Esprit Saint, animateur de l'Eglise, ne cesse de travailler en elle et par elle, au développement du règne de Dieu. La liturgie nous montre d'abord comment le Saint-Esprit est intervenu dans l'histoire du salut : il a inspiré les Ecritures, les prophètes qui annonçaient le Messie, il est intervenu à l'Incarnation, il a ressuscité le Christ, et celui-ci l'a envoyé à la Pentecôte.

Mais l'auteur a surtout le mérite de faire ressortir l'action particulière du Saint-Esprit, animant l'Eglise dans sa prière liturgique. L'année liturgique n'est pas seulement une vaste évocation de l'histoire du salut, allant des lointaines préparations de l'Ancien Testament jusqu'à la parousie, en passant par l'avènement du Sauveur et l'histoire de l'Eglise sur terre. L'Esprit Saint qui a inspiré l'Eglise dans la liturgie, n'a pas voulu faire de nous de simples spectateurs du drame de la Rédemption, mais a voulu nous y faire participer activement, dans sa totalité. Même si l'une des phases de ce drame est au premier plan, les autres phases apparaissent sans cesse. En Avent, par exemple, nous attendons la venue du Messie, mais en même temps nous savons qu'il est déjà venu et nous attendons son dernier et glorieux retour. Dans la sainte liturgie l'Esprit de Dieu joue sans cesse sur plusieurs claviers à la fois et nous met toujours en face du mystère du salut total, ou, pour mieux dire, il nous plonge dans la totalité de ce mystère du salut.

C'est dire que l'auteur nous présente les grandes lignes d'une théologie et d'une spiritualité de la liturgie. C'est dire qu'à l'école du Saint-Esprit, la dévotion liturgique n'a rien d'étriqué, n'est pas une dévotion parmi d'autres. C'est le moyen choisi par Dieu pour assurer la vie spirituelle de toute la chrétienté. Malgré le nombre de pages limité dont disposait dom Gaspar Lefebvre on peut dire qu'il a pleinement réussi à nous démontrer la vérité de la parole de saint Pie X : la sainte liturgie est la source première et indispensable du véritable esprit chrétien.

Henri LITTNER, *c. s. sp.*

L'ESPRIT D'AMOUR ET LE CŒUR DE MARIE
par le P. Galot

De même que dans les armoiries de la Congrégation consacrée au Saint-Esprit et placée sous la protection spéciale du Cœur Immaculé de Marie on ne saurait séparer la colombe du cœur transpercé d'un glaive, ainsi doit-on réunir les deux livres du savant et pieux théologien jésuite que nous offre la Section ascétique et mystique du *Museum Lessianum* *.

D'abord, même esprit et même méthode dans les deux. Les préfaces respectives nous les exposent.

Pour le premier : dégager le mystérieux portrait du Saint-Esprit à la lumière de la révélation en faisant parler cet amour silencieux dont il pénètre nos âmes, et voir se dessiner sa personne divine, si énigmatique et si pâle pour un regard superficiel, si débordante de vie et de dynamisme pour la contemplation intérieure.

Pour le second : compléter les indices de l'Ecriture, considérés dans la valeur que leur attribue la doctrine actuelle de l'Eglise, par l'expérience de la vie chrétienne — car la grâce a agi en Marie de la manière dont elle agit en tout homme —, et, ainsi guidé, découvrir le cœur de la Mère de Dieu, la voir proche étonnamment et incomparablement supérieure à nous, dans son exceptionnelle et mystérieuse beauté. C'est par l'emploi rigoureux quoique sans pédanterie de cette méthode que l'auteur emporte la conviction du lecteur que risquerait de laisser indécis et pantois une première vue superficielle et trop rapide favorisée par un style facile et clair. « Comment peut-il savoir tout ce qu'il affirme si joliment ? » Il le sait et nous le fait savoir, parce qu'il lit en profondeur les textes sacrés, sous la lumière de l'Esprit qui les inspira — *in eodem Spiritu recta sapere* —, avec des yeux rendus singulièrement pénétrants par l'exercice de la méditation ignatienne, et l'on ne tarde pas à s'apercevoir que ce ne sont pas de faux brillants de pacotille qu'il nous offre, des intuitions poétiques et édifiantes mais purement imaginatives qu'il nous présente, mais d'authentiques perles de grande valeur de vérité.

Les sujets aussi sont étroitement connexes. Chacun des deux livres vaut par lui-même, mais pour sa plénitude il appelle l'autre. Les titres des chapitres suffisent à le montrer : si le premier nous parle de l'Esprit Saint considéré en lui-même (Don suprême du Père et du Sauveur, Extase et Don de l'Amour) et dans son action (dans l'Incarnation, dans la Rédemption, à la Pentecôte, Auteur de notre sanctification, Hôte divin qui nous unit au Père et au Fils, Maître de la vie intérieure, Ame du Corps mystique), le

* Jean Galot, *s. j.* : *L'Esprit d'Amour*. Ed. Desclée de Brouwer. 1959. — 12,5×19 cm, 252 p.

Jean Galot, *s. j.* : *Le Cœur de Marie*. 2e éd. Desclée de Brouwer. — 12,5×19 cm, 314 p.

second nous montre dans le Cœur de Marie (immaculé et virginal ; animé par la foi, porté par l'espérance, établi dans la charité ; douloureux et glorieux) le chef-d'œuvre purement humain de l'Esprit d'amour.

Forcément, de cette unité du *Cor unum et Anima una* naîtront dans l'un et l'autre livres, non pas des répétitions, à proprement parler, mais de fort nombreuses implications de l'un à l'autre. Elles sont nécessaires, voulues et efficaces. Ne citons qu'un exemple entre bien d'autres et qui d'ailleurs les explique. Il s'agit de la préparation immédiate de la Pentecôte au Cénacle (*L'Esprit d'Amour*, p. 123) : « Dans la préparation à la Pentecôte, il faut observer le rôle joué par la Vierge Marie. Saint Luc la nomme seule parmi toutes les femmes, et l'Eglise a reconnu dans sa présence au Cénacle une importante signification. Dans l'assemblée qui implorait du ciel l'envoi de l'Esprit Saint, la supplication de Marie avait une influence dominante, non seulement parce que sa prière et sa charité possédaient une perfection qui dépassait de loin celle des autres, mais surtout parce qu'elle s'appuyait sur un long passé d'intimité exceptionnelle avec le Saint-Esprit. Beaucoup mieux que ses compagnons et ses compagnes, Marie connaissait ce mystérieux Esprit Saint dont le Christ avait annoncé la venue, et elle en appréciait la promesse. Durant son existence, et plus spécialement, depuis que l'ange Gabriel lui avait révélé l'intervention du Saint-Esprit dans la conception miraculeuse de Jésus, elle avait vécu en étroite union avec lui. D'autre part, le Saint-Esprit, qui avait accompli l'Incarnation avec le concours de Marie, voulait accomplir avec son concours, la Pentecôte, suprême achèvement de l'Incarnation. Puisqu'il avait introduit le Fils de Dieu dans l'humanité par la Vierge, c'est par elle qu'il voulait introduire dans l'ensemble de la communauté et dans chaque croyant la vie du Christ.. »

Sans doute sera-t-il permis de faire en terminant cette trop brève note bibliographique pour cette revue *Spiritus*, une remarque peut-être trop subjective. Il nous a semblé découvrir d'étonnantes correspondances, sans aucune dépendance d'ordre littéraire évidemment, entre certaines pages des livres du R. P. Galot et d'autres du Vénérable Père Libermann dans son *Commentaire de saint Jean*. Qu'on lise par exemple les pages consacrées au miracle de Cana dans *Le Cœur de Marie* (p. 115 à 119) et dans le *Commentaire* (p. 117 à 125 dans l'éd. Desclée de 1958) : mises à part les différences de genre et de style, quelles ressemblances dans cette réflexion, sous une même lumière et dans un même esprit, d'une identique réalité ! Ce que l'on souhaite et qu'il semble que l'on puisse espérer avec certitude, c'est que ces ouvrages deviennent, s'ils ne le sont déjà, livres d'étude et de méditation de tous ceux qu'attire une spéciale dévotion au Saint-Esprit et au Cœur Immaculé de Marie.

Rome Jean DELAIRE, *c.s. sp.*

UN TRAITÉ DE LA VRAIE DÉVOTION AU SAINT-ESPRIT

On a rarement écrit sur le Saint-Esprit autant que de nos jours. On n'en finirait pas de recenser les livres et les revues où des pages entières lui sont consacrées. Et on le fait généralement en termes à la portée du grand public, sons rien sacrifier pour cela à l'exactitude et à la profondeur de la doctrine. Et de cela nous ne saurions trop remercier la divine Providence.

Parmi les ouvrages les plus marquants consacrés exclusivement au Saint-Esprit, il fout mentionner en tout premier lieu les quatre volumes publiés en espagnol au Mexique par S. Exc. Mgr Louis-M. Martinez, archevêque de Mexico. La collection a pour titre général : **Le Saint-Esprit,** et chacun des quatre volumes parte respectivement comme sous-titre : le premier **La Vraie Dévotion au Saint-Esprit,** le second **Les Dons du Saint-Esprit,** le troisième **Les Fruits du Saint-Esprit,** enfin le quatrième **Les Béatitudes.** Seul le premier de ces quatre volumes a été jusqu'à présent traduit en français, et il faut espérer que les trois outres ne tarderont pas à l'être à leur tour *.

L'ouvrage débute par une notice biographique ou plutôt un portrait psychologique de l'auteur, dû à lo plume d'un religieux de la jeune Congrégation mexicaine des Missionnaires du Saint-Esprit, le R. P. Trevino.

Mgr Martinez nous apparaît comme une figure particulièrement attachante, qui n'est pas sans ressemblance avec notre petite sainte de Lisieux, pour laquelle il avait du reste une grande dévotion. Né au Mexique en 1881, il devait mourir archevêque de Mexico et primat du Mexique le 9 février 1956. Il était doué d'une intelligence peu ordinaire. A 20 ans il avait terminé ses études théologiques.

C'était, nous dit le P. Trevino, « une âme toute en fleur... une âme de Dieu et toute à Dieu, un caractère comme seul l'Esprit Saint peut en modeler, fait d'un charme simple, qui ressemblait à une parole de Jésus... Sur son passage les cœurs se dilataient dans l'amour de Dieu... De cet amour son cœur débordait pour en remplir le cœur de son peuple ». Ajoutez à cela « une constante bonne humeur, un optimisme incorrigible et une gaieté saine et contagieuse », qui ne dédaignait pas à l'occasion les bons mots et la plaisanterie inoffensive.

La série des quatre ouvrages sur le Saint-Esprit, auxquels il faut ajouter un traité intitulé **Le Saint-Esprit et l'Oraison** nous dit assez la place qu'occupait dans cette âme la dévotion à la troisième Personne de la très sainte Trinité.

Il s'en explique du reste dans l'introduction de l'ouvrage qui nous intéresse ici. Après avoir exalté l'œuvre de saint Grignion de Montfort, qui a tant contribué par ses écrits à rendre à Marie la place qui lui revient dans l'Eglise comme Dispensatrice universelle des grâces de Dieu, il ajoute : « ... Pour la même raison et d'autres plus importantes encore, il fout donner au Saint-Esprit — hélas ! trop oublié — la place qui est à lui dans la vie et la perfection chrétiennes. Il nous faut foire de la dévation ou Saint-Esprit ce que fit Grignion de Montfort de la dévotion à Marie, non une dévotion superficielle et intermittente, mais une dévotion constante et de base, et qui atteigne jusque dans les profondeurs des âmes et y imprègne la vie de la suave onction de l'Amour infini. »

C'est qu'en effet « la vie chrétienne est la reproduction de Jésus dans les âmes, et la perfection chrétienne, qui en est une reproduction très fidèle et parfaite, n'est autre que la transformation des âmes en Jésus ». Mais « comment s'effectuera cette mystique reproduction en Jésus dans les âmes ? » — C'est, répond l'auteur, « par les mêmes

* Mgr Louis-M. Martinez, archevêque de Mexico : *Le Saint-Esprit,* I. *La Vraie Dévotion au Saint-Esprit.* — Ed. Téqui, Paris 1958. — 12x19 cm, 161 pages.

moyens que Jésus naquit au monde, car Dieu marque ses œuvres d'un merveilleux sceau d'unité ». Et, comme le Verbe incarné a été formé en Marie par l'opération du Saint-Esprit, c'est de la même manière « qu'Il est toujours conçu et qu'il s'incarne dans les âmes. »

« Le Saint-Esprit est le sanctificateur par essence, parce qu'il est Dieu, sainteté infinie... Quant à la Vierge Marie, son rôle est celui de coopératrice, mais elle est l'instrument indispensable des desseins de Dieu. »

Ces lignes donnent le ton de l'ouvrage. Mgr Martinez est une âme de feu, tout embrasée du divin amour. Il n'écrit pas seulement avec son esprit, on sent son cœur vibrer à chaque page.

Le P. Trevino dit de lui qu'il avait le don de transformer à sa ressemblance ceux qui l'approchaient : « On venait à lui, il assimilait. » Il continuera, nous n'en doutons pas, à assimiler et à entraîner dans la vraie dévotion au Saint-Esprit ceux qui l'approcheront par l'intermédiaire de ses écrits.

En quoi consiste cette vraie et indispensable dévotion ? C'est ce que Mgr Martinez s'efforce d'établir dans les dix-sept premiers chapitres de son traité, le dernier n'étant que le résumé des chapitres antérieurs suivi des conclusions qui s'en dégagent.

Après avoir traité de l'inhabitation du Saint-Esprit dans les âmes et de son rôle de divin directeur, l'auteur montre comment une authentique dévotion à l'Esprit Saint ne peut qu'être une véritable consécration à ce divin Esprit, « car **consécration** » signifie remise totale, définitive et perpétuelle d'une chose pour qu'elle soit exclusivement employée à quoi on la destine. Quand on consacre un temple à Dieu, ce temple est devenu un lieu à part de tous les autres pour qu'il soit à Dieu » (p. 56-57).

On pourrait objecter à cela que déjà par le baptême tout chrétien est devenu le temple du Saint-Esprit et se trouve lui être consacré de ce fait. Mais l'auteur entend parler d'une consécration pleinement comprise et parfaitement vécue : « **La vraie dévotion au Saint-Esprit,** précise-t-il, **n'est pas autre chose que la vie chrétienne elle-même comprise à fond,** prise au sérieux, pratiquée avec sincérité, et goûtée jusqu'au tréfonds de l'âme. » (p. 58.)

C'est parce que la vraie dévotion au Saint-Esprit n'est que la vie chrétienne comprise à fond et vécue intensément qu'elle entraîne aussi dans l'âme avec le parfait épanouissement des vertus théologales, la vraie dévotion aux deux autres personnes de la très sainte Trinité. Devenue une même chose par l'Esprit Saint avec le Christ, devenue Jésus lui-même, l'âme fait nécessairement sienne la dévotion de Jésus pour son Père, et « **en cette dévotion au Père se consomme la dévotion au Saint-Esprit** » (p. 114).

Et, comme c'est surtout au Calvaire que le Christ a manifesté sa dévotion au Père, en s'offrant à lui volontairement « par l'Esprit Saint » (Heb. 9 : 14) en hostie immaculée, l'auteur n'hésite pas à affirmer « que la croix est le perfectionnement et le couronnement de la dévotion au Saint-Esprit » (p. 152), en nous comme dans le Christ lui-même.

Tel est, dans les grandes lignes, le contenu de l'ouvrage de Mgr Martinez. L'éminent auteur se proposait d'y approfondir « toutes les richesses dogmatiques se rapportant au Saint-Esprit et toutes leurs conséquences pratiques, c'est-à-dire tous les trésors de lumière et de vie que contient cette synthèse ». Il faut reconnaître qu'il s'est heureusement acquitté de cette tâche. Puissent beaucoup d'âmes chrétiennes se mettre à son école, et puiser dans ces pages une vraie et profonde dévotion à l'Esprit d'amour !

A. RIAUD, c.s. sp.

La dévotion au Saint-Esprit

Sous ce titre paraît depuis janvier 1952 au siège de l'Archiconfrérie du Saint-Esprit, 30, rue Lhomond, Paris (5e), une petite revue trimestrielle de doctrine et de piété, qui se propose de propager le culte du Saint-Esprit parmi les fidèles.

Elle sert en même temps d'organe à l'Archiconfrérie, à laquelle est consacrée dans chaque numéro une page spéciale, « La Page de l'Archiconfrérie » [1].

On y trouve, entre autres, des articles du directeur de la revue, le P. A. Riaud, consacrés soit à quelque point de doctrine concernant la troisième Personne de la très sainte Trinité (**le Saint-Esprit, Lien qui nous unit au Christ et dans le Christ ; le Saint-Esprit, Source de toute activité surnaturelle dans le Christ mystique ; le Saint-Esprit, Ame du Corps mystique ; la Dévotion au Saint-Esprit chez les tout-petits ; La Vraie Dévotion à Marie et au Saint-Esprit ; les Dons du Saint-Esprit dans l'âme de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus enfant, etc.),** soit à quelque problème d'actualité (Cri d'alarme ; un Monde à refaire ; la Question scolaire ; Nos Frères, les Prisonniers, etc.).

La revue s'intéresse aussi spécialement au Vénérable Père Libermann, et présente généralement quelques extraits de ses **Lettres** ou **Ecrits spirituels.** C'est ainsi qu'ont été publiées toutes les lettres que l'on possède du Vénérable et qui sont datées de son séjour au séminaire de Saint-Sulpice à Paris (1827-1831).

Nous relevons aussi une longue et fort intéressante série d'articles sur **le Saint-Esprit dans la sainte Ecriture,** signés du P. Larnicol, c.s. sp., directeur au séminaire français de Rome, ainsi qu'une autre série non moins intéressante du P. Latour, c.s. sp. sur **le Saint-Esprit chez les Pères de l'Eglise.**

Ajoutez à cela quelques brèves recensions d'ouvrages récemment parus, en particulier de ceux qui intéressent le culte du Saint-Esprit.

Tous les abonnements comptent à partir du 1er janvier. Prix de l'abonnement ordinaire, France : 2 N F, Etranger : 3 N F.

1 L'Archiconfrérie du Saint-Esprit fondée à Paris par une Rennaise, Mlle Emma Boulangey, en 1867, compte des filiales dans la plupart des pays d'Europe, en Afrique, en Amérique et en Asie. Elle groupe des dizaines de milliers de fidèles de toute condition. Son but est de favoriser la dévotion au Saint-Esprit dans ses membres et par eux dans toute l'Eglise.

TRIBUNE DES JEUNES

Les premiers contacts de nos jeunes confrères avec la spiritualité du Vénérable Père Libermann ont fait l'objet d'un **questionnaire,** préparé puis distribué aux diverses Provinces par les soins du G.E.S. (Groupe d'Etudes Spiritaines) de notre Scolasticat de Rome.

De nombreuses et fort intéressantes réponses nous sont déjà parvenues de nos Grands Scolasticats de Kimmage (Irlande), Carcavelas (Portugal), Louvain (Belgique), Gemert (Hollande), Upton (Angleterre), Quebec (Canada). Merci à tous et avis aux retardataires.

Nous espérons pouvoir commencer à publier les **résultats de cette enquête** dans notre numéro 6 de février 1961.

Un volume sur le Saint-Esprit dans L'ENCYCLOPEDIE DU CATHOLIQUE AU XX[e] SIECLE

HENRY (A.-M.), o. p. : **L'Esprit-Saint.** Ed. Fayard, coll. « Je sais, Je Crois ? », Paris, 1959. — 14,5×19,5, 122 pages.

La collection « Je Sais, Je Crois. » choisit ses collaborateurs « autant pour leurs qualités d'exposition que pour la solidité de leur science ». Le petit livre du P. Henry, directeur de la revue **« Parole et Mission »,** justifie pleinement ces promesses. On lit avec plaisir ces pages denses et claires où l'auteur nous livre, avec un dépouillement qui lui fait honneur, l'état des questions qui se posent autour du « Saint-Esprit ».

La moitié de l'ouvrage est consacrée à un exposé de théologie biblique qui nous permet de suivre pas à pas le développement de la révélation du Saint-Esprit et d'admirer la pédagogie divine. Deux chapitres s'attaquent ensuite aux problèmes ardus mais passionnants que la raison « cherchant à comprendre », a soulevés à propos du Saint-Esprit. Le chapitre VII[e] envisage la « Mission » du Saint-Esprit avec la « nouveauté » qu'elle implique dans le monde des créatures. Enfin un dernier chapitre fait pour ainsi dire la synthèse de tout l'exposé. Il nous amène au centre de la nouvelle économie instaurée par Jésus-Christ et qui est la Loi d'amour. Sous le thème « la Loi de l'esprit et la Liberté », l'auteur élargit en effet le débat jusqu'aux proportions mêmes du Royaume de Dieu.

Il ne sera pas inutile, pensons-nous, de reprendre les différents points énumérés ci-dessus, en donnant rapidement le bilan des investigations poursuivies par l'auteur.

1° **Théologie biblique.** Le point de départ de la révélation du Saint-Esprit apparaît très humble : la « Ruah » se présente d'abord comme le substitut de l'action divine dans le monde, sous la forme du « vent ». Il est considéré par les Hébreux comme « le signe des différentes humeurs de Dieu... ». « La colère et la tendresse de Dieu s'expriment par le souffle de ses narines. » L'image du « souffle de vie », c'est-à-dire de la vie concrétisée dans le souffle, lui-même participation du souffle de Dieu, va nous permettre de passer à une action de Dieu plus intérieure à l'homme. Le « souffle » concrétise alors une disposition intérieure de l'homme qui lui vient de Dieu : « Souffle » du guerrier, de l'artiste, du devin, du roi. Le « souffle » du prophète apparaît comme le sommet des manifestations de cette emprise intérieure de Dieu sur l'homme : saisi par le souffle de Dieu pour être la bouche de Dieu et parler en son nom.

Mais bientôt l'action divine concrétisée dans le « souffle » se fait reconnaître comme proprement divine, c'est-à-dire comme un « souffle de justice ». Cette révélation coïncide avec la conscience d'une sorte d'échec de la vieille Alliance du Sinaï. Pour accomplir celle-ci il faudra une puissante action de sanctification de la part de Dieu : une nouvelle Alliance. Celle-ci sera fondée sur une Loi intérieure et le don d'un cœur nouveau. C'est le Messie qui répandra le « souffle de justice », car c'est sur lui qu'il reposera. L'ère messianique sera « une ère de diffusion collective du souffle de Dieu ».

Tel est le point à l'arrivée du Christ. Les écrits du Nouveau Testament vont achever de nous éclairer. Ils nous montrent la manifestation du souffle de Dieu sur le Messie en trois moments privilégiés de sa vie : à la naissance de Jésus, à son baptême et à sa résurrec-

tion. A chacun de ces sommets messianiques correspond une diffusion particulière du « souffle de Dieu » sur les hommes qui entourent le Christ : Elisabeth, Zacharie, Jean-Baptiste, Joseph et surtout Marie bénéficient de la première descente de l'Esprit à l'Incarnation. Puis ce sont les apôtres qui sont bénéficiaires de l'Esprit quand le ministère public du Christ a été inauguré par son baptême. Enfin la Résurrection met le Christ en possession de l'Esprit pour le donner de manière définitive et universelle. La Pentecôte est le signe de ce don.

Saint Jean va mettre le sceau à la révélation du Saint-Esprit, en nous montrant qu'il n'est pas seulement divin, mais qu'il est une personne divine : « Un autre Paraclet. » Ainsi s'achève la confidence de Dieu sur son Esprit.

2° **La réflexion théologique.** L'auteur envisage ensuite les grandes étapes de la réflexion théologique sur le Saint-Esprit. Les relations intra-trinitaires sont étudiées, avec la fameuse querelle du « Filioque », pierre d'achoppement historique de la rencontre des Orientaux et des Occidentaux. Un choix heureux de textes, pris surtout dans le « Contra Gentes », permet de se faire une idée réelle de la pensée de saint Thomas d'Aquin, Prince de la Théologie catholique. Le rôle de l'appropriation dans la connaissance des personnes divines, la relation entre l'Esprit Saint et l'Eglise, les dons du Saint-Esprit sont successivement envisagés avant d'aborder le chapitre consacré à la « Mission » de l'Esprit Saint. Après une étude de la Mission des personnes divines en général, le P. Henry montre la réalisation de celle du Saint-Esprit dans le don de la grâce.

Nous aimons citer à ce propos, le beau passage qui termine ce chapitre et qui concerne les missions en terre païenne : « Dans l'économie de Dieu, les manifestations du souffle sont les prémices de toute mission. « Une démonstration d'Esprit et de Puissance » (I Cor., 2, 4), voilà ce qu'est toujours la prédication missionnaire, même si la parole du prédicateur est sans « prestige » (I Cor., 2 1). Une « mission » est un « souffle » qui passe sur un peuple, comme le souffle sur une harpe sensible pour en faire vibrer les cordes intérieures secrètes que Dieu a disposées dans les âmes en vue de cet accord qui est l'Amen de la foi. C'est pour cela que la mission doit commencer à ras la vie, à ras le travail et l'activité des gens, comme un souffle inspiré et en quelque sorte secrètement attendu par eux. Le missionnaire n'a pas à apporter son orchestre et à imposer toute la musique — toute sa théologie — mais à faire entendre d'abord la note fondamentale sur laquelle jaillissent tous les accords des peuples et des âmes, celle de l'Amour de Dieu, manifesté en la Mort et la Résurrection de son Fils » (p. 100).

3° **Conclusion-synthèse.** Le dernier chapitre est destiné à montrer la transformation et rénovation profonde apportée par la venue de l'Esprit dans le monde. La nouvelle économie se caractérise en effet par l'Esprit, en opposition à l'économie de la Loi. « La liberté chrétienne que diffuse en nos cœurs le Saint-Esprit consistera à assimiler en quelque sorte, ou à intérioriser les lois extérieures, de telle sorte qu'elles cessent d'être lois extérieures, pour devenir loi intérieure, loi de vie, loi du cœur (p. 110). Et comme « on n'intériorise que ce que l'on aime », on voit que l'œuvre de libération chrétienne du Saint-Esprit est encore une œuvre de l'amour. Nous sommes exactement à l'opposé du pharisaïsme qui se satisfait de l'observance extérieure d'une loi : dans l'économie du Saint-Esprit, le croyant n'est jamais quitte. On n'est jamais quitte d'aimer (p. 115).

Les lois extérieures ne sont pourtant pas inutiles, elles servent à l'apprentissage de la liberté des enfants de Dieu. On pourrait dire qu'elles jouent pour l'individu le même rôle que la Loi pour le Peuple de Dieu, le rôle de pédagogue.

Enfin, si la vraie libération est celle qui nous libère du péché, il ne faut pas pour autant mépriser les aspects humains de la liberté : « Qui sait si certains hommes n'ont pas entendu « la vocation à la liberté » (Gal., 5, 13) du

Saint-Esprit par le signe de plus humbles libérations dont ils ont été l'objet : libération de leur injuste condition, communication des connaissances libératrices, possibilité de loisirs nécessaires à leur culture et à leur épanouissement humain ? » (p. 113.)

Il ne faut cependant jamais oublier qu'une libération purement humaine est nécessairement vouée à s'enliser dans les propres cadres de son entreprise, si elle ne s'accompagne pas de la libération fondamentale de l'amour divin. Tant il est vrai que tout, dans le monde, a besoin d'être sauvé.

Terminons cet aperçu de l'ouvrage du R. P. Henry par la vision qui le clôt : « Jésus nous a quittés après avoir accompli sa pâque. Il est absent. Mais son Souffle Saint est passé sur nous. Il est en nous. Il vit en nous, comme il vit en Jésus. Il ressuscitera aussi nos corps mortels. C'est alors que le Souffle de Dieu qui planait sur les eaux primitives aura accompli sa course. Dans un seul Souffle, une seule respiration, Dieu, étant tout en tous, proclamera silencieusement au cœur de tous les hommes l'Amour qui est Dieu. »

Antoine DES GROTTES, c.s.sp.

POINSENET (M.-D.) : **Les Sept Voiles de mon bateau.** - Ed. Desclée de Brouwer, illustrations de Jacqueline Ide, 15×19 cm, 53 pages.

Le Saint-Esprit intéresse aussi les enfants. Ne sont-ils pas devenus par Lui au baptême les membres du Christ et les enfants du Père ? Ne vont-ils pas devenir par Lui les témoins du Christ au jour de leur confirmation ? Il convenait donc, à notre époque où l'on écrit sur le Saint-Esprit plus qu'on ne l'a jamais fait sans doute antérieurement, de parler aussi de cette divine Personne aux enfants et de le faire dans un langage à leur portée.

C'est ce qu'a entrepris l'auteur de la plaquette intitulée : « Les Sept Voiles de mon Bateau. » Le bateau, c'est l'âme de l'enfant, et les sept voiles, ce sont les sept dons du Saint-Esprit.

Par des exemples concrets tirés de la vie des saints : saint Jean de la Croix (crainte), sainte Salsa (piété), saint Tarcisius (force), saint Jean Bosco (conseil), saint Thomas d'Aquin (intelligence), sainte Bernadette (science) et la Très Sainte Vierge elle-même (sagesse), l'auteur met à la portée des enfants la doctrine si féconde des dons du Saint-Esprit.

La plaquette de belle présentation et agréablement illustrée plaira aux enfants, et les aidera à se préparer à la confirmation et à mieux profiter des grâces de ce sacrement.

A. RIAUD, c.s.sp.

Besoin urgent du feu de l'Esprit, actualité de Libermann

● **John Wu** *

« Pour que le Christ puisse être formé en nous, il nous faut intensifier notre dévotion au Saint-Esprit. Ce fut le Saint-Esprit qui conçut Jésus dans le sein immaculé de Marie. C'est le même Saint-Esprit qui doit concevoir l'homme nouveau, la vivante image du Christ, dans nos âmes. Le Saint-Esprit peut nous aider à suivre l'exemple du Christ plus parfaitement, et à réaliser pleinement notre filiation divine.

Une dévotion ardente au Saint-Esprit renforcera en même temps notre dévotion à notre Père des Cieux, à l'humanité du Christ, à la bienheureuse Vierge Marie. Le Saint-Esprit est l'âme de l'Eglise, et l'Eglise a toujours été guidée par lui. C'est pourquoi elle est infaillible dans son enseignement. Si nous observons l'année liturgique, nous verrons quel accent l'Eglise a mis sur la Pentecôte, avec tant de dimanches qui la suivent en prolongement de la grande fête. Tous les saints et les grands chefs de l'Eglise ont toujours eu une profonde dévotion au Saint-Esprit. Mais le levain de l'Esprit n'a pas encore imprégné la masse des chrétiens. Il est grand temps pour nous, apôtres laïcs, *de faire naître un mouvement vigoureux en l'honneur du Saint-Esprit. Cela introduira une ère nouvelle dans la vie spirituelle des laïcs.*

« Nous vivons une époque fertile en dangers les plus grands en même temps qu'en espérances les plus grandes. Nous avons besoin, plus que tout, de demander au Saint-Esprit d'enflammer nos cœurs du feu très ardent de l'amour, d'éclairer nos esprits de la lumière très brillante de la sagesse, et d'instiller dans nos âmes un esprit d'intrépidité en face des

---

★ L'histoire de M. John C. H. Wu fait penser à un saint Augustin chinois, mais un saint Augustin qui serait resté laïc, car cet ancien ambassadeur de Chine auprès du Vatican est père de famille. Il vit actuellement aux Etats-Unis. Deux de ses ouvrages ont été traduits en français dans la collection « Eglise vivante » des éditions Castermann :

— *Par delà l'Est et l'Ouest* (récit de sa conversion).

— *Le Carmel intérieur :* Fervent admirateur et disciple de Thérèse de Lisieux — en la spiritualité de qui il prétend retrouver transfigurés les meilleurs éléments des mystiques orientales — l'auteur rappelle en toute occasion la nécessité pour l'apôtre de se construire « un cloître intérieur ».

« Il est vrai, proclamait-il au congrès de 1957, que nous n'appartenons pas aux ordres contemplatifs. Mais c'est justement parce que notre domaine d'activité est dans le monde extérieur, que nous avons besoin d'intériorité, plus encore que les saints moines ou moniales dans les cloîtres, si nous ne voulons pas être la proie des distractions sans fin du monde, si nous ne voulons pas être pervertis par l'esprit du monde au lieu de convertir les autres à l'amour de Dieu. »

Le texte intégral de la communication d'où est extrait le témoignage de M. J. C. H. Wu cité dans cette page pourra être retrouvé dans *Former des Apôtres* (Rome, 1959, 238 p. — recueil des actes du IIe Congrès mondial pour l'Apostolat des laïcs).

dangers. Chaque fois que je réfléchis à notre époque, la belle histoire de la vie de saint Jean de Dieu me vient à l'esprit. Un hôpital était en feu. Il parvint à sauver tous les malades du feu, parce que le feu qui brûlait en son cœur était plus grand que celui qui faisait rage tout autour. Nous ne pouvons affronter les problèmes et les dangers de notre âge atomique qu'avec le seul feu de l'Esprit, qui brûle plus qu'aucune bombe. Mais la merveilleuse qualité de ce feu de l'Esprit est qu'il brûle mais ne consume pas. Quand le Saint-Esprit donne le feu de l'amour, il ne manque jamais de donner en même temps l'eau de la sagesse et de la paix intérieure. Il nous fait comprendre que les vrais disciples du Christ n'ont rien à perdre mais tout à gagner. »

(Communication au IIe Congrès mondial pour l'Apostolat des laïcs, Rome, octobre 1957.)

● Une laïque missionnaire

18. « *Je vous ai déjà dit combien j'avais été frappée par l'actualité du message du P. Libermann et je suis sûre qu'à travers ses écrits,* une meilleure découverte du rôle de l'Esprit Saint *sera d'un immense profit spirituel pour beaucoup ; tout spécialement des apôtres laïcs, participant à la mission apostolique de l'Eglise, ont besoin d'apprendre à vivre dans cette dépendance vivante et actuelle de l'Esprit, de plus en plus agis par Lui et l'exemple du P. Libermann, est en ce sens, un témoignage inappréciable.* » (26-10-59.)

● Une carmélite

19. « *L'influence qu'exercent les écrits du P. Libermann, tient d'abord évidemment à sa sainteté personnelle qui se trahit à chaque page : c'est une vie qu'il nous livre et comme toute vie mystique arrivée à son sommet, la sienne est assez élevée pour dominer tous les plans inférieurs de temps et de milieu, ayant rencontré définitivement la simplicité divine. Il se trouve par là à même d'apporter à notre temps la vérité qu'il doit entendre : à nos âmes désorientées par le matérialisme et l'orgueil de l'esprit, mais en quête de mystique et de contact direct avec Dieu,* il rappelle, en harmonie avec les grands courants actuels de l'Eglise, la nécssité et les moyens de vie intime avec Dieu sous l'influence dominante de l'Esprit Saint. *Il se révèle un directeur d'une fermeté et d'une souplesse qui lui permettent d'atteindre les âmes les plus variées ; elles peuvent trouver auprès de lui la lumière sur tous les problèmes humains essentiels : contacts avec Dieu, avec nous-mêmes, avec le prochain, avec la souffrance, etc., questions traitées d'une façon vivante, qui s'adapte aussi bien à la vie chrétienne en général, action catholique, familiale, etc., qu'à l'état religieux. Il est à remarquer la note de simplicité de sa spiritualité qui l'apparente à la doctrine d'enfance spirituelle et est bien propre à répondre aux besoins des âmes d'aujourd'hui en leur redonnant la paix et la pureté évangélique perdue à travers des systèmes parfois trop compliqués. Comment ne pas souligner dans notre siècle marial l'opportunité et la forme de sa dévotion à Marie, spécialement à son Cœur Immaculé, que son intuition filiale surnaturelle lui faisait déjà pressentir comme l'objet de la piété moderne.* »

Livres reçus à la rédaction

COMBES (A.) et LEFEVRE (L.-J.). — **Pèlerinage spirituel à Lourdes.** Ed. du Cèdre, 112 p. — Les leçons de Lourdes, celles de 1858 et celles de 1958.

DILLENSCHNEIDER (C.), c. ss. r. — **Le Christ, l'unique prêtre et nous ses prêtres.** Alsatia, 330 p. — Les fondements dogmatiques de notre spiritualité sacerdotale.

● Après avoir présenté le sacerdoce préchrétien, le sacerdoce du Christ, le sacerdoce des chrétiens, l'auteur étudie, à propos du sacerdoce hiérarchique, l'institution (il se rallie à la position du P. Lécuyer), le sacrement, la vocation, le caractère, le pouvoir, la grâce, le ministère (de la parole, des sacrements, de la louange divine). Le P. Lécuyer, dont les travaux sont largement utilisés, tient la 3e place dans la table des auteurs cités, après saint Thomas et Pie XII. Souhaitons que l'ouvrage annoncé pour faire suite à celui-ci, ne méconnaisse pas l'apport de Libermann à la spiritualité sacerdotale (cf. Spiritus, 3).

ESSER (K) et GRAU (E.), o.f.m. — **La Conversion du cœur** et **Pour le Royaume.** Trad. de l'allemand par M. l'abbé Virrion. Coll. « Présence de saint François ». Ed. franciscaines, 126 et 190 pages.

FOURREY (Mgr), évêque de Belley. — **L'Année de saint Vincent de Paul,** 22 pages.

LEON XIII. — **Le Saint-Esprit, « Divinum illud ».** Ed. Bonne Presse, 40 pages. — Lettre encyclique du 9 mai 1897. Traduction et annotations du P. Rémy Munsch, a.a.

● **Spiritus** salue avec joie cette réédition si opportune, commode et bon marché de l'unique document pontifical expressément consacré à l'Esprit Saint. La Bienheureuse Hélène Guerra, dont parle notre liminaire, fut encore à l'origine de cette initiative du grand pape. Le mystère trinitaire, l'Esprit et le Verbe, l'Esprit et l'Eglise, l'Esprit et l'âme chrétienne, telles sont les têtes de chapitre de l'encyclique. Le traducteur a eu l'heureuse idée d'introduire en note plusieurs pages de Pie XII (extraites de **Mystici corporis**) qui complètent cet enseignement. Dans ses annotations, l'auteur cite et loue particulièrement, comme nous l'avons fait, « la plaquette aussi limpide que profonde de A. Combes » (notes e et s ; voir ci-dessus, p. 313).

MATHIEU (Mgr), évêque d'Aire et de Dax. — **La vraie dévotion à la Vierge** (selon Grignion de Montfort). Ed. du Cèdre. Coll. « Travailler à bien penser ». — Têtes de chapitres : Culte de Marie et Culte du Christ - Marie et la Sagesse - L'Esclave de Marie - Consécration, Dépouillement.

L'énigme de Lourdes et ses leçons. Ibid., même collection, 44 pages.

NEUBERT (E.), marianiste. — **Marie et la Vie religieuse.** Alsatia, 224 pages. Préface de S. Exc. Mgr Dubois, archevêque de Besançon.

● Dans un chapitre sur la dévotion à l'Esprit Saint, l'auteur explique, par « une raison d'ordre psychologique » (s'ajoutant aux autres), l'union constante entre cette dévotion et la dévotion à Marie. La dévotion « à la Mère de notre vie intérieure ne prédispose-t-elle pas, écrit-il, à cette vie d'humilité, de simplicité, de recueillement qu'est précisément la dévotion... au doux hôte de notre âme ? » (p. 153).

PHILIPPE (M.-D.), o. p. — **Mystère du Corps mystique du Christ.** La Colombe, 180 pages.

● Comment affronter la séduction des fausses mystiques communautaires qui font de la société des hommes et de sa domination sur l'univers un absolu indépassable ? C'est à quoi répond ce livre qui s'inscrit merveilleusement dans la ligne tracée par le liminaire du présent numéro. **Etude vigoureuse, à lire et à méditer** par tout chrétien soucieux de « maintenir sa place de responsable de l'humanité du xxe siècle ».

● Ne gardez pas pour vous le tract ci-joint..

mais donnez-le à un ami,
ou envoyez-le à une personne de votre connaissance susceptible d'être intéressée par notre programme :

— missionnaires,
— contemplatifs,
— apôtres laïcs à la recherche d'une spiritualité de Pentecôte,
— militants de la Légion de Marie,
— âmes ferventes désireuses de découvrir vers Dieu un chemin de simplicité et de paix.

● Dans la ligne de votre vocation

Qui que vous soyez, *Spiritus* entend vous aider à prier et à vous sanctifier dans la ligne de votre vocation ; car pour être chrétienne celle-ci sera toujours :

une vocation missionnaire,
une vocation d'abandon à l'Esprit à l'exemple de Marie,
une vocation au *cor unum et anima una* puisque nous sommes tous appelés à n'avoir plus ensemble qu'un seul cœur, une seule âme.

● Ne pourriez-vous pas nous trouver un abonné ?

Spiritus ne pourra maintenir longtemps la qualité actuelle de sa présentation si *chacun de vous* ne se soucie pas de lui trouver un nouvel abonné. Première revue d'études consacrée à l'Esprit Saint, ne serait-il pas regrettable qu'elle ne puisse conserver, à son honneur, l'éclat de sa vêture ?

Nous comptons présenter dans notre prochain numéro un bilan de cette première année d'existence ; il est encore temps de nous aider à l'améliorer !

● Un album illustré sur le plus jeune fondateur de l'Histoire de l'Eglise

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le numéro 18 (janvier-février 1960) de *Pentecôte sur le monde*. Tout entier consacré à Claude Poullart, il joint à un texte de qualité, dû à l'historien du fondateur, le P. Michel, une documentation photographique de tout premier intérêt et jamais encore réunie jusqu'à ce jour (autographes, portraits authentiques, reproduction de plans et d'estampes, photos des lieux où il vécut, etc.). Demandez ce magnifique album illustré de 24 p. (20 × 27 cm) dont sept en couleurs, aux bureaux de la revue (393, rue des Pyrénées, Paris, 20e). L'exemplaire : 0,8 N F.

cum permissu superiorum. *Le gérant* : Ath. BOUCHARD.

Imp. St-Paul, 184, av. de Verdun, Issy-Les Moulineaux (S.)
Dépôt lég. 2e trim. 1960. N° d'Imp. 2053.